VU Research Portal

Ecole et société dans la France d'Ancien Régime : quatre exemples: Auch, Avallon, Condom et Gisors

Frijhoff, W.T.M.; Dominique, Julia

1975

document version

Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in VU Research Portal](#)

citation for published version (APA)

Frijhoff, W. T. M., & Dominique, J. (1975). *Ecole et société dans la France d'Ancien Régime : quatre exemples: Auch, Avallon, Condom et Gisors*. Colin.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

E-mail address:

vuresearchportal.ub@vu.nl

WILLEM FRIJHOFF

et

DOMINIQUE JULIA

ÉCOLE ET SOCIÉTÉ DANS LA FRANCE D'ANCIEN RÉGIME

Quatre exemples
Auch, Avallon, Condom et Gisors

1975

WILLEM FRILHOFF

et

DOMINIQUE JULIA

ÉCOLE ET SOCIÉTÉ DANS LA FRANCE D'ANCIEN RÉGIME

Quatre exemples
Auch, Avallon, Condom et Gisors

Introduction

Les espoirs qu'avait fait naître autour des années soixante l'explosion scolaire, au moment où le mythe républicain d'une égalité des chances par l'école était encore vivant, sont bel et bien tombés. Les statistiques publiées année après année ont mis à nu la cruauté des inégalités sociales, et ont suscité chez les sociologues un important effort de réflexion pour mesurer et interpréter le phénomène¹. On peut toutefois se demander si cette découverte tardive de la « reproduction » et de la place déterminante des hiérarchies sociales dans la réussite scolaire aujourd'hui ne renvoient pas implicitement à un lointain âge d'or où l'institution scolaire aurait tenu un rôle plus démocratique par rapport à des structures sociales elles-mêmes singulièrement différentes. Autrement dit le mythe de la méritocratie égalitaire, devenu incroyable pour nos sociétés contemporaines, se logerait plus aisément dans l'histoire. A la vérité, le Père François de Dainville, dans deux articles fondamentaux, qui réunissent pour le moment l'essentiel de la documentation quantitative publiée sur le sujet, avait tenté une première réponse à cette question, en prouvant, chiffres à l'appui, que, contrairement aux idées reçues, la part des élèves issus des classes populaires dans les collèges d'Ancien Régime n'était pas négligeable². Nous entendons simplement ici reprendre dans quelques exemples la voie qu'il avait frayée, à la lumière des interrogations récentes venues de la sociologie.

Présentation des sources

L'instrument de base pour toute recherche sur l'histoire de l'enseignement sous l'Ancien Régime demeure incontestablement le catalogue d'élèves : catalogues des nouvelles entrées ou catalogues annuels des effectifs scolaires. En fait, ce type d'instrument est rare. A ce jour, une vingtaine de catalogues seulement nous sont parvenus, soit pour un peu plus de 8 % des 340 collèges connus³.

Encore concernent-ils dans la plupart des cas les institutions d'élite (grands pensionnats, écoles militaires) à rayonnement géographique large et recrutant dans des milieux situés en amont de la hiérarchie socio-professionnelle.

Parmi les rares catalogues susceptibles de donner un profil du collège « moyen », nous en avons retenu quatre, pour cette étude, en raison des possibilités d'exploitation qu'ils offraient et de la diversité du personnel enseignant. Dans les quatre cas, il s'agit de catalogues annuels des effectifs, qui seuls permettent de reconstituer le cursus scolaire des écoliers.

1. Le catalogue du collège des Pères de la Doctrine Chrétienne à Avallon⁴ donne de l'année scolaire 1711/1712 à l'année 1779/1780 les effectifs annuels des classes de la physique (alternant avec la logique) à la VI^e (et à la grammaire, classe d'initiation créée en 1766). Le nom de l'élève y est toujours suivi de son lieu d'origine, en latin, et incidemment d'une remarque concernant son assiduité ou son sort ultérieur.

2. Le catalogue du collège tenu par les prêtres séculiers à Gisors⁵, rédigé en français, recense les effectifs annuels de la classe de rhétorique, II^e ou III^e (selon l'année) à la classe des commençants, depuis l'ouverture du collège, le 1^{er} mai 1748, jusqu'à l'année scolaire 1791/1792. On y trouve, outre le nom des écoliers et la date précise de leur entrée, leur lieu d'origine, une mention précisant si l'élève est pensionnaire au collège ou externe, et une autre indiquant s'il paie au premier régent le droit de 40 sols par mois prévu par le Règlement⁶ ou s'il a été admis à titre gratuit.

3. Le catalogue des effectifs du collège des Pères de l'Oratoire à Condom⁷ va de l'année 1740/1741 à l'année 1762/1763. Rédigé en latin, il embrasse les classes de VI^e jusqu'à la physique, et donne en même temps les effectifs de la classe de théologie. Le lieu d'origine des élèves n'y figure plus depuis 1752/1753 (il manque également en 1742/1743), mais les élèves y sont classés suivant leur mérite : le registre donne, classe par classe et par ordre décroissant, les noms des *insignes*, *boni*, *mediocres*, *dubii* et *remanentes*, enfin des écoliers qui ne se sont pas présentés à l'examen et de ceux qui ont quitté le collège en cours d'année scolaire. D'où l'intérêt évident de ce type de catalogue pour une étude approfondie du cheminement des élèves à travers les normes de la réussite scolaire. Afin de disposer d'un ensemble de cursus complets, nous n'avons retenu de ce catalogue que les élèves entrant en classe de VI^e de 1743/1744 à 1751/1752, c'est-à-dire pendant la période pour laquelle le catalogue donne leur lieu d'origine, et permet, par conséquent, l'identification des élèves.

4. A titre de comparaison, nous avons enfin dépouillé le catalogue des effectifs du collège des Pères jésuites à Auch⁸, qui se situe à l'extrême fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. Ce catalogue qui n'est pas toujours tenu avec la même exactitude, latinise jusqu'au nom des écoliers, au gré des plumitifs qui l'ont rédigé, ce qui a posé de sérieux problèmes lors de la constitution des fiches nominales des élèves⁹. Les années suivantes ont pu être dépouillées : 1598/1599 (sauf la II^e et la III^e, qui manquent)¹⁰, 1601/1602, 1602/1603, et 1604/1605 jusqu'à 1607/1608. Ce catalogue présente l'avantage de donner, sauf pour les années 1602/1603 et 1604/1605, le lieu d'origine de l'élève suivi de la profession de son père, toujours en latin.

Nous avons exposé ailleurs la méthode d'exploitation suivie¹¹. Rappelons simplement ici que nous avons établi pour chaque élève une fiche nominale indiquant son cursus individuel. Les registres d'inscription comportant seulement l'origine géographique de l'enfant (sauf dans le cas d'Auch), il a fallu recourir aux actes de baptême des registres paroissiaux pour atteindre l'origine sociale des élèves. Relativement aisée dans le cas des élèves des villes choisies, de taille modeste, facilitée, dans le cas d'Avallon, par l'existence de tables alphabétiques, la recherche s'est avérée plus délicate pour les élèves forains : nous avons même dû y renoncer dans le cas de Condom, la majorité des registres paroissiaux de la campagne n'indiquant pas la profession des parents, ce qui exclut une approche statistique d'ensemble. Pour les élèves forains de Gisors et d'Avallon, nous avons consulté tantôt la collection du greffe déposée aux Archives départementales, tantôt la collection communale conservée encore à la mairie : au total huit dépôts départementaux, dix mairies ont été visités¹². Les sondages obtenus nous semblent suffisamment représentatifs pour éliminer les risques d'erreur : 642 élèves sur 960 à Avallon soit 67 %, 294 élèves sur 559 soit 52,6 % à Gisors. Enfin il a paru indispensable, lorsque les sources le permettaient, de faire appel aux rôles fiscaux pour apprécier plus finement la situation relative des parents d'élèves à la fois par rapport au reste de la société urbaine, et à l'intérieur de leur propre catégorie socio-professionnelle ; la signification des indications portées sur les registres paroissiaux a pu ainsi être mesurée avec plus de précision.

I. Le recrutement des collèves

D'une manière générale, la répartition des élèves sur une échelle correspondant à la hiérarchie socio-professionnelle de leurs parents ne va pas sans problèmes. Deux catégories sociales méritent ici une attention particulière : les officiers et les bourgeois. Si tous les *officiers* font bien partie d'un même corps, la prolifération des petits offices (notaires, greffiers, huissiers, sergents, commis, receveurs, contrôleurs, portiers, gardes, etc.) au fur et à mesure que le XVIII^e siècle progresse, introduit dans ce corps un éventail de conditions économiques de plus en plus large, qui nous semble difficilement pouvoir être négligé. Il nous a donc semblé indispensable de faire une nette distinction¹³ entre le groupe de ces officiers subalternes, en nombre croissant, ainsi que les représentants des professions libérales inférieures qui s'en rapprochent (maîtres-écrivains, chantres, chirurgiens, etc.), et, d'autre part, la catégorie des officiers supérieurs et moyens (Parlement, bailliages, élections, greniers à sel, eaux et forêts, les juges et receveurs des chefs-lieux de bailliage et de sénéchaussée, de même que les officiers des Hôtels de Ville), et des professions libérales supérieures (avocats, médecins et architectes, essentiellement). Encore faut-il être prudent : d'un siècle à l'autre la même profession ne se situe pas dans la même catégorie. A la fin du XVI^e, dans le catalogue d'Auch, le chirurgien se confond souvent avec le barbier (*tonsor*), l'architecte avec le maçon (*latomus, coementarius*) ; en conséquence, dans ces cas précis, nous les avons traités comme maîtres artisans. L'appellation *bourgeois (civis)* peut également recouvrir des conditions fort différentes : qu'ils soient anciens officiers, rentiers, avocats, médecins, ou marchands, on a l'impression que les bourgeois utilisent l'une ou l'autre appellation selon l'avantage fiscal ou social qu'ils en attendent. Tel Avallonnais tient à sa condition de bourgeois dans les actes de baptême, mais se prévaut d'un office pour obtenir l'exemption de la taille ou une cote d'office. Dans le catalogue d'Auch, où la profession du père figure autant de fois que l'élève revient à l'école, on constate un flottement très net de l'appellation *civis* entre les différents groupes profes-

Graphique 1. Origine socio-professionnelle des élèves

sionnels, sans aucune régularité apparente. Aussi avons-nous estimé devoir négliger l'appellation *civis* ou *bourgeois* dès qu'une autre profession était indiquée¹⁴. Il en est d'ailleurs de même pour le titre *nobilis*, du moins à Auch, et, dans le cas particulier des laboureurs, pour l'appellation *mercator*. Sans doute, beaucoup de laboureurs faisaient-ils également fonction de marchand ; nous les avons classés parmi les laboureurs. Fait révélateur d'une hiérarchie des aspirations sociales, au demeurant, que cette substitution d'un métier par ce qui semble plutôt un titre ou un honneur.

Si l'on peut critiquer, par conséquent, notre tendance à éliminer de cette manière une hiérarchie fondée sur la considération sociale, les règles adoptées présentent incontestablement l'avantage de préciser le profil socio-professionnel du recrutement et de pouvoir l'approcher avec plus de clarté par le biais fiscal.

C'est ainsi que nous avons pu réduire la catégorie des bourgeois auscitains de près d'un quart au moins : de 20,2 %¹⁵ elle est passée à 15,7 %, voire à 13,7 % si l'on en exclut les *milites*.

Mentionnons enfin pour mémoire que c'est encore à Auch, au tournant du XVI^e siècle, que l'on trouve parmi les écoliers les représentants, déjà rares, d'une catégorie disparue au XVIII^e : les fils de prêtre, en l'occurrence le fils d'un chanoine d'Auch (Catellus) et celui d'un prêtre de Castillon (Sorbetus), ainsi que l'enfant d'un pirate basque (Duhartius)...¹⁶.

1. L'origine sociale des élèves urbains

Précisons d'emblée que nous sommes en présence de villes moyennes : Gisors et Condom ont un peu plus de 3 000 habitants¹⁷, Avallon 4 000 environ¹⁸ à la fin du XVIII^e siècle. S'il n'est pas possible de connaître avec exactitude le chiffre d'Auch au début du XVII^e siècle, il convient de le situer entre 4 000 et 5 000 habitants au maximum¹⁹. Lorsque l'on examine l'origine sociale des élèves de nos quatre villes, on est frappé des disparités et des convergences qui se font jour (voir tableau 1 et graphique 1). Sans doute la part de la noblesse reste-t-elle toujours minime : sensiblement comparable au XVIII^e siècle (entre 6 et 8 %), elle est réduite au tiers, si l'on revient au début du XVII^e siècle (Auch) ; s'agit-il alors d'une sous-représentation du groupe aristocratique à Auch au niveau de l'école, ou d'une sur-représentation de celui-ci au XVIII^e siècle ? La question ne saurait être tranchée *a priori* en l'absence d'une étude sociale d'Auch au XVI^e-XVII^e siècles. En revanche, lorsqu'on aborde le milieu des offices et des professions libérales, la fourchette des écarts extrêmes entre les deux villes d'Avallon et d'Auch se rétrécit : on ne passe plus que du simple au double. Le niveau plus élevé du XVIII^e siècle peut sans doute être rattaché à la prolifération des offices évoquée plus haut. La similitude des fonctions judiciaires et fiscales de nos villes peut pour une part rendre compte de l'importance prise par la catégorie des officiers : grenier à sel et bailliage pour Avallon et Gisors, élection et présidial pour Condom, prévôté et maîtrise des eaux et forêts encore à Avallon. L'écart se restreint encore lorsqu'on aborde les boutiquiers, puisqu'entre Condom et Avallon il n'est que de huit points. L'appellation *marchand* recouvre naturellement des réalités fort diverses et c'est seulement à Avallon que nous avons pu établir une distinction significative entre les « gros » (négociants et tanneurs ou marchands de bois pour la provision de Paris surtout²⁰) et les autres. Il

Tableau 1. Origine socio-professionnelle des élèves

Parents d'élèves	Auch (1598-1607)				Condom (1743-1751)				Avallon (1711-1779)				Gisors (1748-1790)			
	élèves	%	ville	forains	élèves	%	ville	forains	élèves	%	ville	forains	élèves	%	ville	forains
Clercs	1	0,2	1	0,1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Nobles et seigneurs	9	2,2	182	14,3	6	6,1	—	—	37	7,9	14	6,4	29	9,9	—	—
Offices moyens et sup., avocats et médecins	27	6,4	94	7,4	15	15,3	—	—	96	20,4	29	13,3	32	10,9	—	—
Offices subalternes et prof. lib. inférieures	52	12,3	115	9,0	13	13,3	—	—	93	19,7	23	10,5	49	16,6	—	—
Bourgeois	46	10,9	220	17,3	1	1,0	—	—	27	5,7	3	1,4	—	—	—	—
Négociants et gros marchands	101	23,9	218	17,1	21	21,4	—	—	53	11,3	1	0,5	—	—	—	—
Autres marchands et aubergistes																
Artisans	143	33,9	124	9,7	34	34,7	—	—	84	17,8	78	12,1	65	29,8	51	17,4
Fermiers et laboureurs	43	10,2	319	25,1	7	7,2	—	—	75	15,9	23	3,6	75	34,4	40	13,6
Journaliers et manouvriers	—	—	—	—	1	1,0	—	—	1	0,2	—	—	6	2,8	6	2,0
Total (3 418)	422	100,0	1 273	100,0	98	100,0	—	—	471	100,0	642	100,0	218	100,0	294	100,0
Non identifiés	3		196		9		164		2		318		1		265	
Total général (4 376)	425	1 894	1 469	107	271	164	473	960	219	778	559					

reste que la marchandise paraît se répartir d'une manière identique entre nos quatre collèges. Mais celui d'Avallon se distingue nettement des trois autres par la place singulièrement réduite qu'il accorde à l'artisanat (16 %, c'est-à-dire moins de la moitié de sa représentation ailleurs²¹). On notera enfin le pourcentage non négligeable de laboureurs à Auch et à Condom (10 et 7 %) qui souligne peut-être un caractère rural plus accentué.

2. Taux de scolarisation secondaire

Au reste ces chiffres globaux n'ont de sens que rapportés à la population d'ensemble. Il faut donc mesurer un taux de scolarisation urbain. Nous l'avons tenté de manière approximative pour les villes d'Avallon et de Gisors (voir tableau 2), par la méthode suivante : nous avons d'abord calculé le nombre annuel des baptêmes de garçons pour chacune des deux villes²² ; nous avons ensuite, décennie par décennie, calculé l'âge moyen d'entrée des élèves citadins au collège. Nous avons alors regroupé les chiffres annuels des baptêmes correspondant aux entrées que nous saisissons neuf, dix ou onze ans après, selon l'âge moyen d'entrée. Nous avons alors utilisé les tables de mortalité de Wargentin publiées par Expilly dans son *Dictionnaire*²³, et calculé le nombre des survivants, à l'âge moyen d'entrée. Nous avons enfin divisé le nombre décennal des entrées par celui des survivants. Pour approximatifs qu'ils soient, ces taux de scolarisation à l'entrée présentent un triple caractère : un niveau élevé, puisqu'un garçon sur 5 ou sur 6 est scolarisé, une proximité frappante au milieu du siècle, une chute sévère à la fin qui indique un fléchissement de l'accès à l'école à la veille de la Révolution²⁴.

Toutefois, la distribution de ce taux n'est sans doute pas égale pour toutes les catégories sociales. C'est ici que les registres fiscaux prennent toute leur valeur.

3. Niveaux d'imposition et scolarisation, à Avallon

Conservés pour l'ensemble du XVIII^e siècle à Avallon, pour 1790 seulement à Gisors, les rôles de taille permettent de mieux situer les parents d'élèves à travers la répartition socio-professionnelle de la fortune urbaine. Les critiques que l'on peut adresser à ce type de sources sont bien connues²⁵. Mais nous pensons, après Pierre de Saint-Jacob, « trouver dans les impositions des données relatives et approchées qui fournissent un ordre de grandeurs suffisamment juste dans son ensemble. On doit même remarquer que le système ancien de répartition de la taille par les assesseurs du lieu, fort au courant des qualités de chacun, en un rôle volontiers public, conduisait peut-être à des résultats aussi sûrs que les procédés d'assiette de l'impôt plus bureaucratiques et plus secrets qui s'établiront ensuite »²⁶.

Trois coupes ont été effectuées à Avallon, où l'on a retenu les rôles de 1714²⁷, 1741²⁸ et 1765²⁹. L'espace d'un quart de siècle, qui les sépare, a permis d'identifier à l'intérieur de chacun le maximum de parents d'élèves : les mêmes parents apparaissant sur deux rôles différents ont été systématiquement rattachés, chaque fois, au rôle le plus proche des années où leurs enfants étaient

Tableau 2. Avallon et Gisors : taux de scolarisation à l'entrée au collège

Période des entrées	Age moyen à l'entrée	Période retenue	Naissance de garçons	Taux de survie *	Nombre de survivants	Nombre d'entrées	Taux de scolarisation
1. Avallon							
(1712)-1720	10,8	1701-1709	613	51,39	315,0	59	18,7
1721-1730	10,4	1710-1719	618	51,45	318,0	52	16,4
1731-1740	10,3	1720-1729	654	51,47	336,6	58	17,2
1741-1750	10,4	1730-1739	684	51,45	353,0	79	22,4
1751-1760	11,2	1739-1748	674	51,32	345,9	60	17,3
1761-1770	10,2	1750-1759	667	51,50	343,5	67	19,5
1771-(1779)	9,0	1761-1770	619	51,75	320,4	45	14,1
2. Gisors							
1749-1758	9,9	1739-1748	503	51,55	259,3	37	14,3
1759-1768	9,5	1749-1758	506	51,64	261,3	52	19,9
1769-1778	9,7	1759-1768	589	51,59	303,9	61	20,1
1779-1788	9,8	1769-1778	574	51,57	296,0	35	11,8

• Selon Expilly.

scolarisés, ce qui nous a conduit à distinguer trois périodes : le rôle de 1714 englobe les parents d'enfants scolarisés entre 1711 et 1727, celui de 1741 ceux des années 1728-1754, le dernier, en 1765, ceux des années 1755-1779. Une première remarque s'impose à la lecture des tableaux 3 et 4 (cf. graphique 2).

Tableau 3. *Distribution socio-professionnelle et scolarisation : à Avallon, selon la taille de 1714*

	Catégories de taillables							Exempts	Cotés d'office	Total	%	Parents d'élèves	%
	d	c	b	a	A	B	C						
Noblesse								11		11	1,9	6	54,6
Offices sup. et prof. libérales supérieures				1	5	9		19	5	39	6,6	19	48,7
Offices subalternes et prof. lib. infér.			4	6	17	12	2	9	3	53	8,9	16	30,1
Marchands et bourgeois		1		8	26	16	1	1	1	54	9,1	20	37,0
Agriculteurs et jardiniers		1		1	7	1			1	11	1,9	1	9,1
Artisans du fer, du cuir et de l'alimentation	1	1	10	31	36	19	2			100	16,8	18	18,0
Autres artisans	2	4	32	69	32	7		1		147	24,7	10	6,8
Hommes de bras, domestiques et métiers féminins	2	11	14	8	1					36	6,1	1	2,8
Veuves et filles	33	30	17	11	26	10	1			128	21,6	—	—
Inconnus		2	4	6	2					14	2,4	—	—
Total	38	50	81	141	152	74	6	41	10	593	100,0	91*	15,4
%	6,4	8,4	13,7	23,8	25,6	12,5	1,0	6,9	1,7	100,0			
Parents d'élèves	—	—	1	7	22	29	3	17	7	91*			
%	—	—	1,2	5,0	15,5	39,2	50,0	41,5	70,0	15,4			

* Dont 5 imposés ailleurs qu'à Avallon.

Une éclatante disparité se fait jour dans la répartition des catégories sociales entre le collège et la ville. Les catégories aisées — noblesse, offices et professions libérales, marchands et bourgeois³⁰ —, triplent au minimum leur représentation dans le collège. Lorsqu'on aborde le niveau des artisans, il convient de distinguer entre les professions : nous avons regroupé trois d'entre elles — métiers du fer, du cuir (où nous avons cette fois inclus les tanneurs) et de l'alimentation — parce que la majorité de leurs membres avaient une cote supérieure à la moyenne de l'ensemble de la ville. L'ensemble constitue environ

Tableau 4. Distribution socio-professionnelle et scolarisation : à Avallon, selon la taille de 1765

	Catégories de taillables											Exempts	Cotés d'office	Total	%	Parents d'élèves	%
	f	e	d	c	b	a	A	B	C								
Clergé												14		14	1,7	—	—
Noblesse												19		19	2,3	6	31,6
Offices sup. et prof. libérales supérieures					1	1	5	13	4			25	12	61	7,5	16	26,2
Offices subalternes et prof. lib. infér.					4	8	21	12	3			5	4	57	7,0	23	40,3
Marchands et bourgeois				1	4	14	26	20	8			3		76	9,3	25	32,8
Agriculteurs et jardiniers			2	4	7	7	5	2				2		29	3,6	—	—
Artisans du fer, du cuir et de l'alimentation			2	4	15	24	38	26	2			2	2	115	14,1	17	14,7
Autres artisans	1		8	14	88	89	43	13	3			7		266	32,4	12	4,5
Hommes de bras, domestiques et métiers féminins			5	14	28	10		1				2		60	7,3	—	—
Veuves et filles	2	2	13	18	21	15	7	15				10		103	12,6	—	—
Pauvres, mendiants, infirmes, inconnus	3	2	8	1	1	1						2		18	2,2	1	5,6
Total	6	4	38	56	169	169	145	102	20			91	18	818	100,0	100	12,2
%	0,7	0,5	4,6	6,9	20,7	20,7	17,7	12,5	2,4			11,1	2,2	100,0	—		
Parents d'élèves					1	11	35	29	7			12	5	100	12,2		
%					0,6	6,5	24,1	28,4	35,0			13,2	27,8	—	—

Graphique 2 a. Ville d'Avallon : taille de 1714

14 à 16 % de la population avallonnaise, les 56 fils issus de ces professions présents au collège forment 11,8 % du recrutement : l'homologie vaut la peine d'être marquée. En revanche, les autres catégories artisanales sont nettement sous-représentées puisqu'elles évoluent entre 25 et 35 % de la population taillable au cours du siècle, tandis que la part des 45 élèves qui en sont sortis n'atteint que 9,6 %. La différence est alors de 1 à 3 ou 4 et elle est à peu près la même pour les laboureurs. C'est bien le reflet inversé des catégories privilégiées. Faut-il souligner enfin l'exclusion totale des autres catégories sociales dont la présence dans la ville est loin d'être négligeable³¹ ?

Graphique 2 b. Ville d'Avallon : taille de 1741

Un classement socio-professionnel est cependant imparfait tant qu'il n'est pas mis en liaison avec l'échelle des revenus de cette société. Aussi bien, dans le dépouillement des tailles, avons-nous utilisé la méthode mise au point par Jacques Dupâquier³² et appliquée par Régine Robin à Semur-en-Auxois³³. Rappelons-en brièvement l'essentiel : il s'agit de calculer la moyenne d'imposition de toute la population considérée, en divisant le total des impositions payées par le nombre total d'individus cotés y compris les exemptés et les cotés d'office. Muni de cette moyenne, on répartit les taillables en les classant suivant une progression géométrique : ceux qui paient de la moyenne au double de la moyenne dans la catégorie A, du double au quadruple dans la catégorie B, de quatre à huit fois la moyenne dans la catégorie C, et ainsi de suite. De même

Graphique 2 c. Ville d'Avallon : taille de 1765

ceux qui paient de la moyenne à sa moitié sont classés dans la catégorie a, de la moitié au quart dans la catégorie b, du quart au huitième dans la catégorie c, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la population ait trouvé sa place. Les exemptés et cotés d'office forment une catégorie à part, représentée par une colonne spéciale sur les graphiques. Pourtant nous n'entendons pas faire ici une étude sociale d'Avallon, mais situer dans l'ensemble des revenus urbains — dont la fiscalité n'est qu'un indice — les parents d'élèves. Nous avons donc calculé le nombre des parents d'élèves afin d'établir un pourcentage de ceux-ci pour chaque catégorie de taillables. Les graphiques 3 et 4 tentent de représenter deux aspects du même phénomène. Le premier établit des rectangles indiquant le volume de chaque catégorie de taillables proportionnellement à l'ensemble du rôle. A l'intérieur de chacun de ces rectangles, la part des parents d'élèves a été noircie. Le résultat est patent : alors que dans les catégories supérieures à la moyenne la proportion des parents d'élèves ne cesse de monter

Graphique 3. Parents d'élèves et catégories de taillables à Avallon

au fur et à mesure que l'on gravit les échelons (A, B, C, exempts et cotés d'office), la présence de ceux-ci dans les catégories inférieures décroît pour devenir nulle lorsqu'on aborde les catégories c et d. Deux anomalies pourtant dans ce privilège écrasant de la fortune, aisément explicables : la part relativement réduite des parents d'élèves exemptés ou cotés d'office dans la dernière période tient au gonflement de cette catégorie dû à des exemptions inconnues dans les rôles précédents³⁴ ; en revanche la profession du père des deux élèves noté dans la catégorie d en 1741 n'est pas indifférente, puisqu'il s'agit d'un maître-écrivain, métier lié à la culture écrite, mais économiquement défavorisé. Au-delà de ces exceptions, on notera deux évidences : d'une part un clivage net sépare la catégorie a et la catégorie A quant au pourcentage de parents d'élèves à l'intérieur de chacune d'elles (tableau 5). La proportion varie du

Tableau 5. Répartition des parents d'élèves d'Avallon, de Rouvray et de Gisors selon les catégories de taillables

		< c	b	a	A	B	C	> Cotés d'office et exempts
Avallon	1714	—	1,2	5,0	15,5	39,2	50,0	47,1
	1741	0,1	2,6	12,6	23,5	21,1	68,8	57,5
	1765	—	0,6	6,5	24,1	28,4	35,0	15,5
Rouvray	1761	—	—	5,1	30,3	18,8	—	—
Gisors	1790	1,8	2,7	11,0	20,2	24,1	14,8	—

triple (1714) au quadruple (1765) pour se réduire à un simple doublement dans la période la plus favorable (1741)³⁵. La moyenne n'est pas ici une coupure arbitraire, mais bien un seuil décisif pour l'accès à la scolarisation secondaire. D'autre part, alors que les catégories inférieures à la moyenne constituent 52 à 56 % de la population taillable avallonnaise, elles ne représentent que 10 à 12 % des parents d'élèves (1714 et 1765), 22 % en 1741, ce qui semblerait indiquer, vers le milieu du XVIII^e siècle, une légère amélioration, toutefois éphémère : la flagrante disparité qui s'établit entre la distribution générale des cotes d'imposition et la distribution du groupe des parents d'élèves est indiquée par le graphique 4. En 1714, alors que le mode général est en A, le mode des parents d'élèves est en B ; en 1765, il est en A, alors que le mode de la ville est en a-b. En revanche, le parallélisme des deux répartitions, en 1741, mérite d'être souligné, car il confirme « l'ouverture », toute relative d'ailleurs, du collège à cette date.

Si l'on essaie de préciser le phénomène au niveau de l'échoppe et de la boutique (voir tableau 6), on peut confronter les données de la taille et celles du vingtième de l'industrie³⁶. La répartition de cette dernière s'étend surtout sur les niveaux inférieurs à la moyenne : les catégories a-e constituent, en 1743, 74,2 % des imposés, alors qu'en 1741 les marchands et artisans imposés dans les mêmes catégories forment seulement 56,1 %. En 1765, le rapport est de 4 à 1 pour les catégories c-e. Nous avons d'ailleurs, pour notre part, noté que de nombreux marchands et artisans descendaient d'une catégorie ou même deux,

Tableau 6. Echoppe et boutique à Avallon : fiscalité et scolarisation

		Catégories d'imposition (en pourcentages)		
		e — c	b — a	A — D
Taille de 1741	marchands et artisans			
	imposés (371)	6,2	49,9	43,9
Industrie de 1743	parents d'élèves (56)	—	33,9	66,1
	imposés (259)	34,0	40,2	25,8
Taille de 1765	parents d'élèves (58)	17,3	31,0	51,8
	marchands et artisans			
Industrie de 1765	imposés (417)	6,5	53,0	40,5
	parents d'élèves (51)	—	15,7	84,3
	imposés (322)	26,7	40,7	32,6
	parents d'élèves (45)	—	46,7	53,3

dans le rôle d'industrie, par rapport à leur catégorie de taille : sur 103 cas relevés, parmi nos parents d'élèves, 56 étaient sous-taxés à l'industrie par rapport à leur catégorie de taille, 35 étaient au même niveau, 12 seulement étaient sur-taxés. S'agit-il d'une sous-taxation systématique établie par l'assesseur en fonction de la taille déjà payée³⁷ ? Quoi qu'il en soit, alors que la majorité des marchands et artisans ne se trouve, dans aucun des cas, au-dessus de la moyenne, la majorité des parents d'élèves y est *toujours* ; la différence de pourcentages observée (14 points pour 1741-1743, 31 en 1765) est simplement l'effet du décalage que nous venons d'analyser.

Le croisement des deux séries de données — professionnelles et fiscales — permet aussi d'observer des écarts considérables dans le rapport entre le nombre des parents d'élèves et le nombre de membres d'une même profession situés dans la même catégorie de taille. Ainsi, en 1714, dans la catégorie A, les parents d'élèves appartenant aux offices et professions libérales et situés dans la catégorie A, sont 8 sur 22, soit plus de 36 %, alors que ceux qui sont artisans du cuir, du fer ou de l'alimentation, sont 6 sur 36, soit 16,7 %, et que les autres pères d'élèves artisans sont 3 sur 32, soit 9,3 %. Or la moyenne générale des parents d'élèves situés dans la catégorie A est de 15,5 %. En 1765, pour les trois mêmes professions et toujours dans la même catégorie, les résultats sont respectivement de 13 sur 26 (soit 50 %), 5 sur 38 (soit 13,2 %) et 9 sur 43 (soit 20,9 %) : la moyenne d'ensemble est à 24,1 %. Il y a donc — au-delà de l'exclusion quasi totale des catégories inférieures à a — à niveau de revenu égal, « sur-scolarisation » de certaines catégories professionnelles, « sous-scolarisation » de certaines autres. Le *status* compte donc dans l'accès à l'école au moins autant que la fortune.

Le graphique 5 fera mieux saisir la relation *status*/revenu face à l'école. Pour quelques professions (surtout artisanales mais choisies en fonction du nombre d'élèves présents au collège), nous avons relevé la cote exacte de chaque taillable indiquée dans le rôle, et nous avons ensuite réparti l'ensemble des imposés de la plus faible à la plus forte cote le long de l'axe des abscisses, en réservant un signe particulier (rectangle noir) aux parents des collégiens. Une double leçon s'en dégage : pour les métiers pauvres, où la majorité des cotes se trouve en dessous de la moyenne (tonneliers, tissiers, couvreurs), les

parents d'élèves se situent toujours en tête du peloton. Seuls les cordonniers de 1741 font exception à cette règle : mais l'année 1741 est aussi celle qui accuse le nombre le plus important de parents d'élèves situés en dessous de la moyenne générale. En revanche, dans les métiers plus riches (boulangers, drapiers, tanneurs), *a fortiori* chez les marchands et bourgeois, si les parents continuent à occuper massivement les premières cotes, la dispersion de leurs cotes est plus étendue. A cet égard, le profil des marchands est parfaitement opposé à celui des tonneliers en 1741 : tout se passe comme si la disposition de l'éventail des cotes par rapport à la moyenne — et son extension le long de l'axe des abscisses — jouaient un rôle déterminant dans la restriction ou l'extension de l'accès à l'école³⁸.

4. Niveaux d'imposition et scolarisation, à Gisors

Transportons-nous maintenant à Gisors. Le seul rôle de taille conservé, celui de 1790³⁹, permet de mesurer l'écart qui sépare les deux villes : le résultat est présenté dans le tableau 7. On constate que l'éventail des revenus est singulièrement plus élargi, puisqu'il va de la catégorie g à la catégorie G. Sans doute faut-il mettre à part le personnage exceptionnel qui à lui seul paie 1 361 l. 9 s. 3 d., soit 11,3 % du total de la taille et 12 101 fois plus que la plus petite cote : il s'agit du duc de Penthièvre. Mais même si on élimine ce cas exceptionnel, l'éventail reste ouvert de g à E, soit de 2 s. 3 d. à 402 l. 8 s. 9 d. pour le plus gros laboureur, c'est-à-dire de 1 à 3 577... Les quinze laboureurs de la ville de Gisors paient à eux seuls 3 170 l. 14 s. 3 d., soit 26,4 % de l'assiette, alors que les métiers féminins, les journaliers et les salariés qui forment 30,3 % des imposés, paient seulement 3,1 % de la taille⁴⁰. Les contrastes qui traversent le Vexin sont donc nettement plus accusés qu'en Bourgogne⁴¹. Cependant, si l'on observe (voir graphique 4) la même sur-représentation des catégories supérieures à la moyenne (mais moins aiguë qu'à Avallon, puisque le pourcentage de la catégorie A chez les parents d'élèves est seulement doublé par rapport à la moyenne d'ensemble), la catégorie a est moins défavorisée qu'à Avallon (11 % chez les parents d'élèves, 16,7 % dans la moyenne générale) et l'écart qui sépare a et A à l'intérieur des parents d'élèves va aussi du simple au double. Bien plus, les catégories b, c, d ne sont pas dépourvues de parents d'élèves, même si leur nombre est infime. Leur présence atteste au moins une ouverture du collège beaucoup plus large. Celle-ci peut s'expliquer par la différence qui s'établit entre élèves gratuits et élèves payant le droit d'écolage de quarante sols par mois : 59 sur 75, soit 78,7 %, des fils d'artisans et tous ceux des journaliers (6) ne paient rien pour venir au collège. Ne nous leurrions pas cependant : au niveau de la distribution socio-professionnelle, il apparaît clairement que les catégories des journaliers et salariés sont globalement exclues de cette scolarisation. La « sur-scolarisation » des offices, professions libérales, marchands et bourgeois ne peut pas surprendre ; en revanche, les artisans sont représentés plus équitablement qu'à Avallon (20,6 % dans la distribution socio-professionnelle, 34,4 % dans le recrutement du collège). Au total, le profil de Gisors est nettement plus « démocratique » que celui d'Avallon : il conviendra de garder en mémoire cette différence fondamentale dans l'explication de la réussite scolaire.

Tableau 7. Distribution socio-professionnelle et scolarisation : à Gisors, selon l'imposition de 1790

	Catégories d'imposition													Total	Parents d'élèves	%
	g	f	e	d	c	b	a	A	B	C	D	E	F	G		
Clergé							6	1	2					9	—	1,0
Noblesse						1	2	1	7		2			14	3	1,5
Offices				2	15	13	7	8	9	1				55	6	5,9
Professions lib.	1			1	5	7	5	9	4					32	7	3,5
Marchands et bourgeois			1	1	5	6	34	23	18	7				95	18	10,2
Artisans	3	1	5	11	20	45	76	28	2					191	26	20,6
Laboureurs								2	1	1	2	9		15	—	1,6
Jardiniers				1	4	9	6	9	15	4				48	1	5,2
Journaliers	3	2	6	3	23	23	2							62	3	6,7
Salariés		1	171	13	4	7		1						197	1	21,3
Métiers féminins		1	10	1	4	5								21	—	2,3
Veuves et filles	21	5	28	16	35	19	15	7						146	—	15,7
Divers et inconnus	2	5	3	5	10	15	2							42	—	4,5
Total	29	16	224	54	125	150	155	89	58	13	4	9	—	927	65	100,0
%	3,1	1,7	24,2	5,8	13,5	16,2	16,7	9,6	6,3	1,4	0,4	1,0	—	100,0		
Parents d'élèves	2	—	1	1	4	4	17	18	14	3	1	—	—	65		
%	1,1			1,9	3,2	2,7	11,0	20,2	24,1	23,7	25,0	—	—	7,0		
Imposés anciens élèves	—	—	1	1	6	4	11	6	8	1	1	2	—	41		
%	0,3			1,8	4,8	2,6	7,0	6,7	13,7	7,6	25,0	22,2	—	4,4

Graphique 4. Parents d'élèves et taillables

5. Le recrutement des élèves forains

L'étude du recrutement extérieur pose une première question : celle des capacités d'accueil de chaque établissement. On sait combien les jésuites étaient hostiles au système du pensionnat⁴². Celui-ci en tout cas ne fut établi au collège d'Auch qu'après leur expulsion⁴³. Les élèves forains logeaient chez l'habitant et leur régime ne devait pas être très différent de celui décrit par Marmontel dans ses *Mémoires* pour une période nettement postérieure à la nôtre⁴⁴. En revanche, au XVIII^e siècle, Condom, Avallon et Gisors disposaient d'un pensionnat et les directeurs, pour accroître la prospérité de leur établissement n'hésitaient pas, selon une habitude qui alla se développant, à faire eux-mêmes leur propre publicité⁴⁵. Le pensionnat est en effet, lorsqu'il est bien géré, un poste budgétaire particulièrement rentable⁴⁶. Les prix sont à peu près identiques entre les trois collèges : 300 l.t. à Condom, au moins jusqu'en 1762, entre 150 et 200 l.t. à Avallon, vers 1720⁴⁷, 300 l.t. en 1777⁴⁸. Le prix de pension à Gisors ne nous est pas connu, mais on peut raisonnablement admettre qu'il est du même ordre. En tout cas, une telle sélection par l'argent trie à l'entrée même du collège les catégories qui peuvent y avoir accès. Sans doute tous les élèves extérieurs à la ville ne sont-ils pas pensionnaires — la capacité d'accueil d'un dortoir n'est pas infinie⁴⁹ — et certains trouvent-ils à se loger chez des parents. Mais ils sont la minorité : à Avallon, lorsque les catalogues nous permettent de le mesurer avec précision — car la mention *pensionnaire* n'est pas toujours portée — la proportion des pensionnaires parmi les élèves forains est de 79,6 % en 1755/1756 ; elle est réduite à 43,6 % en 1776/1777, mais les Pères de la Doctrine Chrétienne avouent eux-mêmes que leur pensionnat tombe en ruine. A Gisors, 226 élèves forains sur 294 sont pensionnaires soit 76,9 %. La distribution socio-professionnelle du recrutement global s'en trouve donc nécessairement affectée.

En analysant celle-ci (voir tableau 1), on est frappé d'abord par l'importance de la noblesse, puisqu'aussi bien à Gisors qu'à Avallon sa part est supérieure de moitié à sa proportion urbaine ; la montée la plus spectaculaire est celle d'Auch, puisque le rapport ville/extérieur s'établit à 1/6,5 ! Le collège d'Auch serait-il donc la capitale culturelle des futurs cadets de Gascogne ? Nous avons, en tout cas, parmi nos élèves le fameux Carbon de Biran de Casteljalous, plus tard capitaine aux gardes et son frère Antoine, lieutenant dans la même compagnie. La multitude des hobereaux plus ou moins désargentés de la région auscitaine trouvaient sans doute précieux d'avoir à proximité de chez eux les moyens de faire éduquer leurs enfants aux moindres frais. A Gisors comme à Avallon, on est également en présence d'une petite noblesse d'épée locale, besogneuse, ayant rempli ou remplissant des emplois militaires. Lorsqu'on examine la capitation de la noblesse du bailliage d'Avallon en 1764⁵⁰, on s'aperçoit que 23 familles sur les 43 qui sont imposées ont envoyé un de leurs membres au collège d'Avallon à un moment ou à un autre, soit 53,5 %. Mais ce ne sont pas les plus importantes : ainsi, ni la famille des comtes de Chastellux ni la famille des Guitaud à Epoisses n'ont-elles jamais envoyé d'enfants à Avallon au cours du XVIII^e siècle. Rare semble être le cas de Pierre-Antoine de Mesgrigny de Villebertin, fils de Jacques-Louis, lieutenant-général des armées et gouverneur de Tournai, petit-fils par sa mère du maréchal de Vauban, élève en 1711/1712 à Avallon. Plus représentatif nous paraît être le cas d'Augustin-Bernardin de Cacqueray, fils d'Henri-

Nicolas-Louis, écuyer, seigneur de Pleine-Sevette, demeurant à Bezancourt en Normandie, élève au collège de Gisors entre 1783 et 1788, de la VI^e à la II^e : en effet, cet héritier d'une ancienne famille de noblesse militaire a un frère aîné, Henri-Léonard-Emmanuel, qui a eu la chance d'obtenir l'une des bourses du prince de Rohan-Soubise pour entrer à l'Ecole Militaire de Tournon, où il est élève de 1779 à 1786⁵¹. C'est l'indication d'une relative indigence de la famille⁵².

Au niveau des offices et des professions libérales, les profils d'Auch et de Gisors se rapprochent. Sans doute les pourcentages atteints sont-ils sensiblement inégaux (16,4 d'un côté et 27,5) — ce qui marque peut-être simplement l'évolution qui sépare nos deux périodes et la lente conquête robine dans la campagne — mais dans les deux cas les apports de la ville et des forains n'accusent pas de divergence notable et la part des offices subalternes et des professions libérales inférieures (notaires, huissiers, chirurgiens, maîtres d'école) l'emporte sur celle des officiers supérieurs. En revanche à Avallon, l'ensemble de la catégorie constitue à elle seule 50,4 % du recrutement, soit la majorité, contre 40,7 % seulement en ville. Bien plus, sa répartition interne accorde une nette prédominance aux avocats, médecins, conseillers au bailliage et Parlementaires, par rapport aux petits offices : signalons toutefois parmi ces derniers la part non négligeable des 45 fils d'officiers seigneuriaux soit 7 % de l'ensemble des forains⁵³.

La dénomination « bourgeois » recouvre, nous l'avons dit, des réalités fort peu homogènes : nous demeurons, quant à nous, très réservés sur la signification sociale à donner aux 220 cives forains d'Auch, soit 17,3 % : il est probable que, parmi eux, se trouvent encore bon nombre d'artisans aisés, ou de laboureurs. De ce fait, aucune comparaison n'est ici possible avec Avallon où l'appellation désigne bien un mode de vie fondé sur la rente : le bourgeois est alors un riche marchand qui s'est retiré des affaires, a acheté une seigneurie pour lui-même et aspire à fournir à ses enfants l'éducation qui les conduira aux offices ou à la cléricature⁵⁴.

L'homogénéité des profils se retrouve chez les marchands, qui constituent dans tous les cas 17 à 19 % de l'ensemble des forains. Mais en ce cas la divergence ville/campagne s'accroît, à l'inverse du groupe des offices : l'écart (7 % à Auch, 10 % à Avallon, 12 % à Gisors) manifeste ici l'infériorité des élèves forains dans l'accès à l'école. Deux obstacles entravent ici l'analyse : d'une part l'impossibilité d'appréhender plus nettement les contours de la profession. Nous avons repéré cependant à Avallon — et c'est un chiffre minimum — 48 fils de marchands de bois pour la provision de Paris, originaires du Morvan, dont on peut raisonnablement présumer la richesse d'après l'extraordinaire hausse des prix de cette denrée au cours du XVIII^e siècle⁵⁵. D'autre part, il faudrait pouvoir rapporter le chiffre des élèves à la population globale de la catégorie dans la région avallonnaise pour avoir un indice de la sous-scolarisation des forains.

Le même problème, d'ailleurs, se pose avec les artisans, chez qui l'on constate justement la plus forte disparité entre élèves de la ville et élèves forains : le rapport est ici de 1 à 3,5. Mais on notera aussi l'écart qui sépare les scores d'Avallon et de Gisors, puisqu'il va du simple au quadruple : l'exclusion des artisans extérieurs à la ville se fait donc avec des variations d'intensité suivant les établissements⁵⁶.

Le phénomène est encore plus net avec les laboureurs, étant donné que la distance va ici du simple au quintuple, soulignant une fois de plus l'aspect éli-

tiste du collège d'Avallon. Il faudrait d'ailleurs ne pas se leurrer à cet égard. Les fermiers qui envoient leurs enfants à Avallon sont les gros laboureurs-marchands faisant commerce de bétail et de grains dont Pierre de Saint-Jacob a tracé le vigoureux portrait⁵⁷. A Gisors, le phénomène est encore plus patent : les laboureurs sont de très gros receveurs de seigneurie du Vexin normand et français. Couche la plus mince, mais aussi la plus riche de la paysannerie qui, comme le note Pierre Goubert, s'est constituée en caste sociale fermée au début du XVIII^e siècle⁵⁸. Nous avons pu d'ailleurs repérer parmi nos élèves d'innombrables cousins. A propos d'un exemple précis, nous verrons plus loin à quel point les relations familiales des scolarisés d'un bourg peuvent s'imbriquer. Quelques exemples pris dans les rôles de taille de 1790 permettent, dans le tableau 8, de mesurer d'après les cotes payées la richesse de cette catégorie⁵⁹.

Tableau 8. *Le niveau de fortune de quelques fermiers et laboureurs : parents d'élèves de Gisors, selon les impositions de 1790*

Nom de la paroisse	Nom du fermier parent d'élève	Total du rôle en livres s.d.	Cote personnelle du fermier	Son imposit. sur le total du rôle %	Rang sur le rôle
Authevernes	André Legrand, receveur de Boisdenemetz	3 177. 7.5	873. 5.0	27,5	1
Chauvincourt	Madame Rouget, lab.	3 239.18.5	1 612.19.0	49,8	1
Doudeauville	François Boivin, lab.	2 501.12.1	480. 3.5	19,2	1
Fours	Veuve Pierre Saintard, receveur de Fours	2 852. 1.5	413. 8.0	14,3	3
Gamaches	Simon-Robert Lefebvre, receveur de Chailly	6 078. 3.1	1 195. 3.0	19,7	1
Hébécourt	Thomas Camel, lab.	4 464. 6.9	223. 5.0	5,0	4
Heudicourt	Veuve Laurent-Gabriel Amaury, lab.	3 933.15.1	534.16.0	13,6	1
Longchamp	Sébastien Brossard, tenant de M. d'Auvet	4 858. 2.0	504.18.3	10,4	2
"	Adrien Delaisement, lab.	"	263.16.3	5,4	4
Mouflaines	Jean Vinot, lab.	2 106. 6.5	591. 5.0	28,7	1
Sainte-Marie-de-Vatimesnil	Le Sueur, fermier du S ^r de Vatimesnil	2 939.10.5	133.19.7	4,6	4
Vesly	Marin Lefebvre, receveur du prieuré de la Madeleine	6 823. 7.5	599.15.0	8,8	3
Villiers-en-Vexin	Jean-Louis Guesnier, receveur de Fontenay	5 181.12.9	1 456. 3.0	28,1	1

On hésite dès lors à la qualifier de « populaire ». Si nous ne pouvons connaître le niveau de fortune des agriculteurs gascons au début du XVII^e siècle, il n'a, selon toute vraisemblance, que peu de parenté avec celui du fermier du Vexin ou même du laboureur de Bourgogne : un même mot désigne ici et là des conte-

nus dissemblables⁶⁰. La même remarque vaut pour d'autres catégories sociales : la vie du métayer d'Armagnac était sans doute plus proche, dans sa médiocrité, de celle de son seigneur ; il n'est pas rare de voir arriver en même temps au collège, venant du même village, un *nobilis* et plusieurs *agricolae*. Le système scolaire aurait-il donc été plus « démocratique » au début du XVII^e siècle qu'à la fin du XVIII^e siècle ?

Pour la fin de l'Ancien Régime, un exemple pris dans un gros village situé en bordure du Morvan, relais routier et centre d'un actif commerce de bois, Rouvray, montre à quel point les espérances d'accès à l'enseignement secondaire étaient inégales à la campagne⁶¹. A la taille de 1761 (voir tableau 9) 36,6 % seulement des taillables sont au-dessus de la moyenne d'imposition, mais 87 % des parents d'élèves. Il y a 50 % de parents d'élèves parmi les notables (donc selon toute vraisemblance une scolarisation réelle voisine de 100 %), 30,8 % chez les marchands et aubergistes, 5,7 % parmi les artisans, aucun chez les laboureurs. L'écart est donc de 1 à 10 entre artisans et notables, alors qu'il n'était que de 1 à 4 ou 5 à Avallon. Quant aux laboureurs, leur absence totale rappelle, s'il en était besoin, que la richesse n'est pas le seul critère d'accès à la culture scolaire⁶².

Au total, les structures du recrutement d'Auch et de Gisors présentent des analogies frappantes qui semblent traverser deux siècles sans dommage, même si les caractéristiques internes à chaque catégorie ne sont pas toujours identiques. En revanche, la composition sociale du collège d'Avallon présente une structure beaucoup plus élitiste : bornons-nous, pour le moment, à constater cette hétérogénéité, quitte à attendre d'une analyse du fonctionnement interne de chaque établissement son interprétation.

6. Aires de rayonnement des collèges

Il faut auparavant mesurer l'aire de rayonnement de nos collèges. Jusqu'où exercent-ils leur attraction ? Peut-on saisir des règles communes dans la distribution géographique ? Trois évidences sont à retenir dans la carte des élèves forains de Gisors (carte 1) : d'abord la concentration très forte du recrutement dans un rayon de 25 km autour du centre ; à l'intérieur de ce cercle, la dispersion en unités réduites (1 ou 2 élèves). On observe d'autre part une dissymétrie entre l'Est et l'Ouest, l'Epte constituant la frontière entre les deux : alors que le Vexin normand est majoritaire, le Vexin français est surtout représenté par les contingents de Magny (gros marchands) et de Chaumont-en-Vexin (officiers) ; au sud de la carte la coupure de la Seine établit une autre limite. Enfin l'importance du recrutement Rouen-Darnetal à l'extérieur du rayon des 25 km souligne que le collège des jésuites de Rouen est loin d'absorber la demande sociale d'éducation et qu'une partie de la population urbaine — artisanale ici — cherche ailleurs un enseignement moins coûteux ou d'un niveau moins élevé. L'éparpillement du pays de Caux atteste l'attraction exercée sur l'Ouest et non assimilée totalement par Rouen. On présentera ici deux hypothèses d'explication : les besoins d'instruction du Vexin français sont couverts en partie par Beauvais, Pontoise, Paris, et surtout par le collège bénédictin du Coudray-Saint-Germer, distant d'une quinzaine de kilomètres de Gisors. L'interprétation se confirme à la lecture du registre des ordinands du diocèse de Rouen pour la période 1747

Tableau 9. Distribution socio-professionnelle et scolarisation : à Rouvray, selon la taille de 1761

	Non imposés **	Catégories de taillables							Total	%	Parents d'élèves	%	Enfants scolarisés
		d	c	b	a	A	B						
Offices, professions libérales et bourgeois				1	1	5	1	8	6,0	4	50,0	9	
Marchands et aubergistes				1	3	13	9	26	19,4	8	30,8	17	
Artisans	2		1	17	19	8	6	53	39,6	3	5,7	4	
Relais de poste					4	1		5	3,7	—	—	—	
Laboureurs					3	6		9	6,7	—	—	—	
Manouvriers et métiers féminins		2	6	13	9			30	22,4	—	—	—	
Veuves	1		1	1				3	2,2	—	—	—	
Total	3	2	8	33	39	33	16	134	100,0	15	11,2	30	
%	2,2	1,5	6,0	24,6	29,1	24,6	12,0	100,0	—				
Parents d'élèves *					2	10	3	15	11,2				
%					5,1	30,3	18,8	11,2	—				
Enfants scolarisés					3	20	7	30					

* Non compris 1 exempté de la taille et 3 Imposés ailleurs (4 enfants scolarisés au total).
** Pauvres.

à 1758⁶³, qui indique les collèges où ceux-ci ont fait leurs études secondaires entre 1730 et 1750 environ (donc avant la création du collège de Gisors en 1748) : sur 24 ordinands, dont l'origine géographique est située à moins de 20 km de Gisors, 12 (soit la moitié) ont fait leurs études au Coudray-Saint-Germer, 7 à Rouen, 3 à Paris, 2 à Beauvais. Le pays de Caux semble, d'après le même registre, avoir connu beaucoup d'écoles campagnardes tenues par des prêtres : il est probable qu'à la sortie de ces régence latines plus ou moins improvisées les enfants étaient dirigés vers Gisors par un réseau de relations personnelles.

On présentera plus loin une analyse de la carte du recrutement d'Avallon (carte 2) mise en rapport avec la classe d'entrée des élèves. Disons seulement ici que le rayonnement global d'environ 40 km, dégagé par une carte synthétique pour l'ensemble de la période étudiée (1711-1779), méconnaît les axes préférentiels selon lesquels s'est effectuée l'attraction de la ville. En effet, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle le recrutement s'établissait essentiellement à l'est d'une droite nord-ouest/sud-est, passant par Avallon et faisant ainsi du Morvan proprement dit une région abandonnée (à l'exception seulement de Clamecy), alors que les plateaux bourguignons (déjà bien pourvus eux-mêmes en collèges)⁶⁴ envoyaient le gros des élèves forains. C'est seulement à partir des années 1760 que le Morvan entre massivement dans les cohortes scolaires avallonnaises. La scolarisation des notables ne suit donc pas le même rythme d'implantation, suivant les régions⁶⁵.

La carte du recrutement d'Auch (carte 3) diffère des deux précédentes sur deux points essentiels⁶⁶. D'une part, son extension est plus considérable et plus dissymétrique : limitée à 30 km à l'est (Gimont), à 40 km au nord (Condom et Lectoure), elle passe à 80 km à l'ouest avec Aire-sur-l'Adour (et même 120 km si l'on inclut Saint-Séver), jusqu'au sud et au sud-est (Tarbes, Saint-Bertrand-de-Comminges et Saint-Gaudens)⁶⁷. Bien plus, le recrutement s'enfonce très profondément dans les vallées pyrénéennes dont on sait la richesse par rapport à la plaine⁶⁸, vallées d'Adour et vallée d'Aure surtout. La dissymétrie s'explique aisément par l'absence, à l'époque où nous nous plaçons, d'un collège à Tarbes⁶⁹ : celui d'Auch est le premier que l'on rencontre lorsque l'on remonte des Pyrénées vers le nord. De même à l'ouest, l'ancien collège de Saint-Séver tenu par les bénédictins a été transféré à Aire pendant les guerres de religion et semble avoir beaucoup souffert de celles-ci : d'où l'influence d'Auch, limitée par la frontière de l'Adour cependant. Au nord et à l'est, les rétrécissements observés sont, selon toute vraisemblance, le fait des aires de rayonnement des collèges jésuites d'Agen et de Toulouse, créés respectivement en 1591 et en 1562⁷⁰. L'autre différence dans la distribution du recrutement géographique par rapport à celle du XVIII^e siècle est l'importance des contingents envoyés par les gros bourgs, qui forment la première couronne de 25 km autour du centre. Au-delà seulement commence le recrutement par unités réduites qui s'ordonne parfois le long d'axes routiers, les plus manifestes étant ceux qui relient Auch à Arreau et Auch à Tarbes. Tout se passe comme si le collège puisait massivement ses élèves dans un rayon étroit, sélectivement au contraire à partir d'un rayon de 25 km environ, les gros contingents étant dès lors fournis par les villes⁷¹. Enfin, il convient de noter, dans le recrutement extérieur à la région, la place surprenante au premier abord, de Nevers : les élèves nivernais n'apparaissent d'ailleurs qu'à partir de 1601. Il s'agit en fait de la petite cour que le nouvel évêque d'Auch, Léonard de Trapes, nommé le 3 novembre 1599, a amenée avec

Graphique 6. Courbe des entrées, à Avallon

lui et dans laquelle on reconnaît notamment trois neveux du prélat : Philibert de Vaulx (*De Vallibus*), Léonard et Jean de Trapes (*Trapesius*, *Trapanus*). Toute origine lointaine a une raison, même si nous ne pouvons pas toujours la saisir⁷².

7. Courbes des entrées et prix du blé

Dans les deux articles cités⁷³, le Père de Dainville avait déjà montré la relation étroite qui existe entre la courbe du prix du blé et la variation des effectifs ou des nouvelles entrées dans les collèges au XVII^e siècle : plus le blé est cher, plus les nouvelles entrées se font rares et les effectifs baissent ; au contraire, lorsqu'il diminue, ceux-ci augmentent. Observons-nous le même phénomène au XVIII^e siècle ?

Dans le cas d'Avallon, où il est possible de confronter la mercuriale⁷⁴ avec le total des entrées (graphique 6), la corrélation semble en effet jouer au début du siècle : on retrouve très nettement la concomitance entre les hauts prix du blé et la baisse des entrées pour les années 1713/1714, 1723/1724 et 1731/1732. Au-delà de 1740 elle paraît beaucoup moins claire (sauf peut-être pour l'année 1769/1770, mais la chute des entrées de cette année-là est compensée par une baisse spectaculaire l'année suivante en pleine hausse des prix⁷⁵). Inversement, la relation entre les bas prix du blé et la hausse des entrées joue en 1716/1717 et 1718/1719, et réapparaît visiblement en 1773/1774. Mais les années 1740-1770 y échappent. En revanche, si l'on suit maintenant la courbe des entrées des élèves originaires de la ville, le phénomène semble se prolonger tout au long du siècle sans solution de continuité. Les entrées des élèves forains d'Avallon seraient donc, au moins à partir de 1740, relativement indépendantes de la mercuriale. Connaissant l'origine socio-professionnelle de ceux-ci, on peut avancer l'hypothèse qu'ils sortent justement des milieux qui profitent de la hausse des prix du blé et qui, en temps de crise, sont gagnants à tout coup. D'ailleurs lorsqu'on compare non pas les entrées, mais les effectifs et le prix du blé⁷⁶ (graphique 7), on constate le net décrochement, à partir des années 1745-1750, entre la courbe globale des effectifs et celle des seuls Avallonnais : alors que la première se maintient à un niveau élevé, celle des Avallonnais ne cesse de baisser jusqu'aux années 1773-1779 où le parallélisme se rétablit. Le comportement des deux catégories (élèves de la ville/élèves forains) n'est donc pas toujours identique.

A Gisors, où l'on a comparé les entrées des élèves avec la mercuriale de Chaumont-en-Vexin⁷⁷ (graphique 8), le contraste est saisissant entre les années 1755/1756, 1759/1760 et 1778/1779, où les creux d'une courbe correspondent rigoureusement aux sommets de l'autre, et d'autre part les périodes 1750-1755, 1765-1773 ou les années 1789-1790, où l'on observe au contraire un parallélisme, plus marqué encore sur la courbe des seules entrées d'élèves forains. Les prix les plus élevés du blé suscitent une nette poussée du recrutement. Le phénomène trouve son explication dans la chronologie des entrées des laboureurs : en rapportant celles-ci à l'ensemble des entrées foraines⁷⁸, on s'aperçoit qu'elles constituent 33,2 % des entrées pour 1752-1756, 50 % pour la période 1763-1772, 36,3 % pour 1787-1791. Le surprofit des années de crise est donc, pour les très riches fermiers du Vexin normand, une incitation à scolariser leurs enfants. C'est dire que la relation entre le prix du blé et les entrées à l'école n'est pas univoque au XVIII^e siècle et qu'elle peut jouer dans les deux sens.

Graphique 7. Courbe des effectifs du collège d'Avallon

8. La famille et l'école

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les élèves pris isolément, ou la condition sociale de leurs parents. Mais les familles étant en règle générale composées de plusieurs enfants, et souvent de plusieurs enfants mâles, l'on peut se demander quelles étaient les probabilités d'accès à l'enseignement de la totalité des enfants d'une même famille. Tant que nous ne disposons pas de la reconstruction complète des familles des quatre villes étudiées, la réponse ne pourra être qu'approximative.

Tableau 10. Quotient familial d'enfants scolarisés, par catégories sociales, à Avallon (ville)

	Nombre de familles ayant x enfants scolarisés				Total des familles	Total des enfants scolarisés	Quotient familial (E/F)
	x = 1	x = 2	x = 3	x = 4			
1. Catégories socio-professionnelles							
Ecuyers	8	9	3	—	20	35	1,75
Officiers	31	29	20	4	84	165	1,96
Bourgeois et médecins	16	8	4	1	29	48	1,66
Marchands	44	16	10	7	77	134	1,74
Artisans	52	8	1	1	62	75	1,21
Divers (maîtres d'école, chantres, etc.)	12	2	—	—	14	16	1,14
Total	163	72	38	13	286	473	1,65
2. Catégories de taillables							
Exemptés	20	18	6	1	45	78	1,73
Cotés d'office	7	3	2	2	14	27	1,93
C	5	4	5	3	17	40	2,35
B	36	17	12	2	67	114	1,70
A	59	18	10	4	91	141	1,55
a	27	9	2	—	38	51	1,34
b	3	—	1	—	4	6	(—)
c	—	—	—	—	—	—	(—)
d	—	1	—	—	1	2	(—)
Catégorie inconnue	6	2	—	1	9	14	(—)
Total	163	72	38	13	286	473	1,65

Le tableau 10 fournit un premier élément de réponse. Supposons que le taux d'enfants survivants et en âge d'être scolarisés soit le même pour les familles de toutes les catégories sociales étudiées. Il apparaît alors qu'à partir du second fils les probabilités d'accès à l'enseignement se rétrécissent fortement vers le bas de l'échelle socio-professionnelle : 62,5 % des écuyers et officiers parents d'élèves ont au moins deux fils au collège, contre 43,3 % des

Graphique 8. Courbe des entrées, à Gisors

bourgeois et marchands, et seulement 19,2 % des artisans⁷⁹. Au niveau des familles, la scolarisation paraît avoir une assise plus solide dans les milieux d'officiers et de marchands qu'ailleurs : 28,5 % des officiers, 22 % des marchands envoient au moins trois fils au collège, contre 3 % des artisans. Ce qui, dans le cas des premiers, semble une règle, demeure une exception en bas de l'échelle⁸⁰. Le quotient familial exprimé au tableau réunit cette double tendance en une seule moyenne. De ce fait, il accuse encore le clivage qui existe entre écuyers, officiers, bourgeois et marchands, d'une part, et artisans et petits métiers de l'autre.

Une diminution semblable des probabilités d'accès s'observe lorsqu'on répartit les familles selon les catégories de taillables. La catégorie d'exemptés ne saurait faire illusion, car elle regroupe indistinctement écuyers, conseillers, sergents et garde-bois ; à l'intérieur du groupe, le quotient augmente au fur et à mesure qu'on monte l'échelle sociale. C'est ainsi qu'on remarque un taux plus fort dans la catégorie des cotés d'office, composée essentiellement d'officiers municipaux aisés (les échevins, par exemple). Mais dès qu'on observe les catégories des cotes personnelles, le quotient familial ne cesse d'accuser une diminution progressive allant des plus fortes cotes aux plus faibles. Là encore, les deux tendances vont dans le même sens : 54,2 % des parents d'élèves exemptés ou cotés d'office et 51,5 % des parents des groupes C et B envoient au moins deux fils au collège, contre 33,3 % des parents cotés A-a. Dans 23 % des cas les deux premiers groupes ont au moins un troisième fils au collège ; pour les parents cotés A-a ce pourcentage n'est que de 12. Cependant, les taux les plus bas demeurent supérieurs à ceux du groupe des artisans mentionné ci-dessus. Est-ce à dire que le milieu socio-professionnel défavorise les fils cadets plus encore que le niveau de fortune indiqué dans les cotes d'imposition ? Pour le moment, nous ne pouvons que poser la question.

En fait, faute d'avoir pu reconstituer l'ensemble de la démographie avallonnaise, nous ne savons pas si les fils d'artisans scolarisés sont en majorité les aînés de leur famille, ou s'il s'agit plutôt de fils cadets. A l'autre extrémité de la hiérarchie sociale, la situation est moins confuse.

Prenons l'exemple de la *famille Champion* (cf. les tableaux généalogiques), qui appartenait à la noblesse de robe et dont une branche transmettait de père en fils depuis 1693 la charge de maire perpétuel de la ville d'Avallon⁸¹. Claude Champion, fils d'un aubergiste, lui-même marchand, échevin entre 1631 et 1643, receveur, puis président au grenier à sel d'Avallon, était l'ancêtre commun des trois branches existant au XVIII^e siècle. Guillaume, son fils *aîné*, avocat et échevin, n'eut lui-même qu'un seul petit-fils survivant appelé Guillaume, qui acheva sa physique au collège d'Avallon et fit son droit à Paris avant d'épouser la sœur d'un autre élève de physique d'Avallon, l'écuyer Jean-Baptiste Huguet d'Etaules, gentilhomme de la Grande Venerie. Guillaume Champion, le jeune, devint seigneur de Marcilly, écuyer et fourrier du Corps des logis de la Reine. Ses deux fils survivants, dits Champion de Marcilly, achevèrent leur physique au collège d'Avallon et leurs études de droit à Paris ; le cadet se maria avec la sous-gouvernante des enfants du comte d'Artois, mais aucun des deux Champion de Marcilly n'eut de postérité mâle.

L'avocat Claude Champion, second fils du marchand Claude, et l'auteur de la *deuxième branche*, eut au moins trois enfants. L'aîné, Léonor (1651-1737), fut chanoine honoraire de Saint-Lazare d'Avallon, curé et archiprêtre de la ville, et

prieur commendataire d'Avon. Sa sœur Marie se maria avec le subdélégué d'Avallon, Jacob Vallon ; ils n'eurent qu'une fille, mariée à l'avocat Hugues Préjan, conseiller au bailliage. Les trois fils de ce dernier furent envoyés au collège d'Avallon : le premier y acheva sa physique, devint à son tour subdélégué et envoya au collège son aîné ; le second quitta l'école après la rhétorique pour entrer dans l'armée où il devint commandant au régiment de Quercy et chevalier de Saint-Louis ; le troisième se noya pendant sa rhétorique. Le troisième enfant de l'avocat Claude, lui-même encore appelé Claude, donc le frère du curé Léonor et beau-frère du subdélégué, fut avocat et conseiller au bailliage ; en 1693, il s'acheta la charge héréditaire de maire perpétuel de la ville, puis, en 1718, celle de conseiller-secrétaire du Roi en la Chancellerie près le Parlement de Besançon ; mort en 1743, il obtint son anoblissement en raison de vingt ans d'exercice. A l'exception de son fils Etienne, mort jeune, la totalité de sa postérité mâle passa au collège, pour y rester au moins jusqu'en 11^e : son fils Claude-Antoine⁸², maire perpétuel et élu du Tiers Etat aux Etats de Bourgogne en 1751, ses petits-fils Claude-Edme, chanoine de Saint-Lazare, qui en 1736/1737 faisait ses études de physique au collège d'Autun à Paris⁸³, et Jacob, maire perpétuel, ainsi que leur neveu Jean-Gabriel Jordan, fils d'un écuyer, et leurs trois neveux Monfoy, fils de l'avocat et échevin Pierre Monfoy de Bertrix (deux d'entre eux émigrèrent à la Révolution) ; enfin ses deux arrière-petits-fils Claude-Antoine, élu aux Etats de Bourgogne (seize fois lauréat au collège d'Avallon) et Marie-Claude, maire perpétuel de 1785 à 1790, puis de nouveau maire d'Avallon de 1815 à 1826. Deux de leurs sœurs se marièrent également à d'anciens élèves d'Avallon issus de la robe et de l'épée : un conseiller au Parlement de Dijon (Hubert-François Le Tors) et un chevalier de Saint-Louis, lieutenant au régiment de Montmorency (Jean-Claude Bénigne de Denesvre de Domecy) ; une troisième se maria à son lointain cousin Pierre-Marie Champion de Montigny, capitaine au régiment de Royal-Champagne Cavalerie, membre de la troisième branche, et émigré en 1792.

La *troisième branche* remonte au troisième fils du marchand Claude, appelé Etienne Champion, receveur du grenier à sel d'Avallon, et échevin en 1661, qui s'acheta, en 1687, la charge de conseiller-secrétaire du Roi au Grand Sceau et obtint l'anoblissement de sa descendance par sa mort en charge, en 1699. Deux de ses petits-fils eurent une postérité mâle. Le cadet, Charles-François, écuyer, seigneur d'Annéot, envoya ses trois fils survivants au collège d'Avallon ; tous les trois devinrent chevaliers de Saint-Louis et capitaines de régiment, mais aucun des Champion d'Annéot n'eut de descendance. Le frère aîné du seigneur d'Annéot s'appela Edme-Etienne-François ; il fut écuyer, seigneur de Nansouty, Chausserose et Le Meix, et devint conseiller au Parlement de Bourgogne en 1711. Son fils aîné, Etienne-Marie-Jacques Champion de Nansouty, acheva sa logique au collège d'Avallon avant d'entrer aux Etats de Bourgogne en 1748, comme représentant de la noblesse⁸⁴. Son frère Jean-Baptiste quitta le collège d'Avallon après les humanités ; il devint chevalier de Saint-Louis et major du Château-Trompette à Bordeaux. Mais son unique fils Etienne-Antoine-Marie fut envoyé, en 1778, à l'Ecole Militaire de Brienne⁸⁵, devint général et comte d'Empire et enfin commandant-chef de la Cavalerie de la Garde Impériale. Les trois fils d'Etienne-Marie Champion de Nansouty, appelés Champion de Nansouty, de Montigny et de Beauregard, firent vraisemblablement leurs études à Dijon, où l'aîné obtint, en 1768, sa licence en droit pour y devenir conseiller au Parle-

ment et entrer à son tour aux Etats de Bourgogne en tant que représentant de la noblesse. Leur cousin Edme-Etienne-François de Beuverand de la Loyère, fils d'un écuyer demeurant à Chalon-sur-Saône⁸⁶ et petit-fils d'un conseiller au Parlement de Metz, sera le seul de sa génération à entrer au collège d'Avallon, où il restera jusqu'en rhétorique.

La famille Champion présente un exemple particulièrement clair d'ascension sociale ininterrompue, étalée sur deux siècles — ascension accompagnée d'une scolarisation à 100 % des enfants mâles survivants à l'âge de 10 ans, qui feront, à deux exceptions près, un cursus complet jusqu'en rhétorique. La seconde branche, robine et apparentée à la quasi-totalité de l'aristocratie avallonnaise, restera fidèle au collège de la ville, même si ses membres habitent ailleurs qu'à Avallon. Dans la troisième branche les carrières se font militaires, puis parlementaires ; une liaison s'y établit avec la haute bourgeoisie dijonnaise et le niveau de fortune y est le plus élevé. C'est là qu'on assiste dans la dernière génération à une défection massive : les fils n'iront plus à l'école provinciale, mais au collège du siège du Parlement, ou à l'Ecole Militaire. Soulignons, en tout cas, le caractère tardif de cette évolution.

Il va sans dire que la famille Champion constitue un cas exceptionnel par rapport à la moyenne. Mais un sondage d'après les noms de famille montre qu'il existait dans certains milieux une habitude de scolarisation de père en fils, ou d'oncle en neveu, qui assurait une bonne partie du recrutement. Les 473 élèves urbains d'Avallon se partagent 158 noms de famille. Dans 44,3 % des cas, il s'agit d'élèves isolés (70), qui ne forment en tout que 14,7 % des effectifs urbains. 72 familles au sens large (45,4 %) ont eu en tout 2 à 6 membres au collège, soit au total 51,1 % des effectifs. En revanche, 16 familles (10,3 %) ont envoyé au total 161 enfants au collège, soit 34,0 %. Ou encore, si l'on ne considère que les 8 familles les mieux représentées au collège (5 %), on trouve 99 enfants, soit le cinquième (21 %) des effectifs⁸⁷ !

La scolarisation intergénérationnelle n'était cependant pas de règle dans tous les milieux. Nous avons examiné les parents d'élèves de la ville d'Avallon dont le fils aîné était né après 1725, c'est-à-dire 14 ans après le début du catalogue d'élèves, afin de repérer parmi eux les parents qui avaient été eux-mêmes élèves d'Avallon :

Parents d'élèves	Non scolarisés à Avallon	Scolarisés à Avallon	Total	Taux de scolarisation
Nobles et bourgeois	14	10	24	41,6
Officiers supérieurs	15	16	31	51,6
Officiers subalternes	19	13	32	40,6
Marchands	34	9	43	26,4
Artisans	38	2	40	5,0
Total	120	50	170	29,4

On voit qu'un peu plus du quart seulement des parents d'élèves avait été scolarisé au même collège que leurs fils. C'est fort peu⁸⁸. Le pourcentage est cependant assez élevé en haut de l'échelle, et si l'on admet que quelques-uns des parents d'élèves ont pu faire des études ailleurs, ou que le délai de 14 ans

était trop bref pour ceux qui devaient passer par une Faculté, ce pourcentage monte encore de quelques points. Mais il n'en est certainement pas de même pour les marchands et les artisans⁸⁹, pour lesquels l'enseignement ne paraît pas être une valeur coutumière. Pour la majorité d'entre eux, l'entrée d'un fils au collège constitue la première occasion pour la famille d'accéder à un minimum de culture dépassant la stricte utilité. En tout cas, la mobilité sociale intergénérationnelle demeure mince : un fils d'artisan et un fils de marchand passent dans les petits offices, un fils d'artisan devient marchand, le fils d'un recteur d'école se nomme bourgeois, celui d'un potier d'étain se fait chantre. C'est tout. Il n'est donc pas du tout sûr que l'instruction secondaire agisse dans le sens d'une plus grande mobilité sociale. Bien au contraire, tout se passe comme si l'école demeurait essentiellement réservée à quelques familles qui y passent de père en fils, pour y retrouver un très large réseau de cousins germains, de cousins par alliance et de parents encore plus lointains.

On aurait tort de croire que ce phénomène était le privilège de la ville. Prenons un autre exemple. Le graphique 9 montre schématiquement la structure de parenté d'un certain nombre d'élèves d'Avallon provenant de Rouvray et des environs. On y trouve 22 élèves du bourg de Rouvray, soit plus de la moitié des effectifs (42), et 10 élèves apparentés aux Rouvraciens, mais originaires de lieux voisins. En poussant la recherche ailleurs, on en trouverait sans doute davantage. Le graphique met en évidence la proximité des milieux des gros marchands (marchands de bois pour la provision de Paris, dans ce cas), des bourgeois et des offices subalternes et seigneuriaux (souvent cumulés), ainsi que leur haut degré de scolarisation secondaire dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais il faut noter qu'il n'y a qu'un seul cas connu d'un père d'élève qui ait fait lui-même ses études à Avallon⁹⁰. Plusieurs enfants entrent dans le clergé, mais pour la dernière génération nous ne les avons certainement pas tous repérés. Surtout, si l'on se rappelle que le graphique représente plus de la moitié des élèves originaires de Rouvray, l'absence des laboureurs et artisans de ce schéma n'en sera que plus frappante. En fait, un milieu réduit et assez fermé, celui des marchands et des notables ruraux, fournit la majorité des scolarisés ; mais on ne les voit guère monter l'échelle sociale sous l'effet de l'instruction reçue, sauf dans la prêtrise. Il est vrai que le cousinage entre fils de laboureurs paraît au moins aussi important à Gisors. Mais nous avons déjà vu qu'il s'agit là d'une élite paysanne qui se rapproche sans nul doute des notables ruraux avallonnais.

II. Le cursus scolaire

Telles quelles, les courbes d'entrée laisseraient supposer un comportement similaire de l'ensemble des élèves entrant au collège à un moment donné. Or, si l'on partage les élèves en deux grands groupes — ceux qui sont originaires de la ville où se trouve le collège et les élèves venus de l'extérieur —, il apparaît que les deux catégories se comportent d'une manière sensiblement différente.

1. La classe d'entrée

Au niveau de la classe d'entrée d'abord (tableau 11). Les basses classes, soit la VI^e et les classes inférieures, attirent 92,1 % des élèves de la ville d'Avallon⁹¹, 98 % de ceux de Gisors. A Auch⁹², pour obtenir une proportion du même ordre (94,9 %), il faut y ajouter les entrées en V^e, ce qui indique vraisemblablement un fonctionnement différent de la V^e dans le cas de ce collège précoce : elle paraît se rattacher plus étroitement à la VI^e, et faire fonction de basse classe. Dans tous les cas, il est rare que les élèves de la ville entrent après les basses classes : les bases de leur instruction sont donc jetées dans la ville dont ils sont originaires.

En 1766, une classe de grammaire vient d'être créée à Avallon⁹³ : aussi 91,4 % des entrées d'Avallonnais se feront-elles dorénavant en grammaire, la VI^e n'en accueillant plus que 6,2 %.

Le comportement des élèves forains mérite un examen très attentif. Un double phénomène s'observe. Tout d'abord, ceux-ci entrent beaucoup moins dans les basses classes, et en tout cas plus tardivement. Les pourcentages obtenus pour Auch (VI^e-V^e) et pour Gisors (commençants à VI^e) montrent nettement qu'il y a un décalage d'au moins une classe par rapport aux élèves urbains. Si l'on ne prend que les deux premières des quatre basses classes de Gisors

Tableau 11. Classe d'entrée

	Commençants										
	VIII ^e	VII ^e grammaire	VI ^e	V ^e	IV ^e	III ^e	Humanités	Rhétorique	Philosophie	Total	
Auch											
ville	—	—	180	157	14	2	1	1	—	355	
%			50,7	44,2	3,9	0,6	0,3	0,3		100,0	
élèves forains	—	—	81	571	105	54	11	12	15	849	
%			9,5	67,3	12,4	6,3	1,3	1,4	1,8	100,0	
Gisors											
ville	44	57	70	21	4	—	—	—	—	196	
%	22,5	29,1	35,7	10,7	2,0					100,0	
élèves forains	86	94	149	122	41	43	1	—	—	559	
%	15,4	16,8	26,7	21,8	7,3	7,7	0,2			100,0	
Avallon											
ville	—	—	382	17	6	3	2	3	2	415	
%			92,1	4,1	1,4	0,7	0,5	0,7	0,5	100,0	
élèves forains	—	—	410	149	117	96	82	57	49	960	
%			42,7	15,5	12,2	10,0	8,6	5,9	5,1	100,0	

(soit commençants et VIII^e), on constate que 51,6 % des élèves urbains y entrent, contre 32,2 % des forains. Dans les classes supérieures les entrées ne sont pas seulement beaucoup plus fréquentes, mais elles s'étalent bien davantage au long du cycle d'études, toujours en ordre décroissant. Quant à l'origine sociale des élèves, les écarts de comportement entre urbains et forains sont rares. C'est ainsi qu'à Auch, les fils d'artisans entrent, dans les deux cas, plus massivement dans la classe la plus basse : 57,3 % des fils d'artisans de la ville entrent en VI^e, 37,9 % en V^e ; pour les artisans forains, les pourcentages sont respectivement 21,2 et 57,6. C'est là que l'écart apparaît le plus considérable. A l'inverse, les fils d'officiers forains y entrent plus tardivement : 5,8 % en VI^e, 61,6 % en V^e, mais 14,5 % en IV^e et 12,3 % en III^e. Est-ce à dire qu'ils ont reçu une instruction élémentaire ailleurs, sous un précepteur, ou dans une petite régence latine ? A Gisors, la même tendance se dessine parmi les élèves forains au niveau des basses classes :

	Commençants et VIII ^e	VII ^e -VI ^e	V ^e -II ^e
Nobles, notables et marchands (160)	28,7	58,8	12,5
Artisans, laboureurs et journaliers (130)	39,8	43,6	16,6

Graphique 10. Collège de Gisors. En haut : classe d'entrée et origine sociale.
En bas : âge d'entrée et origine sociale

Tableau 12. Réseau scolaire et classe d'entrée des élèves forains d'Avallon

	Grammaire et V ^o		V ^o	IV ^o	III ^e	Humanités	Rhétorique	Logique et physique	Total
1. Elèves provenant de lieux sans collège ou régence latine	{ à moins de 15 km % de 15 à 40 km % à plus de 40 km % Total %		33	18	10	10	1	7	234
			14,1	7,7	4,3	4,3	0,4	3,0	100,0
			59	36	30	12	6	10	277
			21,3	13,0	10,8	4,3	2,2	3,6	100,0
			26	12	9	13	8	4	88
2. Elèves provenant de lieux ayant un collège ou une régence latine	{ à moins de 15 km % de 15 à 40 km % à plus de 40 km % Total %		18,2	13,6	10,2	14,8	9,1	4,5	100,0
			108	66	49	35	15	21	599
			18,0	11,0	8,2	5,9	2,5	3,5	100,0
			10	7	6	5	6	4	41
			24,4	17,1	14,6	12,2	14,6	9,8	100,0
	{ à moins de 15 km % de 15 à 40 km % à plus de 40 km % Total %		8	15	12	18	12	8	92
			20,7	16,3	13,0	19,6	13,0	8,7	100,0
			68	29	29	22	23	12	212
			32,1	13,7	13,7	10,3	10,8	5,7	100,0
			97	51	47	45	41	24	345
	{ à moins de 15 km % de 15 à 40 km % à plus de 40 km % Total %		40	14,8	13,6	13,0	11,9	7,0	100,0
			11,6	14,8	13,6	13,0	11,9	7,0	100,0

Il en est de même pour les élèves urbains (graphique 10). Dans le cas de Gisors, les chiffres traduisent sans doute une différence du capital culturel dont disposent les élèves des diverses catégories sociales. Comme nous le verrons encore, le parcours des classes correspond, à Gisors, aux capacités réelles de l'élève plutôt qu'à un ordre des classes préétabli : le cycle d'études y semble davantage une suite idéale de niveaux d'instruction qu'un parcours obligatoire.

2. Classe d'entrée et réseau scolaire

Il est permis de se demander dans quelle mesure le réseau scolaire autour des collèges étudiés est à l'origine des entrées tardives d'élèves forains. Y a-t-il donc des collèges où l'on vient *terminer* ses études plutôt que les commencer, et nos collèges appartiennent-ils à l'un ou à l'autre type d'institution ? Les chiffres de Gisors, et dans une moindre mesure ceux d'Auch, semblent exclure cette fonction de fin d'études. Il n'en est pas de même à Avallon. Sur le tableau 12 nous avons regroupé les entrées d'élèves forains selon la distance de leur lieu d'origine, tout en créant une catégorie particulière pour les villes et bourgs où il y avait un collège ou une régence latine⁹⁴.

Premier constat : au fur et à mesure qu'on s'éloigne d'Avallon, l'entrée se fait plus tardive. Dans un rayon de 15 km autour du collège, les pourcentages sont relativement voisins de ceux des élèves urbains : 12 % seulement des élèves entrent après la IV^e ; entre 15 et 40 km le pourcentage est de 20,5 ; au-delà, il monte à 38,6, la classe d'humanités constituant visiblement un seuil. Cette fonction de collège de fin d'études s'insérant dans un réseau de mobilité scolaire se confirme nettement dans la seconde partie du tableau. Les entrées dans les basses classes (grammaire et VI^e) y forment moins d'un quart du total, tant qu'on ne s'éloigne pas trop d'Avallon. Mais, au-delà d'un rayon de 40 km autour de la ville, le fonctionnement se rapproche de nouveau de la moyenne générale : 45,8 % des parents des villes lointaines préfèrent envoyer leurs fils à Avallon plutôt qu'aux écoles de leur domicile, dès le commencement de leurs études, en classe de VI^e ou V^e. Remarquons qu'il s'agit essentiellement de quelques grandes villes : Paris, Auxerre, Dijon, Nevers, Troyes, et que les noms des parents d'élèves ne sont que rarement ceux des membres de la société avallonnaise. Les raisons générales, telles que l'habitude d'une forte mobilité scolaire, y jouent certainement leur rôle, ainsi que celle des Parisiens d'envoyer leurs fils hors de la capitale. Mais il faut également insister sur les effets de la querelle janséniste⁹⁵ : les entrées massives d'élèves auxerrois, tous issus de la haute bourgeoisie locale (avocats, échevins, etc.), se font aux moments mêmes où le corps municipal d'Auxerre, d'esprit jansénisant, se trouve en butte aux hostilités de l'évêque et des jésuites qui y tiennent le collège⁹⁶. C'est juste après la mort de Caylus (1754) et l'avènement du nouvel évêque, Condorcet, résolument antijanséniste, qu'on voit un petit exode d'élèves auxerrois en direction d'Avallon. Du vivant de Caylus, le collège de Varzy, situé dans le diocèse d'Auxerre, jouait le même rôle de refuge janséniste, notamment par rapport au diocèse d'Autun ; il y eut même des élèves d'Avallon, dont nous ne connaissons malheureusement pas les noms⁹⁷.

Par conséquent, si au-delà d'un rayon de 40 km autour d'Avallon, le comportement apparent des élèves provenant des lieux sans collège et avec collège se

rapproche, il convient, à la lumière de la tendance générale de ces deux groupes, d'interpréter cette similitude dans un sens opposé : là où il n'y a point d'école, elle tend à montrer que le collège d'Avallon supplée aux carences de l'enseignement local ; mais dans les grandes villes c'est justement cet enseignement qu'on déserte, pour des raisons qu'il faudrait bien sûr approfondir, mais qui semblent, au moins en partie, tributaires des oppositions doctrinales.

3. L'âge à l'entrée

A juste titre, le Père de Dainville, et après lui Ph. Ariès, ont mis en relief la très grande disparité d'âges qui régnait dans les classes scolaires sous l'Ancien Régime⁹⁸. Dans une même classe, des élèves de huit ans côtoyaient normalement des condisciples de quinze ans ou même plus. C'est dire que l'appartenance à une classe scolaire ne supposait pas encore l'appartenance à une classe d'âge. Mais il convient de voir les choses de plus près. Le graphique 11 représente l'âge des élèves du collège d'Auch⁹⁹, en 1598-1607, à leur entrée en VI^e, V^e et IV^e, et à leur premier passage de VI^e en V^e et de V^e en IV^e. L'éventail des âges y paraît encore nettement plus grand que dans les cas cités par le Père de Dainville. Mais on observe surtout un double décalage : le seuil, peut-être déterminé d'avance, pour l'entrée en V^e ou en IV^e se décale de trois ans par rapport à la classe précédente. On peut se demander quel a bien pu être le mode de fonctionnement d'une classe de VI^e où le quart des élèves n'avait pas encore atteint l'âge de 7 ans. Soulignons, pour le moment, que le passage en V^e ne s'effectuait qu'après quelques années d'attente, et qu'il en était de même pour la IV^e. D'autre part, à classe égale, les élèves de la ville d'Auch sont visiblement plus jeunes que ceux des alentours : en V^e, le mode se situe pour les uns à 11 ans, pour les autres à 12 ; en IV^e même respectivement à 12 et à 15 ans. Les différences s'accusent si l'on reclasse les élèves suivant les catégories socio-professionnelles de leurs parents (tableau 13). A l'intérieur de la ville d'Auch le clivage, encore hésitant en V^e, s'affirme très nettement au niveau

Tableau 13. Moyenne d'âge à l'entrée, selon l'origine sociale, au collège d'Auch, 1602-1607

	V ^e		IV ^e	
	Ville d'Auch	Elèves forains	Ville d'Auch	Elèves forains
Nobles	12,0	13,1	13,5	13,9
Offices et prof. libérales	10,7	12,5	12,6	13,8
Bourgeois et marchands	10,9	13,4	13,0	16,1
Artisans	11,4	13,8	15,3	16,4
Laboureurs	12,6	15,7	15,9	18,5
Moyenne générale	11,1	13,7	13,7	16,0
Total des élèves	160	335	118	84

de la IV^e : les fils d'artisans et de laboureurs y sont sensiblement plus âgés que les autres ; au contraire, les fils d'officiers y figurent comme les élèves les plus précoces. Le retard des fils de laboureurs augmente encore dans la catégorie

Graphique 11. Age des écoliers d'Auch en VI^e, V^e et IV^e (1598-1607)

Tableau 14. Moyenne d'âge à l'entrée selon l'origine sociale

	Gisors				Avallon (1711-1765)		Condom
	Commençants	VIII°	VII°	VI°	Moyenne	VI°	
<i>Elèves de la ville</i>							
Nobles et notables	8,6	9,2	8,5	9,8	8,9	10,1	9,9
Marchands	9,8	9,9	9,9	10,0	9,9	10,6	10,6
Artisans et laboureurs	10,5	10,3	9,5	12,0	10,1	11,0	10,5
Moyenne	9,8	9,9	9,4	10,5	9,7	10,4	10,3
Total des élèves	36	48	60	16	160	289	98
<i>Elèves forains</i>							
Nobles et notables	10,1	9,9	10,6	11,2	10,6	11,4	—
Marchands et artisans	10,3	10,8	11,9	12,9	11,8	11,3	—
Laboureurs et fermiers	11,6	11,0	10,9	10,2	10,9	12,0	—
Moyenne	10,5	10,6	11,3	11,6	11,1	11,4	—
Total des élèves	32	35	48	47	162	110	—

des élèves forains : il y a là en moyenne plus de 4 ans 1/2 de différence entre un fils d'officier et un fils de laboureur ! Au XVIII^e siècle, il est vrai, ces différences se sont estompées. Dans les villes, l'écart des moyennes n'est plus que d'un an au maximum (tableau 14). Mais le profil général du mode ne s'est pas modifié : à l'entrée au collège les élèves appartenant aux classes privilégiées (nobles, officiers, bourgeois) continuent d'avoir une avance de deux à trois ans sur les fils de marchands et des artisans (cf. graphiques 10 et 12). Si les moyennes d'âge des élèves forains de Gisors et d'Avallon continuent de se décaler par rapport à celles des élèves urbains, il faut toutefois ajouter que la catégorie des laboureurs paraît beaucoup moins défavorisée. Nous avons déjà vu comment elle se compose, au XVIII^e siècle. Que faut-il en conclure ? Que l'instruction a fait des progrès à la campagne, d'un siècle à l'autre ? Ou plutôt que les laboureurs d'Auch n'ont pas grand-chose à voir avec les riches fermiers du Vexin ?

Enfin les moyennes d'âge à l'entrée des quatre basses classes de Gisors sont très voisines l'une de l'autre, au moins pour les élèves urbains, et elles ne se décalent en tout que d'un an en ce qui concerne les élèves forains. Ce fait dénote, à notre sens, une fonction commune de ces classes destinées toutes les quatre à servir de classe d'entrée et ne se distinguant que par leur niveau d'accueil. Certaines de ces classes n'existaient d'ailleurs pas pendant toute la durée de notre période. Ainsi s'explique le paradoxe apparent selon lequel les fils de laboureurs deviennent de plus en plus jeunes, au fur et à mesure qu'ils entrent dans une classe *supérieure* : en fait, il s'agit d'élèves précoces ou favorisés par rapport à l'ensemble de leur catégorie.

Statistiquement l'écart des âges dans une même classe peut encore s'exprimer d'une autre manière. L'indice de dispersion des âges que nous avons calculé pour les classes de VI^e et V^e de sept collèges différents¹⁰⁰, autrement dit le coefficient de variation des âges, n'est autre que leur écart-type divisé par la moyenne d'âge du groupe (voir tableau 15). L'indice permet de comparer des pyramides d'âges dissemblables et de voir rapidement leur évolution. Or, on constate un rétrécissement continu, non pas de la fourchette des âges en présence, mais de leur coefficient de variation. C'est dire que, si les âges extrêmes continuent de se côtoyer dans une même classe, il s'agit de plus en plus d'une exception, et que la pyramide des âges présente un aspect plus ramassé. En d'autres termes — et cela est particulièrement clair pour la classe de V^e —, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles nous assistons à la *constitution progressive d'une classe d'âge* correspondant à une classe scolaire donnée : 10 à 11 ans pour la VI^e, 11 à 12 ans pour la V^e¹⁰¹. D'une manière générale, l'indice de la VI^e demeure plus élevé que celui de la V^e. Le phénomène tient sans doute au fait que la grande disparité d'âges à l'entrée au collège (donc dans les basses classes) s'estompe en cours d'études par l'élimination des élèves économiquement défavorisés ou en âge trop avancé pour pouvoir achever leur cycle d'études. Ainsi, après la création de la classe de grammaire à Avallon, l'indice de dispersion y monte à 0,1706, tandis que celui de la VI^e descend au même moment à 0,1262.

D'autre part, les moyennes d'âge à l'entrée des différentes classes montrent, d'un siècle à l'autre, une même tendance au rapprochement (voir tableau 16), tandis que l'écart entre deux classes, qui pouvait être de deux ans ou plus à Auch, s'égale au collège d'Avallon : de la grammaire à la physique, l'âge monte désormais en progression arithmétique, à raison d'un an par classe. La constitution d'un rapport fixe entre classe d'âge et classe scolaire se double

Tableau 15. Indices de dispersion des âges à l'entrée en classe de VI^o et V^o

Collège	Période	VI ^o				V ^o			
		Total des élèves	Moyenne d'âge	Fourchette des âges	Coefficient de variation	Total des élèves	Moyenne d'âge	Fourchette des âges	Coefficient de variation
Auch (ville)	1602 - 1607	177	8,5	4 à 19	0,2965	164	11,1	7 à 18	0,2020
Auch (forains)	1602 - 1607	—	—	—	—	334	13,7	7 à 25	0,2151
Châlons-sur-Marne	1618 - 1620	—	—	—	—	165	12,1	8 à 18	0,1714
Troyes	1638 - 1639	—	—	—	—	115	13,1	9 à 24	0,1779
Caen *	1677	—	—	—	—	139	11,8	8 à 16	0,1511
Caen *	1692	—	—	—	—	104	11,6	8 à 16	0,1518
Gisors (ville)	1748 - 1790	160 **	9,7	6 à 16	0,2012	99	12,5	8 à 17	0,1519
Condom (ville)	1743 - 1751	73	10,3	7 à 13	0,1312	—	—	—	—
Avallon (forains)	1711 - 1779	110	11,4	7 à 15	0,1457	40	12,8	10 à 18	0,1281
Avallon (ville)	1711 - 1727	85	10,4	6 à 16	0,1563	87	11,9	7 à 16	0,1343
	1728 - 1754	164	10,3	6 à 16	0,1603	154	11,8	8 à 17	0,1448
	1755 - 1779	106	11,0	8 à 15	0,1299	96	12,2	9 à 18	0,1282
Avallon (ville) moyenne	1711 - 1779	355	10,4	6 à 16	0,1497	337	11,8	7 à 18	0,1412

* Ages abaissés d'un an, le catalogue étant rédigé en fin d'année scolaire.

** Total des classes des commençants à la VI^o.

Tableau 16. Moyenne d'âge à l'entrée des élèves forains, par classe

	Commençants VIII ^e et VII ^e	VI ^e	V ^e	IV ^e	III ^e	Humanités	Rhétorique	Logique	Physique
Auch	—	—	13,7	16,0	15,9	18,3	19,4	21,0	—
Gisors	10,9	11,6	13,7	14,5	15,4	—	—	—	—
Avallon	10,6	11,4	12,8	13,8	14,5	15,1	16,1	17,4	18,5

donc d'une normalisation de l'ensemble des âges par rapport au cycle scolaire. Sans doute assistons-nous là à la naissance du cycle scolaire moderne.

4. La classe de sortie

Plus encore que la classe d'entrée, c'est la classe de sortie¹⁰² qui détermine le rôle et la fonction joués par le collège dans la société locale et régionale. A cet égard, le tableau 17 ne laisse plus guère subsister de doute sur la différence fondamentale qui existe entre les collèges d'Avallon et de Gisors. Si l'on vient à Gisors pour y recevoir une instruction moyenne, qui ne dépasse qu'exceptionnellement le niveau de la III^e, Avallon joue nettement le rôle d'un collège de fin d'études : qu'il s'agisse des élèves de la ville ou des élèves forains, près de la moitié des écoliers y achève au moins la rhétorique, alors qu'à Gisors plus de la moitié ne dépasse même pas le niveau de la V^e. Notons que dans les deux cas les différences entre élèves urbains et forains sont peu notables : tout au plus voit-on une tendance des élèves forains à désertir le collège avant la philosophie — peut-être dans le but de la faire ailleurs ?

La redistribution des classes de sortie selon l'origine sociale des élèves oblige cependant à nuancer quelque peu ce constat. Le graphique 13 montre une nette tendance des fils d'artisans et de marchands urbains à quitter le collège en début d'études, alors que le cursus des fils de notables se poursuit en moyenne plus longuement. A Avallon, 29 % des fils de notables quittent le collège avant la II^e, contre 43,4 % des fils de marchands et d'artisans. Les pourcentages des élèves de ces groupes qui ne quittent le collège qu'après la rhétorique (c'est-à-dire à la fin d'un cycle complet d'études) y sont respectivement 54,8 et 47,2. Encore faut-il se garder de conclusions hâtives. En examinant le cursus scolaire des fils d'une même famille, l'on s'aperçoit que 67,3 % des fils aînés achèvent leur rhétorique au collège, 43,3 % des seconds, 45,7 % des troisièmes, et seulement 27,3 % des quatrièmes fils de la famille. Est-ce un reflet des habitudes d'une destinée différentielle suivant l'ordre des enfants au sein de la famille ? Toujours est-il que le clivage entre privilégiés et économiquement défavorisés est très sensible. Rappelons que les fils de ces derniers n'ont que très rarement un frère au collège alors que c'est au contraire la règle dans les milieux privilégiés. Par conséquent, si l'on considère seulement les aînés de chaque famille, on

Graphique 13. Classe de sortie et origine sociale : écoliers originaires de la ville

constate que les deux tiers des fils de notables achèvent au moins la rhétorique, contre la moitié seulement des autres.

Les résultats obtenus pour les élèves des villes de Gisors et d'Auch montrent une tendance semblable : dans les basses classes l'élimination des catégories défavorisées est plus forte que celle des élites sociales. Il est vrai qu'on y sort en moyenne plus tôt, mais la structure des graphiques est tout à fait comparable.

En ce qui concerne les élèves forains, les différences entre les groupes socio-professionnels sont beaucoup moins accusées (graphique 14 et tableau 18). A Auch, la seule exception est constituée par le groupe des fils d'officiers supérieurs, dont 65 % sortent après avoir achevé les humanités, alors que

Tableau 17. Distribution de la classe de sortie (en pourcentage du total par ville) *

	Commençants	VIII ^e	Grammaire ou VII ^e	VI ^e	V ^e	IV ^e	III ^e	Humanités ou II ^e	Rhétorique	Philosophie
Elèves de la ville										
Auch (240)	—	—	—	20,4	18,3	13,3	11,7	9,6	9,6	17,1
Gisors (142)	4,9	12,7	13,4	12,0	15,5	10,5	15,5	12,0	3,5	—
Avallon (431)	—	—	3,3	7,0	6,7	9,5	9,3	11,8	11,8	40,6
Elèves forains										
Auch (809)	—	—	—	3,2	15,7	13,5	18,3	13,2	16,8	19,3
Gisors (559)	6,4	8,8	16,3	16,8	12,9	13,2	16,3	8,4	0,9	—
Avallon (917)	—	—	3,6	8,1	8,2	9,7	9,5	13,9	21,1	25,9

* Dédution faite de l'année finale du registre et des élèves décédés au collège.

Graphique 14. Classe de sortie et origine sociale : écoliers forains d'Auch et d'Avallon

les autres catégories ne totalisent jamais plus de 50 %. Au XVIII^e siècle, la tendance est renversée. Ainsi à Gisors, où 53,8 % des fils de notables forains quittent le collège avant la V^e, contre 42,9 % des fils d'artisans qui, eux, sortent généralement d'une classe plus élevée. De même à Avallon : les pourcentages

Tableau 18. Classe de sortie et origine sociale des élèves forains d'Auch et d'Avallon (en pourcentage du total, par ville)

		Grammaire et VI ^e	V ^e	IV ^e et III ^e	Humanités et rhétorique	Philosophie
Noblesse	Auch (115)	7,0	22,6	29,6	26,9	13,9
	Avallon (77)	15,6	10,4	15,6	37,6	20,8
Offices sup. et professions libé- rales supérieures	Auch (60)	—	8,3	26,7	40,0	25,0
	Avallon (188)	13,3	6,9	18,1	33,5	28,2
Offices subalter- nes et prof. lib. inférieures	Auch (79)	5,1	16,5	27,8	29,1	21,5
	Avallon (118)	9,3	9,3	12,7	37,3	31,4
Marchands et bourgeois	Auch (259)	1,5	14,3	33,6	30,9	19,7
	Avallon (166)	9,0	9,0	20,5	37,4	24,1
Artisans et laboureurs	Auch (294)	3,4	15,7	33,3	28,2	19,4
	Avallon (61)	9,8	3,3	19,7	34,4	32,8

de sortie dans les hautes classes, obtenus pour les catégories économiquement les plus faibles, sont légèrement supérieurs à ceux des notables. Ces derniers sortent plus souvent dans les basses classes. Est-ce pour poursuivre leurs études ailleurs ? Quoi qu'il en soit, l'égalisation des cursus des élèves forains est indéniable, et on peut se demander à bon droit si elle n'indique pas une similitude de la situation sociale des élèves forains, contrairement à ceux de la ville qui, au cours de leur cycle d'études, souffrent davantage des inégalités constatées au départ.

5. L'âge à la sortie

Nous avons vu que les âges des élèves forains à l'entrée au collège d'Auch se caractérisaient par une grande disparité suivant les conditions sociales. Si cette disparité se confirme en ce qui concerne l'âge à la sortie des basses classes, le tableau 19 montre qu'elle s'efface au fur et à mesure que l'on gravit les étapes du cycle scolaire : la moyenne d'âge à la sortie de la philosophie est sensiblement la même pour l'ensemble des catégories. Cela reflète sans doute l'existence tacite ou ouvertement admise d'une limite d'âge supérieure, au-delà de laquelle les études ne se poursuivent plus, quelle que soit la classe d'entrée de l'élève. C'est dire que les élèves entrés à un âge avancé paraissent défavorisés au départ. Au XVIII^e siècle la limite d'âge supérieure paraît encore s'être abaissée. Qu'on en juge d'après les moyennes des âges à la sortie des élèves urbains du collège de Condom :

VI ^e	V ^e	IV ^e	III ^e	II ^e	Rhétorique	Logique	Physique
11,6	14,0	14,8	15,9	16,0	17,4	17,7	19,8

Tableau 19. Moyenne d'âge à la sortie du collège d'Auch, 1601-1606

	V°	IV°	III°	II°	Rhétorique	Philosophie
<i>Elèves forains</i>						
Nobles (92)	14,4	16,7	16,7	17,5	18,0	20,1
Offices et professions libérales (114)	14,9	15,9	17,0	17,7	18,0	21,6
Marchands et bourgeois (224)	15,5	17,6	19,0	18,7	19,7	21,1
Artisans (67)	15,5	17,6	17,8	20,3	20,7	21,4
Laboureurs (190)	16,5	19,6	20,0	20,2	21,5	21,6
Moyenne générale des élèves forains (687)	15,5	17,8	18,5	19,6	19,7	21,3
<i>Elèves de la ville (135)</i>	12,9	16,7 *	16,9	17,5	18,8	20,8

* Non compris un élève de 35 ans (M = 17,5).

L'âge à la fin du cycle a diminué d'un an par rapport à celui des élèves urbains d'Auch. Il en est de même des moyennes des âges à la sortie des classes intermédiaires, qui constituent maintenant une suite à intervalles plus réguliers. On y verra une nouvelle expression de cette constitution d'un cycle d'études régulier et plus moderne, dont nous venons de parler.

6. Taux d'élimination (ou de survie) scolaire

Le cursus parcouru par l'élève entre son entrée au collège et sa sortie peut se mesurer de plusieurs manières.

Il est évident qu'un élève entré jeune restera probablement plus longtemps au collège qu'un condisciple entré à 20 ans. A Auch, 23 % seulement des élèves entrés à l'âge de 16 ans ou plus, y restent plus de 3 ans, contre 36 % des plus jeunes. Indépendamment de la classe d'entrée, l'âge joue donc d'une manière générale un rôle limitatif qui s'accroît au fur et à mesure que l'âge augmente. Aussi nous a-t-il paru préférable d'éliminer provisoirement la variable âge, et d'étudier le cursus des écoliers à partir de leur classe d'entrée. Si l'on considère exclusivement les entrées en classe de VI^e, on peut calculer un *taux d'élimination* (ou *de survie*) de classe en classe, que nous avons représenté dans le graphique 15 et le tableau 20. Or, le profil de l'abandon en cours d'études des élèves forains d'Avallon paraît pratiquement à l'inverse de celui des élèves de la ville : 26,5 % des forains sortent dès les basses classes, contre 8,5 % des urbains. La probabilité qu'ont ces derniers d'entrer en philosophie (38,1 %) est plus grande que celle des écoliers forains 23,2 %. Mais il est surtout très clair que les classes d'humanités et de rhétorique constituent un seuil pour plus du quart des élèves, tout particulièrement pour les nobles et les catégories situées en bas de l'échelle sociale : terme normal du cycle pour les uns, obstacle infranchissable pour les autres, la rhétorique joue un rôle important dans l'élimination scolaire. Même à Condom, où l'élimination se fait plus progressivement, il ne reste

Tableau 20. Elimination scolaire et catégories socio-professionnelles, à Avallon et à Condom (élèves entrés en grammaire et en VI^e)

		Nombre d'élèves	Grammaire et VI ^e	Classe de sortie (%)					Physique
				V ^e	IV ^e	III ^e	II ^e	Rhétorique	Logique
Avallon									
Ecuyers	ville	25	8,0	—	12,0	4,0	4,0	28,0	4,0
	forains	32	37,5	12,5	12,5	6,3	6,2	12,5	6,3
Offices et prof. lib.	ville	110	3,6	6,4	8,2	10,0	18,2	12,7	9,1
	forains	118	25,4	13,6	4,2	4,2	11,0	14,4	3,4
Bourgeois et médecins	ville	34	5,9	5,9	11,8	14,7	14,7	11,8	11,8
	forains	42	31,0	9,5	11,9	11,9	4,8	11,9	9,5
Marchands, artisans et laboureurs	ville	159	12,6	10,1	11,3	9,4	8,8	11,9	6,3
	forains	76	21,1	13,2	2,6	1,3	11,8	26,3	7,9
Moyenne	ville	328	8,5	7,7	10,3	9,8	12,2	13,4	7,6
	forains	268	26,5	12,6	6,0	4,8	9,7	17,2	6,0
Condom									
Moyenne	ville	107	8,4	18,7	13,1	9,3	3,8	9,3	7,5
	forains	164	14,1	13,9	17,1	16,5	12,8	15,8	2,5

Graphique 15. Elimination scolaire et catégories socio-professionnelles, à Avallon et à Condom (élèves entrés en grammaire et en VI^e)

pratiquement plus d'élèves forains après la rhétorique¹⁰³. Pour les élèves de la ville (37,4 %) la probabilité d'accès à la physique y est quatre fois plus grande que pour les élèves forains (9,8 %). N'oublions pas, d'ailleurs, que la philosophie jouait à Condom un rôle préparatoire par rapport aux classes de théologie : on retrouve dans celles-ci les deux tiers des physiciens de la ville, la moitié de ceux de l'extérieur.

Tableau 21. Coefficients de déperdition par classe scolaire

Commentants	VII ^e	Grammaire et VII ^e	VI ^e	V ^e	IV ^e	III ^e	Humanités	Rhétorique	Logique	Physique	Moyenne générale
Auch * ville (254) forains (804)	—	—	3,74 3,89	2,29 1,92	1,61 1,43	1,55 1,35	1,36 1,21	1,21 1,22	—	—	2,07 1,49
Gisors ville (182) forains (554)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1,25 1,20
Condom ville (107) forains (164)	—	—	1,37 1,21	1,28 1,18	1,28 1,16	1,31 1,12	1,24 1,14	1,10 1,02	1,05 1,00	1,00 1,00	1,25 1,16
Avallon ville (470) forains (937)	—	2,28 1,79	1,46 1,25	1,14 1,09	1,21 1,08	1,14 1,08	1,07 1,04	1,11 ** 1,01 **	1,05 1,02	1,02 1,02	1,22 1,10

* Coefficient minimum, calculé uniquement d'après les redoublements sûrs.

** Non comptés les redoublements de la rhétorique lorsque, une fois tous les deux ans, la logique était remplacée par la physique.

Tableau 22. Coefficients de déperdition par catégories socio-professionnelles

	Auch (total)		Gisors		Condom (ville)		Avallon	
	élèves	coeff.	élèves	coeff.	élèves	coeff.	élèves	coeff.
Clergé	2	(1,83)	—	—	—	—	—	—
Noblesse	110	1,42	}		}		—	—
Offices sup. et prof. lib. sup.	71	1,57					37	1,27
Offices subalternes et prof. lib.			65	1,34	109	1,25	163	1,21
inférieures	101	1,65	}		}		48	1,17
Bourgeois et médecins	153	1,62					—	—
Laboureurs	236	1,59	—	—	93	1,20	61	1,11
Marchands et aubergistes	199	1,70	52	1,17	51	1,28	40	1,08
Artisans et journaliers	148	1,95	65	1,20	40	1,12	134	1,19
Total	1 020		182		554 *		75	1,14
Moyenne générale		1,65		1,25		1,20	473 *	937 *
							1,22	1,10

* Y compris les élèves dont l'appartenance socio-professionnelle est demeurée Inconnue.

L'existence de ces deux seuils (basses classes et humanités/rhétorique) n'exclut pas une élimination progressive au fil du cycle d'études. Ainsi, dès la III^e on ne retrouve plus que la moitié des fils d'artisans entrés en VI^e, alors que les fils de marchands ne perdent la moitié de leurs effectifs qu'en humanités, les fils des nobles et des officiers en rhétorique. Il va de soi que cette élimination différentielle a son influence sur la composition sociale des classes et sur leur équilibre interne. Sur un total de 328 élèves entrés en VI^e à Avallon, les fils d'artisans représentent au départ un groupe de 16,2 %, soit la moitié du groupe des fils d'officiers. Mais en classe de III^e ils ne forment plus que 12,9 % de la classe, soit le tiers seulement des officiers. S'il est vrai qu'ils retrouvent en fin de cycle leur pourcentage initial (16 %) grâce aux départs plus massifs des fils de notables en rhétorique et en philosophie, il n'en demeure pas moins vrai que cette disparité croissante à l'intérieur du cycle, en réduisant progressivement la proportion des catégories défavorisées, a pu avoir l'effet d'une boule de neige, et diminuer encore des probabilités de réussite scolaire déjà réduites au départ ¹⁰⁴.

7. Coefficients de déperdition

Le taux de redoublement ou coefficient de déperdition ¹⁰⁵, c'est-à-dire le rapport moyen entre le nombre d'années fourni et le nombre d'années normalement requis pour parcourir un cycle d'études, constitue une mesure de l'efficacité du système scolaire. Il peut également préciser son mode de fonctionnement si, au lieu de calculer un taux général pour l'ensemble du cycle, on en calcule un pour chaque classe en particulier. Le tableau 21 regroupe les résultats de ce dernier calcul, c'est-à-dire le nombre moyen d'années dont les élèves ont eu besoin pour parcourir une classe, et, par conséquent, un indice de l'importance des redoublements de cette classe ¹⁰⁶. L'on voit tout de suite qu'il existe une différence très nette entre le fonctionnement du système scolaire à Auch et celui des collèges du XVIII^e siècle. Quant à Auch, nous avons déjà insisté sur l'entrée très précoce des élèves en VI^e. Le coefficient calculé met en évidence qu'ils y restaient en moyenne près de quatre ans, pour passer ensuite *au moins* deux ans en V^e. L'ensemble VI^e/V^e semble fonctionner comme une sorte d'institution d'enseignement primaire que l'élève parcourt en fonction de ses capacités et de son âge, non pas en fonction d'une durée d'études préétablie. A Avallon, l'ensemble grammaire/VI^e joue le même rôle — ou plutôt la classe inférieure à elle seule, car après la création de la grammaire le coefficient de déperdition de la VI^e y tombe de 1,61 à 1,35, tandis que celui de la grammaire monte à 2,28 ¹⁰⁷. C'est dire en même temps que la grammaire exerce une influence régulatrice sur l'ensemble du cursus scolaire : après la création de la grammaire le coefficient de déperdition du reste du cycle tombe de 1,24 à 1,15.

Même constat à Gisors, où les classes de commençants, VIII^e, VII^e et VI^e jouent ensemble un rôle comparable : après la VI^e les coefficients y sont très bas. C'est-à-dire que les redoublements y sont exceptionnels. D'une manière générale, d'ailleurs, on voit une diminution des coefficients vers la fin du cycle. Sans doute est-ce l'effet de l'élimination progressive des élèves inaptes à poursuivre le cycle d'études. On observera, en outre, que les coefficients des élèves forains sont sensiblement inférieurs à ceux des élèves urbains. A première vue, il n'est pas aisé d'interpréter cette différence. Leur réussite scolaire peut

avoir été supérieure à celle des élèves urbains. D'autre part, leurs études supposaient un certain investissement financier, étant donné qu'ils devaient être placés en pensionnat ou logés en ville, et il est possible que ce facteur économique ait déterminé une élimination plus rapide des élèves dont la réussite était douteuse. D'ailleurs, il n'en va pas autrement des élèves appartenant aux classes inférieures des villes mêmes où se trouvent les collèges : leur scolarité les tient à l'écart du circuit de production et fait d'eux des « bouches inutiles ». Ils restent en moyenne un an de moins à l'école que les fils des notables (respectivement 4 et 5 ans à Avallon, 4 ans 1/2 et 5 ans 1/2 à Gisors). Sans doute n'est-il pas indifférent, dans ces cas, de savoir si leur père était financièrement en état de se passer d'eux.

Le tableau 22, qui regroupe les coefficients de déperdition du cycle entier par catégories socio-professionnelles, apporte un élément de solution à ce problème. Aux collèges d'Avallon et de Gisors les fils d'artisans et de marchands apparaissent, par exemple, comme de « bons élèves » qui redoublent peu de classes. Or, nous venons de voir (graphique 14) que le taux d'élimination de leur groupe demeure relativement faible dans les basses classes. Il s'agit donc d'un groupe d'élèves réduit aussi bien en nombre absolu que par rapport à l'ensemble des enfants de leur catégorie sociale, mais dont le taux de réussite scolaire est élevé. Cette dernière n'exclut pas l'existence de certains seuils sur lesquels buteront finalement les élèves des milieux défavorisés, dont la situation foncièrement inégale au départ était masquée par quelque avance individuellement acquise. C'est sans doute dans ce sens qu'il faudra interpréter les coefficients de Condom : les fils d'artisans y redoublent le plus souvent la VI^e (1,57), ce qui leur permet de passer rapidement par les classes suivantes (V^e : 1,20 ; IV^e : 1,27 ; III^e : 1,26), pour échouer en II^e (1,36). Ceci à l'inverse des autres catégories : ainsi, la moitié des fils de marchands redoublent la V^e (1,48) et la III^e (1,42), mais font ensuite un cursus très régulier (1,09 en II^e). Autre exemple : parmi les élèves forains d'Avallon, les fils d'officiers supérieurs paraissent favorisés au départ (grammaire : 1,55 ; VI^e : 1,18) par rapport à leurs condisciples du milieu des offices subalternes (grammaire : 2,07 ; VI^e : 1,31), mais à partir de la V^e les scores s'inversent et c'est la catégorie supérieure qui progresse le moins vite. La diminution progressive des coefficients, que nous avons mentionnée plus haut, s'accompagne d'un rapprochement des taux des différentes catégories socio-professionnelles, donc d'une égalisation des taux de réussite scolaire : à partir de la III^e à Auch et à Avallon, à partir de la V^e à Gisors. On peut estimer qu'à partir de ce moment le sort de l'élève est joué, et que son abandon éventuel des études dépend moins de sa réussite en classe que d'autres facteurs : son âge, la condition économique de ses parents, les exigences de son devenir professionnel, etc.

Enfin, il n'est pas sans intérêt d'observer que le coefficient de déperdition varie parmi les frères d'une même famille. Qu'on en juge d'après les taux suivants, relevés sur les élèves de la ville d'Avallon (voir le tableau p. 67).

Nous ne saisissons pas pourquoi les derniers de la famille font leur cycle aussi vite que leurs frères aînés. Mais deux évidences sautent aux yeux : l'aîné est toujours le « bon » élève par rapport à ses deux frères cadets, qui suivent mal ou à contre-cœur. D'autre part, dans la seconde catégorie, celle des marchands et artisans, l'écolier isolé est meilleur élève que ceux qui ont des frères au collège : il égale les aînés des classes favorisées.

	Ainé	2 ^e fils	3 ^e fils	4 ^e fils	Elèves isolés	Moyenne
Ecuyers, officiers et bourgeois (248)	1,27	1,34	1,35	1,27	1,31	1,31
Marchands et artisans (209)	1,38	1,42	1,45	1,37	1,28	1,34
Moyenne générale	1,31	1,37	1,39	1,33	1,29	1,32

8. Cursus scolaire et cycle d'études

Le coefficient de déperdition constitue un chiffre global qui masque les grandes différences des cursus parcourus par les élèves. Nous avons déjà vu qu'un pourcentage non négligeable d'élèves sortait du collège dès les basses classes. En fait, un certain nombre d'élèves ne restaient qu'un an : c'est le cas de 10,9 % des écoliers de la ville de Gisors ; de 14,1 % de ceux d'Avallon. Toutefois l'examen des classes de sortie montre qu'en moyenne les élèves urbains faisaient un cycle relativement complet. Les élèves forains en revanche sont bien plus nombreux à faire un passage rapide par le collège : 54,6 %, soit plus de la moitié des élèves forains de Gisors quittent le collège à la fin de leur seconde année scolaire, dont 27,4 % dès la première année ; 15 % seulement des élèves y restent 5 ans ou plus, soit le temps minimum nécessaire pour faire un cursus complet de la VI^e à la II^e.

Aussi faut-il examiner de plus près le rapport entre le cursus des élèves et le cycle d'études. Commençons par le rapport entre la classe d'entrée et la classe de sortie, c'est-à-dire le nombre de classes parcourues par les élèves forains (tableau 23). On observe alors que le tiers de ceux-ci sortait de la classe même où ils étaient entrés, et qu'au total la moitié des élèves forains ne parcourait que deux classes au maximum. Un sixième seulement des fils de notables parcourt plus de quatre classes à Gisors, alors que les artisans et laboureurs totalisent plus de 27 % d'élèves dans ce cas. Il est vrai que les totaux sur lesquels nous travaillons sont petits, mais le score (16,6) de l'ensemble des élèves forains, y compris de ceux dont l'origine sociale est demeurée inconnue, est voisin de celui des fils de notables (15,6), ce qui confirme la situation exceptionnelle des catégories situées en bas de la hiérarchie sociale. On peut émettre l'hypothèse que les fils des notables complétaient leur cycle scolaire ailleurs, tandis que les fils d'artisans et de laboureurs achevaient leurs études au collège même de Gisors, sans participer au mouvement de mobilité scolaire.

Le graphique 16, qui donne le solde des cursus suivant les catégories socio-professionnelles, montre que cette absence de mobilité scolaire des fils d'artisans et de laboureurs forains ne tenait nullement à un éventuel échec scolaire. Bien au contraire, la quasi-totalité des fils d'artisans forains ne redouble jamais (82,5 %), le tiers est même en avance sur le cursus « normal » ; il en est d'ailleurs de même des fils de laboureurs. Globalement, les résultats de ces deux dernières catégories sont supérieurs à la moyenne, à l'inverse du solde des autres. Même constat en ce qui concerne les élèves de la ville de Gisors : les trois quarts

Graphique 16. Résultats comparés des cursus des élèves du collège de Gisors

(74,3 %) des fils de notables redoublent au moins une fois, contre un peu plus de la moitié des fils d'artisans (56,6) et de marchands (52,7). Si 3 % seulement des fils de notables sont en avance sur le cursus normal, le pourcentage monte à 10,9 pour les marchands, à 18,8 pour les artisans. Dans le cas d'Avallon, le *palmarès* scolaire vient confirmer ces résultats. Pour un certain nombre d'années, nous connaissons les prix et accessits remportés par les élèves¹⁰⁸ : 42,5 des fils d'officiers et de membres des professions libérales sont lauréats, 37,1 des fils de marchands, mais 60 % des fils d'artisans, voire trois quarts des enfants des maîtres d'école, peu nombreux, il est vrai, mais faisant sans exception des cursus exemplaires par leur rapidité.

Il nous faut revenir un instant au graphique 16, en raison de l'étrange distorsion entre les résultats des cursus des élèves de la ville de Gisors et ceux des élèves forains. Si elle tient en partie au fait que ces derniers sortent en moyenne assez rapidement du collège, la raison principale doit être cherchée dans un fonctionnement différentiel de l'école selon qu'il s'agit du recrutement local ou du recrutement régional : c'est seulement dans le premier cas qu'elle fonctionne avant tout comme institution d'études primaires. Nous avons déjà constaté (tableau 11) que la quasi-totalité des élèves urbains entrait dans les basses classes : plus de la moitié entrait en classe de commençants ou en VIII^e, contre moins du tiers des élèves forains. Or, le cursus de ces élèves est loin de présenter un aspect ascensionnel ininterrompu : 4,2 % des élèves urbains et 3,1 % des forains sortent même dans une classe *inférieure* à celle de leur entrée. Si le pourcentage est mince, la remise de l'élève dans une classe inférieure paraît avoir été extrêmement fréquente à Gisors, de même que le saut d'une ou de plusieurs classes consécutives, et cela parfois à plusieurs reprises¹⁰⁹. Le tableau 24 résume ce dernier groupe d'irrégularités. Il en ressort clairement qu'elles demeuraient pratiquement réservées aux quatre basses classes ; voire, l'élève entré en classe de commençants sautait *toujours* soit la VIII^e, soit une classe postérieure, tandis que les pourcentages diminuent au fur et à mesure que l'on poursuit le cycle scolaire. Les quelques cas de cursus irréguliers d'élèves urbains que représente, à titre d'exemple, le graphique 17 aideront à comprendre le fonctionnement de ce système scolaire. Chaque section verticale représente une année scolaire, les classes étant mises en abscisse. L'on voit tout de suite que, dans la quasi-totalité des cas, un accident intervient dans le cursus dès la fin de la première année scolaire : il arrive que l'élève redouble la classe d'entrée, mais le plus souvent il est remis dans une classe inférieure¹¹⁰. Dans ces derniers cas (et cela, d'après nos sondages, indépendamment de leur condition sociale), les capacités de l'élève ont été surestimées lors de son entrée (peut-être sous la pression de ses parents), de sorte qu'une correction intervient au niveau de la deuxième année scolaire. Cette seconde classe représenterait donc le niveau scolaire *réel* de l'élève au début de ses études. D'autre part, on observe que certains élèves piétinent dans les basses classes, tandis que d'autres rattrapent rapidement le retard encouru, en sautant parfois jusqu'à trois classes simultanément. Dans le système scolaire de Gisors, les performances de l'élève et le niveau réel de ses études semblent avoir eu la priorité sur le cycle d'études préétabli. D'où ces fréquents sauts en avant et remises en arrière, résultant sans doute d'erreurs d'observation, rapidement corrigées par la suite grâce à la flexibilité du système et à cette approche personnalisée des élèves qui en constituait certainement la principale originalité.

Tableau 23. Nombre de classes parcourues par les élèves forains de Gisors et d'Avallon

	Entrée et sortie dans la même classe		Sortie dans une classe inférieure		Sortie dans une classe supérieure après en avoir parcouru				
	élèves	%	élèves	%	2	élèves	%	3-4	5 ou plus
Gisors									
Notables et marchands (160)	63	39,4	7	4,4	25	15,6	40	25,0	25
Artisans et laboureurs (133)	44	33,1	3	2,3	21	15,8	28	21,0	37
Ensemble des élèves forains (559)	224	40,0	17	3,0	98	17,6	127	22,8	93
Avallon									
Ensemble des élèves forains * (872)	276	31,7	2	0,2	179	20,5	182	20,9	233

* Déduction faite des cursus incomplets.

Tableau 24. Irrégularités dans les cursus des élèves de Gisors

Classe d'entrée	Total des entrées	Sortie		Cursus ascensionnels %	Elèves sautant I *			Elèves sautant II *	Elèves en avance	Cursus ascensionnels %
		classe d'entrée	classe inférieure		a	b	total ascensionnels %			
Commençants	130	37	—	93	48	38	86	7	93	100,0
VIII ^e	151	61	3	87	12	9	21	16	37	42,5
VII ^e	219	69	13	137	24	1	25	9	34	24,8
VI ^e	143	52	9	82	8	—	8	6	14	17,1
V ^e	45	20	1	24	3	—	3	1	4	16,7
IV ^e	43	13	—	30	—	—	—	—	—	—
III ^e	23	16	1	6	—	—	—	—	—	—
II ^e	1	—	—	1	—	—	—	—	—	—
Total	775	268	27	460	95	48	143	39	182	39,6
%	100,0	35,5	3,6	60,9	12,6	6,4	19,0	5,1	24,1	

* I : Elèves qui sautent dès la classe suivant celle de l'entrée : a. la seule deuxième classe ; b. plusieurs classes.

II : Elèves qui ne sautent qu'une classe postérieure.

On en verra d'ailleurs un autre indice dans la grande dispersion des entrées des élèves au collège de Gisors, tout au long de l'année scolaire (tableau 25) et surtout dans les basses classes (tableau 26). Ces entrées irrégulières, tout comme les absences fréquentes et les redoublements réitérés, sont à coup sûr à mettre en rapport avec les disponibilités économiques des parents. Mais dès la VI^e, l'entrée en octobre devient la règle. On peut supposer qu'à partir de ce niveau scolaire le besoin d'un cycle d'études régulier se faisait sentir davantage et que les élèves s'étaient adaptés au système ou qu'ils avaient été éliminés.

Cette flexibilité n'était certainement pas de mise dans tous les collèges de l'Ancien Régime, témoin, en l'occurrence, les contraintes des cycles toujours beaucoup plus rigides à Condom et à Avallon. Le cas de Condom présente l'avantage de permettre l'observation de la réussite des élèves selon leur place au palmarès de la classe scolaire. Prenons pour exemple les 46 élèves qui forment la VI^e de l'année scolaire 1750/1751 : 11 élèves sont classés *insignes*, 14 *boni*, et 13 *mediocres* ; un seul s'en va dès la première année ; 4 élèves redoublent tout de suite leur VI^e, ainsi que, en fin de compte, les 3 élèves classés *dubii* dans un premier temps. Si l'on excepte les 2 *insignes* éphémères qui viennent de redoubler leur VI^e, pour redescendre ensuite au bas du classement, tous les autres élèves *insignes* accomplissent la totalité de leur cursus sans redoubler. Le premier des *insignes* reste premier de sa classe jusqu'à sa sortie en II^e ; le quatrième du groupe lui succède à ce moment, suivi de près par le deuxième des *boni*, le seul élève de sa catégorie à connaître une ascension continue. A partir du deuxième tiers de la classe (*boni* 5, 6, etc.), l'ensemble des cursus prend une allure descendante : tous les élèves redoublent la VI^e, V^e ou IV^e, ou quittent le collège ; s'ils arrivent quand même en rhétorique ou en physique, ce n'est pas sans un nouveau redoublement. Au total, trois groupes d'élèves d'importance sensiblement égale se distinguent donc nettement. En bas du classement : les collégiens qui redoublent leur VI^e et n'arrivent qu'exceptionnellement à dépasser la IV^e. Au centre : les écoliers qui réussissent à achever le cycle scolaire, mais non sans redoubler, et jamais au sommet du classement. Enfin un petit tiers d'élèves qui, à l'exception du premier prix d'excellence toujours réservé au même, se disputent les meilleures places au palmarès, en faisant toujours un cycle d'études sans redoublement. Notons, par ailleurs, que les élèves qui vont jusqu'en théologie, appartiennent le plus souvent au deuxième groupe ; les lauréats quittent le collège dès la rhétorique. On a l'impression que tout s'est joué dès la VI^e, ou, plus vraisemblablement, dès avant l'entrée à l'école, la réussite ou l'échec en VI^e ne reflétant qu'une situation socio-culturelle préexistant à la scolarisation des enfants. L'ordre du classement en VI^e, en tout cas, apparaît comme un indicateur, sinon comme un régulateur de la réussite scolaire de l'élève, par les contraintes psychologiques de la méritocratie.

9. La mobilité scolaire

A plusieurs reprises au cours de cette étude nous avons fait allusion à un certain degré de mobilité scolaire qu'impliquait tel ou tel aspect du cursus des élèves. Il est nécessaire de cerner ce fait de plus près — dans la mesure du possible bien évidemment, car à défaut d'un ensemble complet de catalogues d'élèves pour telle ou telle région nous ne pourrions reconstituer le phénomène

dans toute son ampleur. Mais il nous semble que nous disposons en ce moment d'éléments en nombre suffisant pour pouvoir en esquisser les contours, quitte à l'approfondir par la suite ¹¹¹.

Le *préceptorat particulier* constitue le secteur assurément le plus mal connu de toute l'histoire de l'éducation, pour la raison évidente qu'en l'absence de registres et de manuels l'ampleur en est très difficile à saisir. Mais il doit avoir été relativement fréquent, surtout hors des villes. Les entrées tardives d'élèves forains au collège d'Avallon, par exemple, ne sont certainement pas tous à mettre sur le compte d'un passage préalable par quelque école voisine. Ainsi, tout au début de notre période, peut-on lire dans les registres de décès de Savigny-en-Terre-Plaine, en date du 13 février 1712, que maître Pierre de la Martinière, natif de Normandie, vient de mourir chez Edme Laureau, notaire royal à Savigny, étant « précepteur des enfants dudit Sieur Laureau ». Ce précepteur remplissait les fonctions d'un grammairien, puisqu'on retrouve à Avallon successivement les cinq fils du notaire en classe de VI^e, âgés entre 9 et 11 ans, et cela, en ce qui concerne les deux aînés, dès 1711, c'est-à-dire avant la mort du précepteur ¹¹².

Il en est très vraisemblablement de même des fils des grands nobles habitant à proximité d'Avallon, que nous ne retrouvons pas au collège ¹¹³.

Si l'on ne peut guère que s'interroger au sujet du préceptorat, au niveau des *maîtres publics* et des *régences latines* les données sont un peu plus précises. Nombreux parmi les ordinands du diocèse de Rouen, 1747-1758, sont ceux qui ont fait « toutes leurs études à la campagne » ¹¹⁴, sans doute chez un curé. Lorsque, en 1752, l'écuyer Jean-François de Pagany de la Chaise rend le compte de tutelle de ses enfants, il écrit au sujet de son fils cadet, Jean-François de Pagany du Cry : « Immédiatement après la mort de la Dame Bermot [son épouse, morte en 1728], le Sieur de la Chaise mit le Sieur du Cry, son fils, en pension chez un maître à la Charité et ensuite à Château-Chinon, où il resta jusqu'au temps où il le fit entrer parmi les cadets » ¹¹⁵.

Ce maître de Château-Chinon figure également dans une lettre écrite le 12 octobre 1721 par un parent d'élève de Saint-Saulge pour annoncer au procureur du collège d'Avallon qu'il a l'intention d'y placer son fils ainsi qu'un autre élève du même lieu. « Je crois qu'il peut être capable de quatrième, écrit-il, car il sort de chez un bon maître qui est à Château-Chinon, de chez qui il sort des écoliers qui entrent en rhétorique et qui sont toujours des premiers aux collèges de Nevers et d'Autun » ¹¹⁶. Ces maîtres jouaient donc un rôle de préparation aux collèges de plein exercice : les plus fortunés des parents y cherchaient pour leur fils l'éducation personnalisée que nous avons trouvée à Gisors pour l'ensemble des milieux sociaux.

Mais il y eut également va-et-vient entre les différents collèges. Dans les distributions de prix du collège de Clamecy ¹¹⁷, nous retrouvons en 1775 et 1777 quatre élèves du collège d'Avallon : les deux fils d'un riche fermier et notaire de Guippy-en-Nivernais avaient fait les classes de grammaire et VI^e à Avallon, dès l'âge de 7 et 8 ans — à Clamecy on les retrouve peu après en III^e. L'enfant d'un officier de l'Huis-Blin expulsé de la V^e d'Avallon, où il était pensionnaire, se réfugia également à Clamecy. Le fils d'un avocat et procureur fiscal de Clamecy, par contre, commença sa VI^e dans sa ville natale, pour la redoubler deux fois à Avallon et ensuite disparaître. Un autre élève d'Avallon, fils d'un conseiller au bailliage, quitta le collège après la III^e, pour la recommencer au collège oratorien de Troyes ¹¹⁸.

Les années d'absence du collège, au milieu du cursus scolaire, peuvent, selon les conditions sociales, être interprétées de plusieurs manières : années d'apprentissage artisanal, d'instruction reçue ailleurs, ou de retour en famille tout simplement. Lorsque Urbain Péen, fils d'un jardinier aisé d'Avallon, quitte le collège après les humanités pour reprendre ses études en physique après deux ans d'absence¹¹⁹, l'on peut être sûr qu'il a poursuivi son cycle à un autre endroit. Dans 29 cas (soit 3 %) les cursus des élèves forains d'Avallon sont interrompus au cours du cycle scolaire, surtout au niveau de la IV^e et de la III^e, mais à six exceptions près le nombre d'années d'absence correspond exactement au nombre de classes que l'élève aurait dû parcourir à Avallon pour arriver dans la classe de sa rentrée¹²⁰. C'est dire qu'il a reçu une instruction ailleurs.

La distinction entre régences latines et collèges de plein exercice favorisait évidemment la mobilité scolaire de ceux qui voulaient faire un cycle complet d'études, mais ne le trouvaient pas sur place. C'est dans ce sens qu'il faudra donc interpréter les entrées foraines dans les hautes classes des collèges du type de celui d'Avallon. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que sur les 24 ordinands de Rouen originaires de la région de Gisors que nous avons relevés, cinq seulement ont fait toutes leurs humanités au même collège (à Eu, Rouen et Paris) : les autres ont suivi un circuit scolaire dès avant la rhétorique, pour changer parfois de nouveau à l'entrée en logique qui n'était enseignée qu'à Beauvais, Paris et Rouen. Entre 1780 et 1786 on retrouve 3 élèves de Gisors (le fils d'un chirurgien et deux fils de laboureurs) en classe de philosophie au Séminaire Saint-Louis à Paris¹²¹. De même qu'on y repère — entre 1751 et 1782 — six élèves d'Avallon : un enfant du subdélégué de Flavigny ; le fils d'un marchand de Saint-Léger-de-Fourcherets, qui, 12 ans après sa sortie de la IV^e, reprend sa philosophie à l'âge de 27 ans ; et quatre fils de marchands drapiers et épiciers de la ville d'Avallon.

La reprise du cycle d'études dans un autre collège, après une interruption théoriquement trop longue, ou bien dans la même classe que celle qu'on venait de quitter, pose, outre les problèmes d'adaptation de l'élève, la question de la valeur des études reçues. Le registre des ordinands de Rouen donne des appréciations sur treize candidats à la prêtrise qui ont fait des études à Gisors¹²². Dans six cas le savoir de l'élève est estimé *mediocris* ou *tenuis* ; dans cinq cas *satis bonus* ou franchement *bonus*, tandis qu'« il a satisfait » dans un sixième cas. Un seul élève semble sortir des rangs : on le juge de *scientia supra sufficiens, praesertim si vellet, sed tantisper levis*. Dans l'ensemble, le niveau des études paraît donc assez médiocre à Gisors, du moins en ce qui concerne le résultat en fin de cycle. On en trouvera une confirmation dans le cas du seul élève de Gisors à avoir été lauréat au Concours général de la Faculté des arts de Paris¹²³ : Jean-Baptiste-Victor Simon, fils d'un maître chirurgien juré du même nom, sortit en avril 1775, lors de son 14^e anniversaire, de la III^e de Gisors, après un cursus rapide au cours duquel il avait sauté la classe de VI^e. L'année même de sa sortie il reçut le premier accessit en version latine au Concours général, comme élève du collège Montaigu, mais... en classe de VI^e précisément. Remise en classe inférieure qui en dit long sur la qualité des études à Gisors ! Il n'en est pas de même des deux lauréats de la ville d'Avallon¹²⁴. Le premier, Gaspard Ruffier, l'aîné des trois fils du marchand qui paya à la taille de 1741 la plus forte cote de la ville, doit avoir fait ses basses classes sous la tutelle d'un précepteur ou en dehors de la ville, car

on ne le trouve qu'en classe de III^e à Avallon, en 1746/1747. L'année suivante il refit sa III^e au collège parisien de Lisieux, où il remporta un 4^e accessit au Concours général ; il y était toujours en 1749/1750, puisqu'il obtint alors en rhétorique le premier prix de discours français. Le 29 octobre 1751, il fut admis au noviciat de la Doctrine Chrétienne, mais il en sortit dès le 3 juin 1752¹²⁵. L'autre lauréat fut Nicolas-Lazare Boudin, second fils d'Andoche, marchand très fortuné et échevin d'Avallon, ayant eu quatre enfants au collège ; en 1774, il quitta la III^e d'Avallon pour aller au collège Montaigu à Paris, où pendant deux années consécutives (1776/1777 et 1777/1778) il remporta quelques accessits en classe de rhétorique. Dès le 23 août 1779, il devint bachelier en droit à Paris, puis, le 6 juillet 1780, licencié en droit romain et le 18 du même mois licencié en droit français. En 1810, il vivait à Paris comme « propriétaire et inspecteur des postes aux chevaux » et jouissait du très confortable revenu annuel de 18 000 F¹²⁶.

Il s'agit là, bien sûr, d'élèves à haut niveau de réussite scolaire, ce qui dans les deux cas implique au moins une certaine ascension sociale. A l'inverse, Jacques Cromot, écuyer, seigneur de Vassy, issu d'une grande famille avallonnaise — il est apparenté à Georges Cromot, lieutenant criminel au bailliage —, devenu contrôleur en la Cour des Aides de Paris, réside désormais dans la capitale, mais a gardé des attaches avec sa ville d'origine et les Pères de la Doctrine Chrétienne qui l'ont sans doute élevé, puisqu'il envoie son fils Jacques-Charles-Joseph faire toutes ses humanités, de la VI^e à la rhétorique, au collège d'Avallon (1717/1718-1723/1724) ; en revanche, dès le mois de juillet 1724, il le confie aux oratoriens du grand pensionnat de Juilly, où l'enfant fait deux années de philosophie. Bel exemple d'une fidélité au pays natal, mais aussi de la pression de la vie culturelle parisienne, dont les modèles éducatifs sont plus réputés¹²⁷. On observera, cependant, que nous n'avons trouvé jusqu'ici aucun cas de mobilité scolaire parmi les élèves des classes économiquement défavorisées. Elle semble bien le privilège des classes aisées.

En fait, il faudrait distinguer trois types de mobilité scolaire. Nous venons d'examiner la mobilité de l'élève isolé allant d'un collège à l'autre, lointaine réminiscence des étudiants gyrovagues, et de la *peregrinatio academica*.

Mais il arrive que les frères d'une même famille font leurs études à des collèges différents. Ainsi deux fils d'un écuyer et lieutenant des maréchaux de France, Baillot de Courtelon, du village d'Érvy, achevèrent-ils leurs humanités à Avallon, tandis que leur frère Henri les fit « partie au collège (oratorien) de Troyes, partie en son particulier »¹²⁸ et entra dans l'Oratoire. Nous avons cité plus haut le cas des enfants Cacqueray. Mais pour le moment il n'est pas possible de dire si nous sommes en présence de cas exceptionnels, s'il s'agit d'une habitude plus générale, ou si ce partage correspond à des impératifs sociaux (status), culturels (carrière) ou économiques (bourses) précis.

Enfin, la *mobilité scolaire intergénérationnelle* demeure très mal connue. Au niveau des entrées dans les collèges nous constatons simplement qu'un certain nombre de familles n'envoient plus d'enfants à partir d'un moment donné. Il se peut qu'il n'y ait pas de descendance mâle, ou qu'un collège plus proche vienne de se créer. Mais il existe certainement des seuils sociaux à partir desquels on retire les enfants du collège provincial moyen pour les envoyer aux capitales de province ou à Paris. Dans le cas Champion, nous l'avons vu, ce seuil consistait en l'accès à la robe parlementaire. De même François Moreau de Grésigny, lui-

même ancien élève d'Avallon (1712-1716), devenu capitaine au régiment d'Artois et gendre de Georges Cromot, lieutenant criminel au bailliage d'Avallon, envoya son fils François-Philibert au collège oratorien de Juilly, en 1740-1742 (classes de Ve-VIe)¹²⁹.

L'accès des Ruffier et Boudin, fils des plus riches marchands avallonnais, aux collèges parisiens représente vraisemblablement le franchissement d'un autre type de seuil, celui de la fortune.

Il faudrait multiplier dépouillements et sondages pour y voir plus clair, mais le phénomène existe indiscutablement.

III. Etudes supérieures et mobilité sociale des anciens élèves

L'efficacité d'un système scolaire donné dépend essentiellement de sa fonction par rapport à la société dont il se veut un instrument. Qu'apportait donc la scolarisation aux élèves ? A leur devenir professionnel ? Quelle signification avait-elle pour les classes sociales dont ils étaient issus ? Bref, dans quelle mesure contribuait-elle à la mobilité sociale ? ou au contraire à la reproduction de la hiérarchie sociale en place ? Autant de questions auxquelles il ne sera pas aisé de répondre sans équivoque.

1. Etudes supérieures

Commençons par nous rappeler que le collège constituait pour un certain nombre d'élèves la porte ouverte à l'enseignement supérieur. Un dépouillement attentif nous a permis de retrouver les anciens élèves d'Avallon dans les registres des Facultés de droit de Dijon¹³⁰ et de Paris¹³¹, de la Faculté des arts de Paris¹³², et des Facultés de médecine de Paris¹³³ et de Montpellier¹³⁴. Nous nous sommes, en outre, efforcés de retrouver le plus grand nombre d'anciens élèves entrés dans la cléricature (donc étudiants en théologie), aussi bien dans les registres d'ordinations et d'insinuations des diocèses d'Autun¹³⁵ et d'Auxerre¹³⁶, que dans les registres d'admission des Congrégations de la Doctrine Chrétienne¹³⁷ et de l'Oratoire¹³⁸, et dans d'autres sources¹³⁹. Il demeure possible que des élèves isolés aient fait des études dans d'autres Facultés, plus lointaines, mais le nombre des cas demeurera à coup sûr très limité, et ne modifiera pas substantiellement les proportions obtenues, même si les élèves forains venus de loin mais demeurés inconnus (les élèves parisiens, par exemple) ajoutent sans doute quelques points aux pourcentages de cette dernière catégorie.

Tableau 27. Etudes supérieures des anciens élèves du collège d'Avallon (élèves de la ville)

Profession des parents	Droit (Dijon et Paris)	Arts (Paris)	Médecine (Paris et Montpellier)	Clercs
Ecuyers	7	—	—	—
Bourgeois	5	—	—	3
Officiers et avocats	36	2	4	10
Médecins	2	—	1	1
Maitres d'école	1	3	1	5
Marchands de bois	5	1	—	3
Autres marchands	4	5	1	11
Artisans	1	1	—	10
Laboureurs	—	—	—	—
Total	61	12	7	43
Divers et inconnus	—	—	—	1
Total général	61	12	7	44
Pourcentage du total des élèves	12,9	2,5	1,5	9,3

* Déduction faite des doubles emplois (élèves ayant fréquenté plusieurs Facultés).

Tableau 28. Etudes supérieures des anciens élèves du collège d'Avallon (élèves forains)

Profession des parents	Droit (Dijon et Paris)	Arts (Paris)	Médecine (Paris et Montpellier)
Ecuyers	6	2	—
Bourgeois	8	—	—
Officiers et avocats	47	1	6
Médecins	3	1	2
Maitres d'école	1	—	—
Marchands de bois	4	—	—
Autres marchands	3	1	—
Artisans	—	—	—
Laboureurs	2	5	—
Total	74	10	8
Divers et inconnus	9	3	3
Total général	83	13	11
Pourcentage du total des élèves	8,6	1,4	1,1

* Déduction faite des doubles emplois (élèves ayant fréquenté plusieurs Facultés).

Total élèves du collège	Total élèves étudiants *	%	Clercs %	Elèves ayant terminé la rhétorique		
				au collège	étudiants	%
37	7	18,9	—	20	6	30,0
27	8	29,6	11,1	12	8	66,6
163	51	31,3	6,1	82	36	43,9
21	4	19,0	4,8	11	4	36,6
7	6	85,7	71,4	6	6	100,0
45	8	17,7	6,7	18	7	38,9
89	14	15,7	12,4	39	13	33,3
75	10	13,3	13,3	36	9	25,0
—	—	—	—	—	—	—
464	108	23,3	9,3	224	89	39,7
9	1	11,1	11,1	4	—	—
473	109	23,0	9,3	228	89	39,0

Clercs	Total élèves du collège	Total élèves étudiants *	%	Clercs %
7	77	12	15,5	9,1
10	52	18	34,6	19,2
21	278	74	26,6	7,6
3	38	7	18,4	7,9
2	8	3	37,5	25,0
9	48	13	27,0	18,8
22	78	25	32,0	28,2
7	23	7	30,4	30,4
7	40	9	22,5	17,5
88	642	168	26,2	13,7
25	318	38	11,9	7,9
113	960	206	21,5	11,8
11,8				

Les tableaux 27-28 présentent les résultats de la recherche. Le total des anciens élèves d'Avallon ayant poursuivi leurs études y est inférieur au total des étudiants dans les différentes Facultés et des clercs pour deux raisons : tout d'abord quelques élèves ont fait des études consécutives dans deux Facultés (droit et arts ; médecine à Montpellier et à Paris) ; d'autre part, la majorité des maîtres ès arts passait tôt ou tard dans la cléricature¹⁴⁰, de sorte que ces deux colonnes font le plus souvent double emploi.

Ce qui frappe immédiatement à la lecture des tableaux, c'est le taux élevé de scolarisation dans l'enseignement supérieur : près du quart dans la ville d'Avallon, plus du quart parmi les élèves forains dont l'origine sociale est connue.

Mais il faut tout de suite nuancer cette affirmation en précisant que, pour la moitié inférieure des groupes sociaux concernés, cette scolarisation conduit essentiellement à une seule issue : la cléricature¹⁴¹. C'est le cas de la *totalité* des fils d'artisans, de plus des trois quarts des fils de marchands, de laboureurs et de maîtres d'école. Seuls les fils des marchands de bois situés en haut de l'échelle des fortunes de ce groupe semblent pouvoir trouver un autre débouché : une moitié passe dans la cléricature, l'autre dans la judicature ; quelques années plus tard nous retrouvons ces derniers comme avocats.

Il n'en allait guère autrement à Gisors¹⁴². Nous y avons trouvé 16 clercs sur un total de 142 élèves urbains ayant atteint l'âge de 20 ans avant ou en 1789, soit un taux de cléricatisation de 11,26 %. Mais la moitié d'entre eux (8) sont fils d'artisans, cinq sont fils de marchands et trois viennent des professions libérales (avocat, maître de pension, maître en chirurgie) ; aucun clerc, par conséquent, ne vient du milieu des nobles et des officiers. Sur les 14 clercs trouvés parmi les élèves forains de Gisors, quatre sont fils de laboureurs, trois fils d'artisans, trois autres fils de marchands, un seul est demeuré inconnu, et les trois qui restent se partagent entre la noblesse (1) et les offices (2). Dans la ville d'Avallon, les élèves de la noblesse, de la bourgeoisie et des offices ont ensemble un taux de cléricatisation de 5,6 %, mais les autres catégories totalisent plus du double : 13,4 %. Mêmes proportions en dehors de la ville, où la cléricature semble fonctionner comme un débouché encore plus exclusif : respectivement 9,2 % et 23,8 %. D'autre part, les études en droit demeurent quasiment réservées aux trois catégories supérieures : noblesse, bourgeoisie et offices. Les officiers, en particulier, s'orientent de préférence vers le droit : 22,0 % des élèves dans la ville, 16,9 % aux alentours¹⁴³.

Les pourcentages obtenus deviennent encore plus significatifs lorsqu'on tient compte du cycle d'études parcouru. La quasi-totalité des clercs a poursuivi ses études jusqu'en physique, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait que la philosophie précédait toujours la théologie. Si l'on considère la rhétorique comme la fin du cycle secondaire, à laquelle la philosophie se surajoute simplement, 39,0 % des élèves de la ville d'Avallon ayant achevé leurs études, soit près de 2 sur 5, entrent dans un cycle d'études supérieures¹⁴⁴. Mais si près de la moitié des fils d'officiers sont dans ce cas (36 sur 82), il en reste toujours 15 sur 81 (18,5 %) qui ont fait des études supérieures sans avoir achevé leur rhétorique à Avallon. Selon toute vraisemblance ils l'ont faite ailleurs¹⁴⁵. Il apparaît en même temps que les élèves des autres catégories sociales finissent pratiquement tous leur rhétorique à Avallon. A quelques exceptions près, le phénomène de la mobilité scolaire en fin de cycle paraît se limiter à la catégorie bien précise des fils d'officiers.

La différence entre le groupe des étudiants en droit et celui des clercs ne tient pas uniquement à leur recrutement social. Il va de soi que le niveau de fortune intervient dans le choix de telle carrière ou même de telle Faculté, témoin le tableau suivant. Nous avons regroupé les élèves selon les catégories de taille de leurs parents.

	Exemptés et cotés d'office	C et B	A à d
Clercs	5	16	23
Droit Dijon	6	11	10
Droit Paris	17	14	3
Médecine	1	3	3

L'on observe que le recrutement social recoupe, dans ce cas, les niveaux de fortune (les clercs se trouvent en bas de l'échelle), mais qu'il y a également une différenciation selon le *status social* des parents : les plus fortunés, ainsi que les exemptés et les cotés d'office, préfèrent envoyer leurs fils à la capitale du Royaume plutôt qu'au siège du Parlement de Bourgogne. Précisons : les fils d'écuyers et d'officiers vont à Paris, ceux des marchands restent plutôt à Dijon¹⁴⁶. D'autre part, les étudiants se différencient nettement par leur niveau de réussite scolaire. Ainsi, regroupant les étudiants en deux grandes catégories sociales, on obtient les coefficients de déperdition suivants :

	Elèves de la ville		Elèves forains	
	droit	clercs	droit	clercs
Noblesse, bourgeoisie et offices	1,15	1,20	1,08	1,16
Marchands, artisans, maitres d'école	1,07	1,08	1,04	1,07

L'on voit que les futurs étudiants en droit obtiennent dans tous les cas un meilleur score que les clercs, mais que la différence entre les deux grands secteurs sociaux est encore bien plus importante. C'est dire que, dans les classes inférieures à capital culturel réduit, seuls les élèves à fort taux de réussite scolaire passent dans le cycle supérieur, tandis que les élèves issus des classes aisées peuvent se contenter d'un niveau de réussite fort moyen, voire assez bas¹⁴⁷. C'est dire aussi que les probabilités d'accès au cycle supérieur sont inégales selon la condition sociale de l'élève. On en verra une preuve supplémentaire dans le délai entre la fin des études secondaires et le premier diplôme universitaire obtenu : en moyenne 7 ans d'intervalle avant l'obtention du baccalauréat en droit, 6 ans jusqu'à la maîtrise ès arts. Mais l'intervalle est pour les maîtres ès arts d'une autre nature que pour les bacheliers en droit : les premiers faisaient ou refaisaient leur philosophie, puis souvent des classes de théologie pendant ce temps¹⁴⁸ ; les autres ne préparaient que leur baccalauréat, ce qui, si l'on sait avec quelle facilité ce diplôme s'obtenait à l'époque, revient à dire qu'ils

ne faisaient pas grand-chose, alors que leur inscription en Faculté avait lieu dès la fin du cycle secondaire¹⁴⁹.

2. Mobilité sociale par l'école ?

La fonction sociale du système scolaire se juge encore selon un second critère, à savoir celui de la mobilité sociale des anciens élèves. A quelle place dans la société retrouvons-nous les élèves qui ont achevé leur cycle d'études ? Se trouvent-ils toujours dans la même catégorie sociale que leur père ? Ont-ils gravi l'échelle sociale ? Afin de mesurer la mobilité sociale intergénérationnelle, le tableau 29 reclasse les 83 anciens élèves des villes d'Avallon et de Gisors, dont la profession a pu être découverte¹⁵⁰, selon la profession qu'exerçait leur père lorsqu'ils fréquentaient le collège. Les déplacements de catégorie de gauche à droite indiquent des formes d'ascension sociale. L'on voit qu'il n'y a aucun changement dans l'immense majorité des cas (84,3 %). Deux élèves seulement semblent reculer sur l'échelle sociale par rapport à leur père — mais dans les deux cas il s'agit de nouveaux marchands, appartenant à cette catégorie-caméléon, qui, attestant toujours un niveau de fortune relativement élevé, peut recouvrir des *status sociaux* assez divers. On observera ensuite que le taux de mobilité sociale, toujours réduit, est cependant le plus élevé chez les marchands, et que de rares artisans seulement arrivent à passer à une autre catégorie. Le tableau permet une double conclusion. D'abord le constat que les études au collège n'apportent aucun changement dans les catégories supérieures. D'autre part, on peut affirmer que les études secondaires n'ouvrent que chichement la voie des professions requérant un investissement culturel élevé à ceux qui n'y appartiennent pas depuis leur prime enfance : un fils sur sept de marchands ou d'artisans arrive à entrer dans le milieu des offices et des professions libérales (avocats surtout). Si l'on ne considère que les seuls artisans, le rapport est de un sur vingt-cinq... Mobilité quasiment nulle, par conséquent, tout en bas de l'échelle de ces scolarisés, qui — on ne saurait le dire assez — constituaient déjà la frange supérieure de la micro-société locale. L'accès des plus défavorisés à la culture passait obligatoirement par la cléricature. Voie sans issue démographique, hélas !... si l'on ose dire, du moins au XVIII^e siècle.

Il est vrai que la réussite sociale des anciens élèves ne se mesure pas uniquement d'après leur mobilité sociale intergénérationnelle, mais également d'après le niveau de fortune qu'ils pouvaient atteindre au cours de leur vie. Les bouleversements révolutionnaires introduisent une variable qui rend une telle recherche délicate et malaisée, surtout en haut de la hiérarchie sociale. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes contentés d'un dépouillement des *contrats de mariage* de la ville d'Avallon entre 1756 et 1790¹⁵¹, afin de pouvoir situer les anciens élèves sur une échelle de fortunes relativement homogène (tableau 30). Dans un tiers des cas l'apport d'un des deux conjoints n'a pu être chiffré ; il s'agit souvent d'un ensemble de droits non spécifiés. Dans ces cas nous avons traité l'apport connu comme un apport total fictif. Ces totaux défectueux, compris dans les chiffres du tableau, ont été indiqués en bas des colonnes.

Cependant, d'après l'examen des apports connus avec certitude, on peut estimer que le niveau de fortune réel du nouveau couple s'approchait le plus

Tableau 29. Mobilité sociale des élèves sur une génération

Profession du père		Profession du fils scolarisé *				
		Artisans	Marchands	Laboureurs	Offices, prof. lib. et bourgeois	Nobles
		GA	GA	GA	GA	GA
Nobles	A					4
	G					2
Offices, prof. libérales et bourgeois	A		1		19	
	G				9	
Laboureurs	A					
	G		1	2		
Marchands	A		7		4	
	G		6	1	2	
Artisans et journaliers	A	5	2		1	
	G	16	1			

* A : élèves d'Avallon ; G : élèves de Gisors.
Sources : pour Gisors, taille de 1790 ; pour Avallon, contrats de mariage, 1756-1790.

souvent du double de l'apport incomplètement connu. Il suffirait donc, approximativement, de déplacer d'une colonne ces apports incomplets, pour obtenir l'échelle réelle des fortunes. C'est surtout en haut de l'échelle que le pourcentage des anciens élèves augmenterait par cette correction. Dans les colonnes concernant les contrats de plus de 20 000 l.t., il monterait de 47,6 à 57,1 %. Mais, même abstraction faite de ce facteur de correction, le résultat nous semble suffisamment expressif. Les anciens élèves sont pratiquement absents des 61,1 % des contrats où l'apport total n'excède pas les 2 000 l.t. : 6 sur 283 conjoints masculins, soit 2,1 %. En revanche, le tiers des conjoints ayant signé un contrat dépassant ce seuil est ancien élève du collège. Même distorsion sociale du côté de la répartition socio-professionnelle des anciens élèves. Dans les cinq basses catégories regroupant ruraux, salariés et artisans, on ne trouve que 5 anciens élèves parmi les 348 conjoints masculins, soit 1,4 %. Le pourcentage monte à 3,8 % si l'on y inclut les marchands. Mais 28 des 69 conjoints masculins appartenant aux classes supérieures, soit 40,6 % (38 sur 116, soit 32,8 % si l'on y inclut les marchands), ont fait des études au collège.

Cette distorsion mérite cependant une double précision. D'une part, la très faible représentation des artisans s'explique en partie par le passage des anciens élèves de cette catégorie dans le clergé, donc hors du circuit matrimonial. Deux exemples suffiront : le menuisier avallonnais Jean Regnard eut trois fils, dont

Tableau 30. La place des anciens élèves d'Avallon dans l'échelle des fortunes de la ville d'après les contrats de mariage, 1756-1790

Apport au mariage, en livres tournois														
	Apport * inconnu													
		100	à 200	500	1 000	2 000	5 000	10 000	20 000	50 000	à 100 000	100 000	Total des contrats	% Anciens élèves
Paysans	3												6	1,3
Domestiques	4	2	8	1	2	2							23	4,9
Salariés	26	3	27	21	8		1						96	20,7
Maitres artisans	30 ^{1**}	1 ¹	49 ¹	56 ¹	36 ¹	15	2						211	45,5
Roturiers ss prof.	2			5	3								12	2,6
Marchands	4 ¹		1	3	11 ¹	15 ⁴	72		72				47	10,1
Professions lib.	4			2	2	3 ¹	21						14	3,0
Bourgeois						1	1 ¹		2				6	1,3
Officiers	6 ²				2 ¹	10 ⁴	5 ³		4 ³				38	8,2
Nobles	1						1		2 ²	2 ²			11	2,4
Total des contrats	80	6	34	87	68	46	19	15	16	2	3		464	100,0
Dont apport d'un conjoint incomplet		4	25	50	15	20	5	4	4	—	—		158	34,1
Sous-total	80		127	156			80			21			464	
% du total	17,2		27,4	33,7			17,2			4,5			100,0	
Anciens élèves	4		2	4			23			10			43	
%	5,0		1,6	2,6			28,8			47,6			9,3	

* Il s'agit des cas où l'apport d'aucun des deux conjoints n'a pu être chiffré.
 ** Chiffres de base : total des contrats ; chiffres en exposé : contrats d'anciens élèves (compris dans ce total).

l'ainé, Louis, devint prêtre après être passé par le collège ; ses deux frères, non scolarisés, se marièrent en 1764 et en 1766, étant eux-mêmes menuisiers et apportant simplement leurs droits, évalués pour le cadet, en tout, à 300 l.t. De même Charles Corsin, cordonnier, non scolarisé et fils d'un cordonnier du même nom, était le frère de François, ancien élève entré dans les ordres. Il apporta 2 000 l.t. au mariage, ainsi que ses droits¹⁵².

Il existe d'autre part une corrélation nette entre la classe de sortie des anciens élèves et leur niveau de fortune au moment du mariage, comme le tableau suivant l'indique¹⁵³ :

Classe de sortie	Apport total au mariage, en livres tournois		
	< 2 000	2 000 à 4 000	4 000 >
Grammaire - III ^e	5	5	6
Humanités - rhétorique	—	2	13
Philosophie	—	1	11

Il en résulte que la scolarisation au collège exerce sur les classes sociales défavorisées en quelque sorte l'effet d'un drainage des cerveaux. Les meilleurs élèves, ceux qui finissent leur cycle d'études, embrassent l'état ecclésiastique ; les autres sortent bien avant la fin du cycle et ne peuvent que perpétuer la profession de leur père. Il est difficile de dire où se trouve la cause et où se produit l'effet : dans une scolarisation différentielle ou dans l'immobilisme foncier de l'organisation sociale. Peu importe, en fait, du moment qu'il y a convergence des deux tendances. Bien loin de jouer dans le sens d'une ascension sociale généralisée, le collège favorise donc le maintien du système établi, réparti en trois secteurs. Le salariat d'abord qui ne bénéficie d'aucune scolarisation au niveau secondaire. Une scolarisation différentielle pour les classes indépendantes inférieures, massivement maintenues dans leur condition, à moins que leurs membres, en entrant dans les ordres, ne se mettent en marge du système en guise de contrefort, mais sans pouvoir réel de reproduction sociale¹⁵⁴. Enfin une scolarisation large — voire, tout en haut, totale — de l'élite au pouvoir, qui, faisant jouer à plein l'équation savoir = pouvoir, y puise les ressorts socio-culturels de son auto-reproduction. Tout bien pesé, ces trois grands secteurs semblent pratiquement étanches entre eux. Et l'école ne joue que dans le sens d'un renforcement de cette étanchéité. Sauf exception, d'un secteur à l'autre, la mobilité sociale inter-générationnelle ne se produit qu'à long terme.

Il est vrai que les événements révolutionnaires ont pu ouvrir des brèches dans ce système. Prenons l'exemple de la *Société des Amis de la Constitution* à Avallon¹⁵⁵. Elle fut fondée, le 21 juin 1791, sous l'impulsion du futur conventionnel girondin Jacques Boilleau, fils du plus riche marchand de bois de la ville et ancien étudiant en physique au collège, qui devait être guillotiné, à Paris, le 31 octobre 1793, en tant que membre de la Commission des Douze¹⁵⁶. Parmi les vingt membres fondateurs de la Société, dix sortaient du monde des offices et de la judicature (dont le procureur du Roi et le lieutenant criminel), deux étaient médecins (dont le maire révolutionnaire, Pierre Bouesnel), quatre artisans, un négociant, un adjudant de la Garde nationale, et enfin un maître de musique

et un maître de pension. Le négociant et un des officiers étaient vraisemblablement des Avallonnais de fraîche date. Tous les autres étaient anciens élèves d'Avallon, à l'exception de cinq : les quatre artisans¹⁵⁷ et l'adjudant. Le président de la Société était Marc-Antoine-Lazare Malot, fils d'un receveur des domaines, lui-même ancien élève de rhétorique, étudiant en droit à Dijon, devenu procureur du Roi à Avallon, puis son commissaire. Cinq officiers et les deux médecins étaient eux-mêmes issus du milieu des offices ; tous avaient achevé leurs études à Avallon et se situaient tout en haut de l'échelle des fortunes¹⁵⁸. Mais il est plus intéressant de noter que dans les six autres cas, soit pour le tiers des membres fondateurs de la Société, il y a mobilité sociale récente dans un sens ascensionnel. Quatre fils de marchands (et pas des moindres : des marchands de bois, un tanneur) entrent dans la judicature, après avoir terminé leur physique à Avallon, puis leur droit à Dijon ou, dans un cas, à Paris.

Les deux cas qui restent sont les plus intéressants, même si leur portée est limitée par le fait qu'il s'agit de deux frères. Leur père, Claude Peutat, tailleur d'habits médiocrement fortuné (taille *a*, industrie *a*) fut un des rares artisans à envoyer deux fils au collège. L'ainé, Jean, entré en VI^e en 1754, était le seul des Avallonnais à avoir été remis dans une classe inférieure (de IV^e en V^e) ; mais il sortit la même année, devint tailleur d'habits et se maria, en 1765, à 23 ans, sur un contrat de 500 l.t. A la Révolution nous le retrouvons maître de musique et officier municipal. Son frère cadet, Nicolas, élève plusieurs fois lauréat, sortait de la rhétorique après avoir été tonsuré à Saint-Pierre-d'Avallon en 1765 ; mais il devint maître à écrire et se maria en 1775, à 25 ans, sur un contrat de 3 400 l.t. Ascension sur l'échelle des fortunes donc, par rapport à son frère, bientôt suivie d'une montée dans la hiérarchie socio-professionnelle, car à la Révolution nous le retrouvons avoué, et il fut élu secrétaire de la Société.

Ce qui frappe dans tous les cas, c'est le haut niveau d'instruction : le passage en physique est la règle, puis les études en droit. Dans le cas des frères Peutat, l'on voit la montée de l'artisanat dans la frange inférieure des professions libérales (pédagogies diverses), puis, sans doute par l'auto-instruction¹⁵⁹, l'ascension à l'intérieur de cette catégorie. La cléricature fonctionne ici comme la voie de sortie de l'artisanat ; mais ajoutons cependant que c'est le seul cas connu d'un ex-clerc marié parmi les élèves étudiés.

Tout compte fait, les brèches ouvertes lors de la Révolution paraissent encore bien minces, du moins à Avallon. Si l'on note un renouveau du personnel, il n'en reste pas moins que le recrutement des fondateurs de la Société des Amis de la Constitution se limite quasiment à ce même milieu administratif et judiciaire qui dominait depuis des siècles la société locale. Philip Dawson a bien montré que des magistrats provinciaux de père en fils, comme les Malot, n'avaient pas d'autre issue que de fournir un soutien parfois timide, ou calculé, mais toujours essentiel, aux protagonistes de la Révolution tels que les Boilleau, issus, eux, d'une autre classe sociale¹⁶⁰. L'on peut supposer que l'enseignement dispensé au collège y était pour quelque chose. Deux des régents, les doctrinaires Carré et Corniquet, ne sont-ils pas parmi les premiers à adhérer au Club des Jacobins ? Mais le collège bénéficie à son tour de cette permanence des structures : lorsque les études reprennent en 1795, sur présentation de la commune et du district, le régent de philosophie est l'ancien chanoine Claude Simon, celui de rhétorique et de II^e, l'ancien président de la Société (Malot), et les deux autres les ex-doctrinaires et anciens régents Piault et Corniquet¹⁶¹.

En 1815, l'ancien élève Marie-Claude Champion, qui avait été maire perpétuel de 1785 à la Révolution, redevient maire de la ville. C'est assez dire que Révolution et Restauration se préparaient à l'intérieur du même système de transmission culturelle, et que d'autres variables jouent obligatoirement leur rôle pour qu'il y ait transformation socio-culturelle.

Conclusion

En refermant le dossier limité que nous venons de présenter, on posera simplement quelques hypothèses que des recherches ultérieures corrigeront sans nul doute.

1. Qu'est-ce qu'un collège ?

Le terme *collège* recouvre des réalités hétérogènes, aussi bien entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, qu'à l'intérieur d'une même période. Il conviendrait, avant toute étude d'ensemble, d'esquisser une typologie, à l'intérieur de laquelle chaque cas particulier viendrait s'inscrire avec ses singularités. Le collège d'Auch au XVII^e, le collège de Gisors au XVIII^e siècle — mais d'une manière moins accusée — ont pour fonction première d'être des écoles primaires : l'indice de redoublement très élevé qui se manifeste dans les petites classes le souligne nettement. Il est probable que de nombreux collèges du XVII^e siècle, dont les effectifs pléthoriques surprennent au premier abord, se rattachent à ce type. A titre de comparaison, on signalera simplement que les « figuristes » — c'est-à-dire les élèves de la classe d'entrée divisée en trois *ordines* — du collège jésuite de Saint-Omer¹⁶² présentent un comportement tout à fait analogue à celui étudié pour les élèves des petites classes de Gisors. A l'inverse, Condom et Avallon appartiennent au type du collège complet dont le système est singulièrement proche des lycées napoléoniens : leurs liens étroits avec l'enseignement supérieur accusent une finalité tournée vers la production (clergé) ou la reproduction (offices et carrières libérales) d'un fonctionnariat. A ce stade de l'analyse, il faudrait bien évidemment mettre en relation les types définis avec le contenu de l'enseignement dispensé. A cet égard, une catégorie a délibérément été mise de côté pour l'instant, car elle constituait un autre dossier : celle des grands pensionnats du XVIII^e siècle, dont douze furent transformés en Ecoles Royales Militaires par le règlement de 1776 et qui, par l'enseignement scientifique de

haut niveau qui y est donné comme par l'élitisme de leur recrutement préfigurent la cassure Grandes Ecoles/Université dont nous sommes tributaires aujourd'hui encore.

2. La distorsion ville/campagne

L'inégalité des chances dans l'accès à l'enseignement secondaire est sans commune mesure entre la ville et la campagne, et même entre villes dotées ou non dotées d'un collège. Les taux de scolarisation urbains obtenus à Gisors et à Avallon ne peuvent faire oublier cette distance fondamentale, distance qui s'accroît encore au XVIII^e siècle par la substitution du pensionnat au logement chez l'habitant en établissant une discrimination par la fortune. Bien plus, le système des bourses ne pallie que très médiocrement ce mode de sélection, dans la mesure où il réintroduit souvent le privilège de la naissance : quatre degrés de noblesse pour les écoles militaires¹⁶³, « notabilité » pour les bourses octroyées par les municipalités de Haguenau et de Sélestat au collège de Molsheim¹⁶⁴ par exemple. Deux séries de problèmes doivent ici requérir toute notre attention : d'une part, il conviendrait de pouvoir établir une carte de l'implantation des régences latines et des pensions privées selon le niveau auquel elles préparent pour mesurer les écarts entre villes, et entre villes et campagnes, pour dresser ensuite des indices régionaux de densité scolaire. D'autre part, on peut se demander quel rapport il y a entre enseignement primaire et enseignement secondaire, plus exactement entre niveau d'alphabétisation global et scolarisation dans les collèges. A défaut de pouvoir répondre à la question, en l'absence de toute recherche sur le sujet, on donnera un seul exemple. Le Morvan, nous l'avons dit, reste pratiquement exclu du recrutement des élèves forains d'Avallon jusqu'en 1760, alors que les gros contingents sont fournis par les plateaux bourguignons. Il est frappant de constater que le clivage ainsi repéré recouvre celui de la carte des écoles primaires dans les diocèses d'Auxerre et d'Autun à la fin du XVII^e siècle, tel qu'on peut l'établir d'après les procès-verbaux des visites pastorales des évêques¹⁶⁵. De telles analogies existent-elles ailleurs ? Il faudrait pouvoir, dans chaque cas, superposer les deux réseaux, voire les indices d'alphabétisation. On signalera, d'autre part, qu'au moins dans le cas de Montbéliard — pays protestant, il est vrai — on dispose des inspections annuelles des visiteurs à la fois pour les petites écoles et pour le gymnase : fournissant des indications détaillées pour chaque écolier, elles permettraient de cerner avec précision comment s'opère le passage primaire/secondaire¹⁶⁶.

3. L'inégalité des chances

L'exclusion de base, celle qui décide ou non de l'accès à l'enseignement secondaire, repose en fait sur la hiérarchie sociale existante. Et il faut rappeler que dans les catégories sociales inférieures, la petite cohorte d'enfants scolarisés provient essentiellement des catégories supérieures de l'artisanat ou de l'agriculture. Bien plus, du XVI^e au XVIII^e, la fourchette s'est probablement rétrécie : à preuve, la part importante des tisserands ou des laboureurs à Auch semble indiquer que la barrière y est moins difficile à franchir pour les groupes situés au bas de l'échelle, alors qu'au XVIII^e siècle la fortune, au moins chez les laboureurs du Vexin normand, devient un critère de sélection.

A l'intérieur du cursus scolaire, au-delà de la distorsion entre élèves de la ville et élèves forains qui accentue le handicap initial de ces derniers, le profil d'abandon des élèves issus des catégories inférieures présente un double caractère dont la contradiction interne atteste l'ambivalence de l'attente des groupes concernés face au phénomène scolaire : d'une part, il se situe majoritairement en début d'études, d'autre part il s'accompagne d'une réussite scolaire plus brillante que celle des catégories supérieures et l'héritage culturel consolide encore celle-ci dans le cas des maîtres d'école ou maîtres écrivains. La disqualification sociale est donc compensée par une aptitude particulièrement forte des enfants scolarisés à s'intégrer au système, qui manifesterait peut-être une sorte de présélection, un écrémage avant même l'entrée. Mais l'égalisation progressive des taux de réussite entre catégories sociales à partir de la III^e à Auch et à Avallon, dès la V^e à Gisors, montre que le sort de l'enfant est désormais joué : la poursuite ou l'abandon de ses études correspondent dès lors à d'autres variables : son âge, l'avenir professionnel envisagé en fonction des exigences économiques de la famille ou d'une insertion cléricale déjà entrevue. Bien plus, si l'on peut, comme à Condom, suivre le classement de chaque élève année après année, les permanences extrêmement rigides de celui-ci accordent à la réussite, dès la classe d'entrée, un caractère décisif. Il reste que le coût de la scolarité n'est pas le même selon qu'il s'agit pour les uns de reprendre l'office paternel, pour les autres d'accéder aux carrières les moins aisées du premier ordre du royaume. Enfin, l'on notera qu'à l'inverse la médiocrité des élèves de la noblesse et leur sortie plus précoce que celle des autres notables pourrait bien laisser présumer un certain dédain, à tout le moins une désinvolture à l'égard des valeurs de la méritocratie scolaire.

4. Le système des notables

A plusieurs reprises, nous avons insisté sur la constitution progressive d'un système scolaire d'enseignement singulièrement proche de celui du XIX^e siècle : rétrécissement de la fourchette et de la dispersion des âges, instauration de la fortune comme critère de sélection qui préfigure le cens, constitution d'un cycle continu d'études conduisant les élèves « au Champ de Mars et au Temple de Thémis ou en parlant chrétiennement et sans figure au Sanctuaire du Très Haut »¹⁶⁷. Et nous avons d'autre part signalé la diminution du taux de scolarisation dans les deux dernières décennies du XVIII^e siècle qui accentue le privilège des classes dominantes. Tout se passe comme si le système scolaire de la France des notables s'était mis en place dès avant la Révolution au détriment d'une ouverture sociale plus large : le statut social était sans doute moins dépendant au XVI^e siècle d'un contenu culturel à acquérir. La Réforme catholique comme la prolifération du juridisme au sein de la société française ont sans doute, par les exigences qu'elles requéraient, joué un rôle non négligeable dans l'affaire. Mais les dures années qui précèdent la Révolution ont pu, sur le court terme, accuser le handicap des catégories inférieures. En tous les cas, les réformes du XIX^e siècle semblent singulièrement minces par rapport au processus engagé sous l'Ancien Régime : seule la campagne — surtout par le biais des petits séminaires — comblera partiellement son retard. Mais les barrières mises en place ne seront pas touchées.

Notes

La partie graphique de cette étude a été réalisée grâce à la collaboration de Marie-Madeleine Compère, attachée au Service d'Histoire de l'Éducation du Ministère de l'Éducation.

1. P. BOURDIEU et J.C. PASSERON, *Les héritiers*, Paris, Ed. de Minuit, 1964 ; *La reproduction, ibid.*, 1970. « Population » et l'enseignement, sous la direction d'A. GIRARD, Paris, PUF, 1970 ; R. BOUDON, *L'inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, A. Colin, 1973.

2. F. DE DAINVILLE, « Effectifs des collèges et scolarité aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le Nord-Est de la France », in : *Population*, t. 10, 1955, p. 455-488 ; « Collèges et fréquentation scolaire au XVII^e siècle », *ibid.*, t. 12, 1957, p. 467-494.

3. Nous en donnerons prochainement une approche d'ensemble dans une étude consacrée aux courbes d'entrée de ces collèges.

4. A.C. Avallon, GG 64 (reg. in-4^o de 189 ff.). Elargissant une ancienne prébende préceptorale, le président aux requêtes du Parlement de Bourgogne, Pierre Odebert, avait fondé le collège par contrat du 10 janvier 1610 (*ibid.*, GG 52, pièce 4). La ville et communauté d'Avallon confient le collège, construit en 1653, aux doctrinaires par contrat du 2 septembre 1664, à condition qu'ils fournissent cinq régents et y enseignent la philosophie (*ibid.*, GG 60, pièce 28). Le bâtiment existe toujours. Cf. M. GALLY, « Notice sur le collège d'Avallon », in : *Annuaire hist. du Dép. de l'Yonne*, t. 17, 1853, p. 205-217 ; t. 18, 1854, p. 246-268 ; G. LELU, « Historique du collège d'Avallon », in : *Bull. de la Soc. d'Etudes d'Avallon*, t. 56, 1948-1950, p. 127-138. Depuis 1633, les doctrinaires se trouvaient déjà à proximité d'Avallon, à Noyers.

5. A.D. Eure, D 7, reg. in-folio. Ce collège était géré par la Confrérie Royale de Notre-Dame de l'Assomption à Gisors. Cf. P. LEFEBVRE, *Les écoles de Gisors avant la Révolution*, Pontoise, 1886, in-8^o, 62 p.

6. A.D. Eure, D 6 : Règlements du collège, chap. IV, 1, art. 9-10.

7. A.D. Gers, E suppl. 25622, reg. in-4^o. Cf. J. GARDERE, *L'instruction publique à Condom sous l'Ancien Régime*, (Auch, 1889), in-8^o, 224 p. Depuis le 8 juin 1628 ce collège était tenu par les oratoriens : Arch. Nat., MM 623, p. 131.

8. A.D. Gers, D 18, reg. in-4^o de 159 p. Le collège séculier d'Auch fut cédé aux jésuites le 23 juin 1590. Cf. P. DELATTRE, SJ, *Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles*, t. 1, Enghien/Wetteren, 1949, col. 373-394.

9. Qu'on en juge d'après les identifications suivantes : Petreius-Lapidanus, Desportus-Portanus, De Podio-Podianus-Puteanus (Dupuy), Espialdus-Lespialdus-Spialdus, Rocanus-

Troquetanus (de Larrocaing de la Troquète), etc. Il a fallu regrouper les fiches de plusieurs manières pour permettre un maximum d'identifications sûres.

10. L. BELLANGER, *Recherches sur l'histoire de l'ancien collège et du lycée d'Auch*, Auch, 1898, p. 7-18, a édité le catalogue de cette année, non sans erreurs.

11. D. JULIA, « Les sources de l'histoire de l'éducation et leur exploitation », in : *Revue française de Pédagogie* (27), avr.-juin 1974, p. 22-42.

12. Dans le cas des 71 élèves rouennais du collège de Gisors, nous avons dû nous contenter d'un sondage sur 4 paroisses : Saint-Maclou, Saint-Vincent, Saint-Vivien et Saint-Martin-du-Pont. Les 28 élèves parisiens de Gisors, comme les 45 élèves parisiens d'Avallon, sont bien évidemment restés inconnus dans leur quasi-totalité.

13. A la différence du P. DE DAINVILLE, « Effectifs... », *op. cit.*, p. 477-479.

14. En revanche, nous avons assimilé aux bourgeois les nombreux *milites*, sans doute membres des gardes urbaines, qui se confondent souvent avec les bourgeois et qui présentent au collège un comportement semblable.

15. C'est le pourcentage qui résulte du graphique publié par le P. DE DAINVILLE, « Collèges... », *op. cit.*, p. 470. Ces pourcentages ne correspondent guère à ceux que nous avons obtenus ; l'écart va jusqu'à 30 % pour les officiers. Par ailleurs, nous comprenons mal comment ce comptage a pu être effectué sans fiches nominales, étant donné l'extrême complexité des problèmes d'identification posés par le catalogue. Le total de 1 783 élèves, indiqué par le P. de Dainville, ne correspond à aucun de nos totaux, même si l'on néglige comme lui le catalogue de l'année 1598/1599.

16. A.D. Gers, D 18, p. 13, 102 et 124.

17. D'après R. LE MEE, « Population agglomérée, population éparses au début du XIX^e siècle » in : *Annales de Démographie historique*, 1971, p. 455-510, qui publie le recensement de 1806, et les enquêtes de 1809-1812 sur la population agglomérée de plus de 2 000 ou plus de 1 000 habitants, Gisors a une population agglomérée de 3 023 habitants, Condom de 3 771 en 1809. MESSANCE, *Recherches sur la population des généralités d'Auvergne, de Lyon, de Rouen et de quelques provinces et villes du royaume avec des réflexions sur la valeur du bled tant en France qu'en Amérique*, 1766, calculait pour Gisors un chiffre de 2 625 habitants en utilisant la moyenne des naissances 1752-1762 multipliée par le coefficient 25.

18. Selon A.D. Côte-d'Or, L 496 : *Dénombrement du duché de Bourgogne et pays adjacents*, établi en 1786 par les soins de l'intendance, Avallon aurait eu alors 4 186 habitants.

19. G. FRECHE, « Dénombrements de feux et d'habitants de 2 973 communautés de la région toulousaine », in : *Annales de Démographie historique*, 1969, p. 393-471, publie les chiffres suivants : 800 feux en 1713, 1 168 en 1741, soit 6 260 habitants.

20. Et un seul négociant, mais qui paie la plus forte cote à la taille de 1765 (Ruffier). Voir p. 76, pour la carrière de son fils.

21. Et il y a des différences dans la structure interne du groupe : 50,3 % des élèves de la ville d'Auch fils d'artisans (54,8 % des élèves forains) viennent du secteur du textile (tisserands) et de l'habillement (tailleurs et cordonniers), contre seulement 22,2 % à Avallon (ville) ; le cuir et le bois, en revanche, totalisent à Avallon 32,2 % des élèves fils d'artisans, contre 4,2 % dans la ville d'Auch. Les artisans du bâtiment (maçons surtout) y forment 14,7 % de la catégorie, contre 2,2 % à Avallon (couvreur). L'alimentation fournit 15,4 % à Auch — surtout des fils de bouchers (*laniones*) ; les élèves issus de cette corporation traditionnellement assez fortunée sont curieusement très rares à Avallon, où les boulangers et traiteurs dominent ce secteur (22,2 %).

22. Il a fallu rectifier la courbe des baptêmes d'Avallon pour les années 1746 à 1748, en éliminant les baptêmes d'enfants de prisonniers de guerre hollandais catholiques : au total 47 naissances (dont 27 de garçons) sur 416, soit 11 %. Cf. W. FRIJHOFF, « Nederlanders in Krijgsgevangenschap te Avallon (Frankrijk), 1746-1749 », in : *Gens nostra : Maandblad der Nederlandse Genealogische Vereniging*, t. 28, 1973, p. 46-54.

23. EXPILLY, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, t. V, Amsterdam, 1768, art. « Population », p. 798-799.

24. Un autre calcul aboutit à des résultats voisins pour Avallon. En utilisant d'une part la répartition des âges de la population masculine française en 1776 établie par J. BOURGEOIS-PICHAT, « Evolution générale de la population française depuis le XVIII^e siècle », in : *Population*, t. 6, 1951, p. 635-661, et la pyramide des âges du dénombrement de 1786 (A.D. Côte-d'Or, L 496), on peut savoir le nombre des garçons d'Avallon âgés de 10 à 18 ans

à cette dernière date. En rapportant au chiffre obtenu (333) le nombre des Avallonnais présents au collège (45) lors de la dernière année scolaire connue (1779/1780), le taux de scolarisation est de 13,2. De même, si l'on admet que les chiffres de décès fournis par MESSANCE, *op. cit.*, p. 157, pour la ville de Gisors entre 1752 et 1762 sont exacts, puisqu'établis par les curés eux-mêmes, on obtient pour la période 1752-1762 un chiffre de survivants masculins à 10 ans proche de 240, ce qui porterait le taux de scolarisation à 17 ou 18 %. L'impossibilité d'établir un diagramme de Lexis à partir des chiffres de Messance interdit toute précision supplémentaire ; mais, en confrontant les taux de survie à 10 ans fournis par M. LACHIVER, *La population de Meulan du XVII^e au XIX^e siècles (vers 1600-1870)*, Paris, SEVPEN, 1969, p. 204, aux naissances de Gisors, on obtient un taux de scolarisation analogue.

25. G. BOUCHARD, « Comptes borgnes et fiscalité aveugle au XVIII^e siècle », in: *Annales de Bourgogne*, t. 26, 1954, p. 8-41 ; R. ROBIN, *La société française en 1789 : Semur-en-Auxois*, Paris, Plon, 1970, p. 166.

26. P. DE SAINT-JACOB, « Recherches sur la structure sociale à Chalon à la fin de l'Ancien Régime », in: *Mémoires de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Chalon-sur-Saône*, t. 24, 1957, p. 108-115.

27. A.C. Avallon, CC 21⁵⁹ (minute). Total corrigé de l'imposition : 9 171 l. 16 s. Au total 542 cotes personnelles, 10 cotes d'office et 41 exemptés, soit 593 unités ; 82 cotés (13,8 % du total) habitent les faubourgs Cousin-la-Roche et Cousin-le-Pont, essentiellement des artisans (compagnons tanneurs), manouvriers et veuves pauvres.

28. A.C. Avallon, CC 21⁹⁵ (minute). Total du rôle : 9 835 l. 10 s. Au total 492 cotes personnelles dont 13 cotes doubles (comptées deux fois), 51 cotés « pauvres » (à moins de 5 l.), 89 « mendiants » (à moins de 1 l.), 40 exemptés, soit 685 unités. Mais il est précisé que les « exempts possèdent entre eux plus de biens que la moitié des autres habitants » (f. 1 r^o).

29. A.C. Avallon, CC 21⁴⁹ (minute). Total du rôle : 10 666 l. 10 s. Le nombre de cotes de la minute est différent de celui de la grosse (CC 21⁴⁸), du fait d'un certain nombre de cotes doubles, que nous avons également séparées. Au total 454 cotes personnelles dont 38 cotes doubles, 172 cotés « pauvres » (à moins de 6 l.), 46 cotés « mendiants » (à moins de 1 l.), 91 exemptés, et 18 cotés d'office, soit 818 unités. Les pauvres et mendiants constituent 32,3 % des imposés, mais ils sont plus nombreux dans les faubourgs (44,5 %) que dans la ville (24,7 %). Le cahier indique dans la marge le nombre des domestiques (245), non compris dans ce total.

30. On doit signaler une seule différence entre le tableau 1 et les tableaux 3 et 4. Les 26 fils de marchands tanneurs d'Avallon ont été classés parmi les fils de gros marchands et négociants au niveau de l'origine socio-professionnelle des élèves, mais les tanneurs ont été classés parmi les artisans du cuir dans la distribution de la taille. On peut rétablir les corrélations aisément puisque, si l'on décide de les classer parmi les fils d'artisans, ceux-ci passent à 101 soit 21,4 %, alors que les fils de marchands et bourgeois passent à 138, soit 29,2 % du recrutement du collège. Le triplement de cette catégorie apparaît alors à l'évidence.

31. A l'exception des compagnons artisans et des manouvriers, les salariés ne sont pas cotés dans les tailles d'Avallon. Parmi eux, les domestiques sont particulièrement nombreux (245 en 1765, pour 818 imposés et exemptés), mais dans la majorité des cas il ne s'agit pas d'un couple formant foyer conjugal. Cf. les conclusions tirées du dépouillement des contrats de mariage, ci-après.

32. J. DUPAQUIER, « Problèmes de mesure et de représentation graphique en matière d'histoire sociale », in: *Actes du quatre-vingt-neuvième Congrès national des Sociétés savantes*, Lyon, 1964, t. II, vol. I, p. 77-86.

33. R. ROBIN, *op. cit.*, p. 166-179.

34. Ainsi sur les 91 exemptés rencontre-t-on 3 cas de nouveaux mariés explicitement présentés comme tels (1 maçon, 2 tonneliers), 2 « pères de douze enfants » (1 marchand, 1 charron), 1 milicien (tissier), 1 « nouvellement arrivé » (maçon). Il ne nous a pas été possible de déterminer les raisons des autres exemptions, qui atteignent aussi bien des marchands (marchand de faïence, marchande de mode) que des artisans (boulangier, couturière).

Sur les exemptions en Bourgogne, cf. P. D'ORGEVAL-DUBOUCHET, *La taille en Bourgogne au XVIII^e siècle*, Dijon, M. Pornon, 1938, p. 133-170, qui, à tort, ne croit pas à l'exemption des nouveaux mariés, p. 166 ; cf. également G. BOUCHARD, *op. cit.*, p. 24-25.

35. On peut estimer, d'après ces pourcentages (car tous les taillables relevés sont loin de pouvoir avoir été, être ou devenir des parents d'élèves), que les catégories des exempts et cotés d'office, C et B sont scolarisés à près de 100 %, la catégorie A entre 60 et 80 %. Cf. plus bas le cas de la famille Champion.

36. Le premier rôle d'industrie conservé à Avallon est de 1743 (A.C. Avallon, CC 29⁶⁴) : 259 imposés ; total de l'imposition : 1 200 l. Le rôle de l'industrie de 1765 (A.C. Avallon, CC 29⁷⁶) comprend 322 imposés ; total de l'imposition : 880 l.

37. Notons que l'écart entre taille et industrie se creuse vers le bas de l'échelle. Pour chaque catégorie de taillables, on trouve le rapport suivant entre sous-taxés à l'industrie, d'une part, et l'ensemble des taxés dans la même catégorie et des sur-taxés à l'industrie de l'autre :

C	B	A	a
0,5	0,5	1,5	2,3

En clair : les basses catégories des taillables payent relativement encore moins à l'industrie, tandis que les hautes catégories restent approximativement au même niveau. Peut-on en conclure que la répartition du vingtième de l'industrie correspond davantage au profil économique des métiers avallonnais que celle de la taille ? Qu'elle joue le rôle d'un facteur de correction, en imposant davantage les grosses fortunes, sous-taxées à la taille ?

38. Le cas aberrant de Jean-Louis de Meru, bourgeois coté en 1741 à 1 l.t. comme pauvre, est celui d'un marchand qui a fait faillite. En effet, en 1735 il payait 20 l. 10 s. de taille, ce qui le classait dans la catégorie A.

39. A.D. Eure, C 231 (reg. in-folio). On sait que la taille de 1790 fut répartie de manière différente à la suite des décrets des 28 novembre et 17 décembre 1789, par l'inclusion des cotes personnelles des propriétaires d'immeubles (jusque-là payés au domicile de ceux-ci) dans les rôles des localités où se trouvaient les immeubles. Cf. M. MARION, *Histoire financière de la France depuis 1715*, t. II : 1789-1792, Paris, Rousseau, 1919, p. 36-37. Dans notre dépouillement, pour éviter toute assimilation abusive, nous avons éliminé ces cotes tout comme celles des collectivités et celles des occupants des paroisses voisines. Nous avons également éliminé les cotes des hameaux de Gisors qui constituaient le 5^e quartier de la ville, parce qu'essentiellement rurales et faussant donc le résultat final. Enfin le calcul a été établi en faisant le total des trois catégories : imposition principale, imposition accessoire et capitation. Rappelons que ni clergé ni noblesse n'en étaient exemptés. En tout 927 cotes (total de l'imposition : 11 999 l. 6 s. 3 d. d'après nos calculs).

40. Si on y ajoute les veuves et les filles, 46 % des imposés paient 810 l. 4 s. 6 d., soit 6,75 % de la taille.

41. Supposé, cela va de soi, que le système de répartition n'ait pas changé substantiellement.

42. Au moment de leur expulsion en 1763, sur les 104 collèges qu'ils dirigeaient, 16 seulement comportaient un pensionnat. Cf. P. DELATTRE, *op. cit.*, t. III, 1955, art. « Pensionnats », col. 1528-1531.

43. Cf. F. DELAGE, « Nouvelles recherches de l'histoire de l'ancien collège d'Auch et du lycée d'Auch, 1789-1794 », extrait du *Palmarès du lycée d'Auch*, année 1902.

44. (J.-F.) MARMONTEL, *Mémoires*, éd. crit. établie par J. Renwick, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1972, t. I, p. 7-8.

45. Ainsi lit-on dans le livre de « Dépenses et recettes de la maison et collège de l'Oratoire de Condom » (1727-1757), A.D. Gers, E. suppl. 25574, p. 250, à la date de juin 1737 : « Frais de voyage entrepris [par le P. Davin] pour faire payer les débiteurs, voir les parents des pensionnaires et tâcher de repeupler la pension. Le dit voyage a duré un mois avec deux chevaux et un valet et l'on a été tout le long du Lot, de la Dordogne et de la Garonne, l'on a passé huit jours à Bordeaux. »

46. Cf. J. GARDERE, *op. cit.*, p. 91-92, qui cite l'Acte de visite du collège de Condom en 1679 : le visiteur, sur une pension de 200 l.t., compte « qu'on pourrait gagner sur chaque pensionnaire soixante et une livres par an ». En 1778, les échevins d'Avallon estiment le bénéfice du pensionnat à 800 l.t. par an (A.D. Yonne, D 24).

47. A.D. Yonne, D 24. Lettre signée de Montjardin au procureur du collège d'Avallon, Saint-Saulge, 12 octobre 1721 : « Je sais que vous preniez 150, 180 ou 200 l. mais à présent que les vivres sont assez bon compte je crois que cela peut aller au prix médiocre. »

48. A.D. Yonne, D 24. Etat des revenus du collège, par Viollet, supérieur du collège (s.d., vraisemblablement 1777) : « Le prix de pension ordinaire est de cent écus mais quelques-uns paient moins parce qu'ils priment dans leurs classes, et d'autres parce qu'ils ont besoin qu'on leur fasse de fortes diminutions : mettons le prix de pensions à deux cent soixante livres, l'un portant l'autre, c'est tabler au plus haut. »

49. En 1778, les Pères de la Doctrine Chrétienne demandent aux échevins d'Avallon la permission de construire un nouveau dortoir (A.D. Yonne, D 24).

50. A.D. Yonne, F 56 (45 imposés, dont deux demoiselles).

51. A.D. Ardèche, série D, fonds du collège de Tournon, registre 2, p. 20. L'ainé de la famille, Abraham, devint baron de l'Empire en 1810. Nous comptons prochainement présenter le résultat de nos recherches concernant le recrutement des Ecoles Militaires d'Auxerre, Effiat, Pontlevoy et Tournon.

52. Le règlement concernant les nouvelles Ecoles Royales Militaires du 28 mars 1776, titre II, article VI, rappelle que ne doit être reçu « aucun enfant dont les parents pourraient se passer de ce concours pour leur famille » et demande qu'un certificat détaillé constatant les biens des père et mère de l'enfant proposé soit délivré par l'Intendance, vérifié sur le rôle des impositions, attesté conforme à la commune renommée par deux gentilshommes voisins du domicile des parents de l'enfant proposé, mais aussi par les gouverneurs ou les commandants des provinces et par l'évêque diocésain !

53. Nous avons rattaché à ceux-ci les quatre fils de Claude-Charles de Charleuf, « agent des affaires » de M. le comte de Choiseul à Chassy-en-Morvan, qui font toutes leurs études, de la VI^e à la rhétorique, à Avallon entre 1761 et 1768. Pour situer la profession de ce personnage très fortuné, cf. N. GOTTERI-LAMBERT, *Chassy-en-Morvan, la seigneurie et le domaine, XIV^e-XVIII^e siècles*, thèse de l'Ecole des Chartes, 1969, A.D. Nièvre, Bibliothèque, ms. 72.

54. Signalons, à titre d'exemple, parmi les enfants de cette catégorie, Pierre Bourbotte, fils d'un bourgeois de Vault-de-Lugny (Yonne) qui entre au collège d'Avallon en 1777 et devient administrateur du département en 1791, est élu à la Convention, siège sur les rangs de la Montagne, et meurt guillotiné à Paris en même temps que Romme, le 17 juin 1795. Cf. A. KUSCINSKI, *Dictionnaire des Conventionnels*, Paris, 1916, p. 77-78. Sur la catégorie des bourgeois, cf. encore P. DE SAINT-JACOB, *Les paysans de la Bourgogne du Nord au dernier siècle de l'Ancien Régime*, Paris, 1960, p. 527-528.

55. Cf. M.H. BOURQUIN, « L'approvisionnement de Paris en bois de la Régence à la Révolution », in : *Etudes d'histoire du droit parisien*, Paris, PUF (Trav. et Rech. de la Fac. de droit et sciences économiques de Paris, série « Sciences historiques », 16), 1970, p. 159-228. Les marchands de bois apparaissent d'ailleurs fort liés aux offices dans des villes comme Corbigny ou Clamecy.

56. Notons cependant que le score supérieur de Gisors est dû aux 14 fils d'artisans maîtres-toiliers ou maîtres-couverturiers de la fabrique de Darnetal, qui connaît une grande expansion au XVIII^e siècle. Nous avons de même identifié 8 fils de maîtres-toiliers à Rouen. Ce qui fait plus de la moitié des fils d'artisans identifiés. Il s'agit là vraisemblablement de la frange supérieure de l'artisanat.

57. P. DE SAINT-JACOB, *Les paysans de la Bourgogne*, op. cit., p. 529.

58. P. GOUBERT, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1960, p. 178.

59. A.D. Eure, C 231. Comme pour la taille de la ville de Gisors, nous avons totalisé les trois catégories d'imposition : imposition principale, imposition accessoire et capitation.

60. D'après G. FRECHE, « Propriété foncière et propriétaires dans l'Intendance d'Auch aux XVII^e et XVIII^e siècles », in : *Bull. Soc. archéol., hist., litt. et scientif. du Gers*, ann. 72, 1971, p. 199-227, la petite propriété paysanne (moins de 5 ha) était majoritaire en Armaignac et Astarac, et importante dans les vallées pyrénéennes. Eléments dans : P. VERAL, « L'évolution de l'agriculture lectouroise du XVI^e au XIX^e siècle », in : *Histoire de Lectoure*, Auch, 1972, p. 213-275.

61. A.D. Côte-d'Or, C 6485. En tout 134 imposés (131 cotes, dont 3 cotes doubles). Total de l'imposition : 2 789 l. 1 s. Notons au passage que le total porté sur ce rôle s'est avéré exact après notre contrôle habituel — cas suffisamment rare pour mériter d'être souligné.

62. A la campagne, les fils des notaires et des chirurgiens semblent le plus souvent les premiers scolarisés : c'est dire que le privilège de la culture prime souvent celui de la richesse. Autre cas fréquent : celui du village de Saint-André-en-Terre-Plaine. Les deux

seuls parents d'élèves y sont également les deux seuls bourgeois, « principaux habitants » selon le rôle de la taille de 1789. Mais leur fortune est très inégale ; si l'un (Theurreau) occupe le premier rang selon l'ordre de grandeur des 71 cotes, l'autre (Laureau) ne se trouve qu'à la 16^e place (A.D. Côte-d'Or, C 6488).

63. A.D. Seine-Maritime, G 9774 (reg. in-folio).

64. Cf. la note 94. Le procès-verbal de la visite du collège du 20 décembre 1667, faite à la demande de l'intendant de Bourgogne, indique déjà un recrutement similaire. Il y eut alors 120 écoliers, « la plupart originaires de la ville et des lieux circonvoisins comme des villes de Montréal, l'Isle, Vezelay, Saulieu et Semur et bourgades voisines, n'y ayant dans ledit Collège aucun boursier ni pensionnaire, les externes forains étant logés dans des pensions, aux maisons des bourgeois et habitants de la ville » (A.D. Yonne, D 23 ; A.C. Avallon, GG 52, pièce 43, f. 2 v^o).

65. Quant aux origines géographiques lointaines et apparemment aberrantes, l'expérience prouve qu'elles sont *toujours* explicables par un réseau de relations personnelles ou institutionnelles (même en ce qui concerne les élèves venus de Paris, où il s'agit, en outre, souvent de l'effet d'une propagande systématique faite dans tel milieu pour telle école). Ainsi, les Champenois d'Avallon viennent du collège de Vitry-le-François, tenu aussi par les Pères de la Doctrine Chrétienne. La présence des trois frères Cokius (Koch), nés à Mönchen-Gladbach dans le duché de Juliers, s'explique par le second mariage de leur mère, Marie-Anne Crafft, avec Claude Lefranc de Vaumartin, chevalier de Saint-Louis et capitaine de grenadiers, demeurant à Avallon (cf. A.C. Avallon, GG 39, bapt. du 3 mars 1764).

66. L'identification des lieux d'origine des élèves auscitains n'a pas bénéficié, comme pour les cartes précédentes, d'un *Dictionnaire topographique*, ceux du Gers et des Hautes-Pyrénées faisant défaut. Dans le cas d'homonymes, nous avons systématiquement adopté le lieu le plus proche du collège. L'expérience prouve, d'ailleurs, qu'il faut se méfier des provenances lointaines, et qu'il convient de chercher d'abord s'il n'y a pas quelque hameau, écart ou château tout proche portant un nom qui à première vue semble indiquer telle grande ville à longue distance.

67. Si l'on excepte la descente vers le sud et au-delà d'Aire-sur-l'Adour, le territoire à recrutement intensif ne dépasse que peu les limites de l'ancien diocèse. Est-ce l'effet d'un hasard ?

68. Du fait de l'élevage du bétail, du commerce du bois et de l'absence totale des droits seigneuriaux. Cf. *Les paroisses du diocèse de Comminges en 1786*, documents prés. et ann. par A. SARRAMON, Paris, 1968, p. 244.

69. Il y a seulement le revenu de la prébende préceptorale, affecté à des récents épisodiques. Cf. L. CANET, *L'ancien collège de Tarbes : documents relatifs à son histoire (1566-1791)*, Tarbes, 1909. Les doctrinaires ne viendront qu'en 1670.

70. Cf. P. DELATTRE, *op. cit.*, t. I, 1949, col. 6-20 ; t. IV, 1956, col. 1270-1315.

71. La carte des élèves du pensionnat d'Auch de 1771 à 1779 marque une toute autre distribution, comme nous l'avons montré dans : *Rations et régimes alimentaires des pensionnaires à la fin de l'Ancien Régime. Quatre exemples : Auch, Beaumont, Molsheim et Toulouse*, Communication présentée au Coll. nat. de l'Ass. française des historiens économistes, oct. 1973.

72. Ainsi les quinze élèves américains, relevés à Condom entre 1743 et 1751, doivent-ils être mis en rapport avec une propagande systématique des oratoriens pour attirer les nombreux élèves venant des Iles (Saint-Domingue notamment).

73. « Effectifs... », *op. cit.*, p. 463 : collège de Troyes, mercuriale de Vertus ; « Collèges... », *op. cit.*, p. 490 : collège de Saint-Omer, prix du blé à Boulogne et à Lille.

74. A.C. Avallon, HH 9 (3 registres) : mercuriale de 1683 à 1795. Le prix du boisseau de froment adopté est celui de la Saint-Martin, qui correspond le mieux à la rentrée scolaire. Cf. L. PROT, *Inventaire analytique des archives d'Avallon antérieures à 1790*, Avallon, E. Odobé, 1882, in-4^o, p. 334-335. Cf. également E. BLIN, « Le prix du blé à Avallon de 1716 à 1790 », in : *Commission de Rech. et de Publ. de Doc. relatifs à la vie écon. de la Révol.*, Ass. Gén. (1939), t. II, Paris, 1945, p. 11-25. L'auteur a converti tous les prix en francs de germinal, ce qui rend sa courbe, de surcroît incomplète, difficile à manier.

75. Sur cette hausse, point culminant de la mercuriale pendant notre période, voir également les notes du curé Joseph Manin dans le registre des baptêmes de Saint-Etienne de Vézelay, 1770-1771 (Mairie de Vézelay) ; et E. BLIN, *op. cit.*, p. 15.

76. Soulignons la différence entre les deux graphiques : la courbe des effectifs, rapportée à la mercuriale, mesure la persistance, sous l'effet de la fluctuation des prix, des élèves déjà entrés. En revanche, la courbe des entrées, rapportée à la mercuriale, fournit avant tout un élément théorique d'explication concernant l'exclusion de l'école. Elle rend compte des probabilités d'accès de certains groupes sociaux et concerne donc une clientèle plus large.

77. J. DUPAQUIER, M. LACHIVER et J. MEUVRET, *Mercuriales du pays de France et du Vexin français (1640-1792)*, Paris, SEVPEN, 1968, p. 75-99. La mercuriale de Gisors n'a pas été retrouvée. Comme les entrées au collège de Gisors s'échelonnent sur toute l'année, nous avons calculé un prix moyen annuel du froment, à partir des prix aux quatre saisons (Pâques, Saint-Jean, Saint-Martin et Noël).

78. Nous avons supposé que l'ensemble des élèves à origine sociale inconnue suivait la même répartition que l'ensemble connu et nous avons attribué de ce fait un coefficient de multiplication (1,9) aux entrées connues de fils de laboureurs.

79. Si l'on admet que la limitation volontaire des naissances a d'abord commencé par les classes privilégiées — mais notre propos n'était pas de l'étudier ! — l'écart décelé n'en sera que plus accusé. Cf. P. GUILLAUME et J.P. POUSSOU, *Démographie historique*, Paris, A. Colin, 1970, p. 177-181, qui résument l'ensemble de la controverse. D'autre part, nous avons trouvé très peu de paires de jumeaux scolarisés : un seul cas à Avallon (François et Claude Arthault, fils du juge prévôt, nés le 14 septembre 1696). Les familles foraines étaient parfois encore plus nombreuses que les familles urbaines : le notaire Le Clerc de Cussy-les-Forges et le bourgeois-marchand Bussy de Quarré-les-Tombes eurent chacun presque simultanément six fils au collège. Pour l'importance du facteur familial à l'heure actuelle, cf. A. GIRARD et H. BASTIDE : « La stratification sociale et la démocratisation de l'enseignement », in : « Population » et l'enseignement, op. cit., p. 91-128 : l'inégalité des chances s'accuse sous l'effet des variations de la fécondité en fonction des classes sociales.

80. L'exception est d'ailleurs assez parlante : le seul artisan avallonnais à avoir eu quatre fils au collège est le cordonnier Claude Faivre. Son fils aîné entre à 14 ans, donc relativement âgé ; sans doute a-t-il été destiné aux études, mais il meurt dès sa classe de V^e. Les trois autres entrent plus jeunes, respectivement à 11, 9 et 10 ans, mais ils sortent tous dès la classe de VI^e (redoublée par le cadet). Le troisième deviendra marchand drapier et marguillier et à son tour père de deux élèves.

81. Cf. X. BAUDENET, « Champion et Champion de Marcilly, d'Annéot et de Nansouty », in : *Bull. de la Soc. d'Etudes d'Avallon*, ann. 54-55, 1912-1913, p. 21-48 (quelques erreurs de datation). H. BEAUNE et J. D'ARBAUMONT, *La noblesse aux Etats de Bourgogne de 1350 à 1789*, Dijon, Lamarche, 1864, p. 150. H. MONCEAUX, *La Révolution dans le département de l'Yonne, 1788-1800*, Paris, A. Picard, 1890, p. 273, n° 1499. P. TARTAT, *Histoire de l'Avallonnais*, t. III, Dijon, 1961, p. 17.

82. Sorti avant 1711, il ne se trouve pas dans le registre du collège, mais il participe en août 1705 à la tragédie « Achille », représentée au collège (A.D. Yonne, D 22).

83. Arch. Nat., H³ 2899³.

84. Lors de son mariage avec Jeanne-Marie Filsjean de Talmay en 1746, son apport s'éleva à 102 466 l. 13 s. 4 d. ; sa future apporta une dot de 84 000 l. Voir : A.D. Côte-d'Or, C 8681 (Contrôle des actes chez Vaudremont Puiné à Dijon, le 29 avril 1746). Dans le testament (olographe) de son grand-père Etienne Champion, du 2 avril 1708, les valeurs immobilières en possession de celui-ci sont estimées à 82 360 l. au total, à quoi il faut ajouter ses charges (greffier alternatif, receveur des épices, et contrôleur des amendes au bailliage), la seigneurie d'Annéot (adjudée à 116 000 l. en 1725), et ses rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris et sur la Recette des Finances de Bourgogne (s'élevant en 1725 à 130 000 l.). Cf. A.D. Yonne, F 165.

85. Voir ses preuves de noblesse dans : Bibl. Nat., ms. fr. 32088, pièce 50 (5 juin 1778) ; et : *Exercices publics des élèves de l'Ecole Royale Militaire de Brienne-le-Château*, 1782, Troyes, 1782, p. 11 et 50 (Bibl. Nat., 4° Lf⁶⁰, 16).

86. Lors de son mariage en 1748, Catherine Champion de Nansouty, sa femme, reçut une dot de 62 000 l., provenant de la vente de son tiers dans la seigneurie de Nansouty, estimée à 161 000 l., à son frère. Voir : A.D. Côte-d'Or, Notaires, Dijon, Vaudremont Puiné, liasse 2 427, 17 avril 1748. Cf. M. GARDEN, « Niveaux de fortune à Dijon au milieu du XVIII^e siècle », in : *Cahiers d'Histoire*, t. 9, 1964, p. 233.

87. Si l'on étudie les alliances des pères d'élèves, la parenté des écoliers devient bien plus étendue et infiniment plus complexe. Nous ne pouvons en rendre compte dans le cadre restreint de ce travail. Outre les Champion, on trouve à Avallon sept autres familles (au sens large) ayant eu au moins 10 enfants au collège : les Boudin (marchands), Le Tors (écuyers, conseillers au bailliage), Jacob (tanneurs), Rousseau (avocats), Mocquot (tanneurs), Gaudot (notaires et avocats), Morisot (avocats). Il s'agit, en fait, de deux grands clans (robe et commerce) qui se retrouvent souvent dans l'échevinage, mais jamais à l'autel.

88. Mais c'est toujours bien plus qu'à Gisors, où nous n'avons trouvé, en 1790, que quatre parents d'élèves, eux-mêmes anciens élèves du collège (3 officiers et 1 marchand). Mais il est vrai que la tranche d'années y est plus réduite (1748-1791).

89. Les deux artisans scolarisés étaient tous deux perruquiers. Il s'agit là d'une corporation artisanale située à la limite du commerce et ayant un *status social* élevé. L'un des deux se nommait lieutenant des perruquiers d'Avallon.

90. C'est Ambroise Pinard, maître chirurgien à Quarré-les-Tombes, fils d'Ambroise, notaire, et greffier au comté de Chastellux.

91. Un relevé décennal des entrées par classe à Avallon ne montre pas d'écart notable d'une décennie à l'autre (7 % au maximum) ; la remarque vaut aussi bien pour les élèves de la ville que pour les élèves forains.

92. Les entrées au collège d'Auch n'ont été relevées que pour les années précédées d'une autre année scolaire, ce qui seul permettait de contrôler les mouvements des élèves ; il s'agit des années 1602/1603, 1605/1606, 1606/1607 et 1607/1608.

93. En fait, dès le 12 octobre 1719, un grammairien laïc avait été nommé au collège, « capable pour enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse de ladite ville » (A.C. Avallon, GG 61, pièce 112), mais en 1732 un doctrinaire remplit cette fonction, à défaut d'un laïc (*ibid.*, BB 5). On retrouve le grammairien le 5 avril 1742, lorsqu'il demande une augmentation substantielle de ses gages, et promet de rendre les enfants à lui confiés « capables d'entrer en V^e sans passer par la VI^e » (*ibid.*, GG 61, pièce 121). Dès le 13 mai 1755, le Conseil Provincial de la Doctrine Chrétienne approuva la proposition du magistrat d'Avallon de conformer le plan d'études à celui d'Aix, d'intégrer la grammaire au collège, et de la confier à un doctrinaire (A.C. Avallon, GG 52, pièce 55), ce qui ne fut exécuté qu'en 1766. En 1789 il y avait à Avallon, outre le professeur de grammaire, encore trois maîtres d'écriture (A.D. Yonne, L 352).

94. Nous avons tenu compte de l'existence d'un collège ou d'une régence latine à : Arnay-le-Duc, Auxerre, Autun, Bar-sur-Seine, Beaune, Chablis, Châtel-Censoir, Châtillon, Chalon-sur-Saône, Clamecy, Dijon, Flavigny, Joigny, Moulins-Engilbert, Montbard, Nevers, Noyers-sur-Serein, Paris, Saulieu, Semur-en-Auxois, Sens, Saint-Fargeau, Tonnerre, Troyes, Varzy et Vézelay. Nous n'avons pas su découvrir avec certitude s'il existait au XVIII^e siècle une régence latine à Corbigny ou à Lormes. Les entrées toujours assez tardives des élèves de ces lieux en suggèrent la présence. Mais dans le doute nous nous sommes abstenus de trancher. C'est dire, en tout cas, que les pourcentages des hautes classes de la deuxième catégorie sont très vraisemblablement trop bas, d'autant plus que nous n'y avons pas non plus ajouté les élèves provenant de lieux situés à courte distance de ces écoles. Il est évidemment très probable qu'ils y ont fait leurs premières études, au lieu de fréquenter un collège lointain. Pour la liste complète des collèges, cf. GARREAU, *Description du gouvernement de Bourgogne*, Dijon, A. de Fay, 1734, in-8°, p. 177-178, 185, 196, 207, 213 et 218 ; E. PALLIER, *Recherches sur l'histoire de Châtel-Censoir*, Auxerre, 1880, p. 114-120 ; M. QUANTIN, « L'enseignement secondaire dans le diocèse d'Auxerre avant la Révolution », in : *Annuaire statistique du Dép. de l'Yonne*, 1877, p. 161-265 ; M. SOMMET, « Notes sur l'ancien collège de Vézelay », in : *Bull. Soc. Sc. hist. et nat. de l'Yonne*, t. 41, 1887, p. 15-32 ; F. GRIGNARD, « L'instruction publique dans une petite ville de province avant la Révolution [Flavigny] », in : *Bull. d'Hist. et d'Archéol. relig. du dioc. de Dijon*, t. 1, 1883, p. 225-232 ; t. 2, 1884, p. 9-24.

95. Deux bibliothèques d'anciens élèves du collège d'Avallon révèlent des sympathies jansénistes évidentes : celles de l'Auxerrois Pierre Didelet, élève en 1711, conseiller au bailliage de sa ville natale, et grand-père de deux autres élèves qui viennent dans la décennie 1760-1770 (A.D. Yonne, minutes Guimard 288-1779, pièce 143 : inventaire après décès) ; et celle des enfants de Jean-Claude Arthault, juge prévôt à Avallon, qui envoya trois fils au collège (Bibl. munic. d'Auxerre, ms. 265 (226) : catalogue dressé en 1779). Nous renvoyons pour l'analyse de celles-ci au mémoire de maîtrise de M^{lle} Françoise

VAUCAMPS, *Enquête sur quelques bibliothèques privées auxerroises de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, préparé sous la direction de M. A. Dupront, Paris, Faculté des lettres et sciences humaines.

96. Cf. P. DELATTRE, *op. cit.*, t. I, 1949, col. 437-441 ; A.D. Yonne, F 315 ; A.C. Avallon, GG 52, pièce 60 : « Nous sommes plusieurs maîtres à Auxerre et le collège [des jésuites] est presque désert à cause des nouveaux établissements qu'a fait en cette ville M. d'Auxerre », écrit un maître de latin le 12 mars 1730, d'Auxerre, au maire d'Avallon.

97. Voir : R. BARON, « Le collège de Varzy avant la Révolution », in : *Actes du 84^e Congrès nat. des Soc. sav.*, Dijon, 1959, p. 65-66. Avallon était depuis longtemps un foyer de sympathies jansénistes larvées. Claude Séguenot (1596-1676), qui fut le premier oratorien à être embastillé en raison de sa position dans la querelle de la Grâce (1638), était le fils d'un conseiller au bailliage d'Avallon et le cousin du fondateur du collège. Cf. Godefroi HERMANT, *Mémoires*, publ. par A. Gazier, t. I, Paris, Plon, 1905, p. 79-88. Lazare-André Bocquillot (1645-1728), fils, semble-t-il, d'un cabaretier, lui-même avocat au Parlement, puis chanoine d'Avallon et janséniste célèbre, légua sa riche bibliothèque au collège de la ville. Cf. [Abbé BARRAL], *Appelans celebres*, s.l., 1753, in-12°, p. 21-28. Le chapitre d'Avallon était d'ailleurs le seul du diocèse d'Autun à signer collectivement le premier Appel, le 14 mai 1717. Cf. [NIVELLE], *La Constitution Unigenitus déferée à l'Eglise Universelle, ou Recueil général des Actes d'Appel*, t. II², Cologne, 1759, p. 49-50. En 1729, le Père Maucourant, recteur du collège, fut soupçonné de jansénisme par l'évêque d'Autun, qui retira aux doctrinaires d'Avallon le pouvoir de faire « des sommaires et catéchismes », et le força de démissionner, après une longue résistance (A.C. Avallon, BB 5 ; GG 60, pièces 32-37). Cf. également P. TARTAT, *Avallon au XVIII^e siècle*, t. II, Auxerre, 1953, p. 149-151.

98. F. DE DAINVILLE, « Effectifs... », *op. cit.*, p. 480-482. Ph. ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Ed. du Seuil, 1973, p. 204-264.

99. A défaut d'indications suffisantes, l'âge des rares élèves forains en VI^e n'a pu être précisé avec assez de certitude.

100. Les indices de Châlons et de Troyes ont été calculés d'après les données de F. DE DAINVILLE, « Effectifs... », *op. cit.*, p. 481-482. Ceux de Caen (chiffres diminués d'un an, le catalogue étant rédigé en fin d'année scolaire) d'après Ph. ARIES, *op. cit.*

101. Notons que l'indice élevé des élèves auscitains forains en V^e (0,2151) ne tient pas uniquement à l'entrée tardive des laboureurs (qui, eux, n'ont qu'un coefficient de variation de 0,2117), mais bien à un étalement général des âges de 7 à 25 ans.

102. Nous avons éliminé de ces calculs les élèves décédés au collège, mais non les élèves renvoyés, étant donné que la raison de leur renvoi ne nous est pas connue (cf. cependant A.C. Avallon, GG 63, pièce 1).

103. On distingue nettement deux seuils à Condom : la classe de III^e, désertée par un quart des élèves ; et la rhétorique : 40 % des rhétoriciens partent à la fin de l'année scolaire.

104. Il n'y a pas lieu de revenir ici sur la fluctuation des effectifs des différentes classes, déjà étudiées par le P. DE DAINVILLE, « Effectifs... », *op. cit.*, p. 483-486.

105. Cf. à ce sujet l'article de base de W. VAN VLIET, « Les années scolaires perdues », in : « *Population* » et *l'enseignement*, *op. cit.*, p. 129-142.

106. A Avallon, logique et physique alternaient. De ce fait, lorsque c'était le tour de la physique, les élèves devant passer en philosophie redoublaient leur rhétorique en attendant l'alternance de la logique. Nous n'avons évidemment pas tenu compte de ces « faux » redoublements, qui ne constituent aucunement un indice de réussite scolaire. Ils auraient porté le coefficient de déperdition des élèves urbains en rhétorique de 1,11 à 1,38 et la moyenne générale de 1,22 à 1,24.

107. Cette montée indique que la VI^e n'y a jamais cumulé les fonctions de la grammaire. Cf. la note 93. 83 % des élèves redoublent leur grammaire, puis encore une fois 50 % de ceux-là la triplent, enfin 7 % de ces derniers la quadruplent. Pour la VI^e ces pourcentages sont respectivement 38 %, 16 % et 23 %. 14 % des élèves redoublent la V^e, 19 % la IV^e, 14 % la III^e, 7 % la II^e, 9 % la rhétorique ; enfin quelques-uns redoublent la philosophie, pour des raisons sans doute différentes.

108. Il s'agit des années 1744, 1745, 1751, 1754 à 1761 et 1776 à 1778. De 1744 à 1761, la moitié des élèves urbains eut des prix (49,7 %), mais deux tiers des forains (63,8). En 1776-1778, on constate une véritable inflation des lauréats : 92,9 % des Avallonnais,

majoritaires cette fois-ci par rapport aux forains (77,8), remportèrent des prix. Il n'est pas exclu qu'il faille y voir plutôt un désir de plaire à la municipalité et aux parents d'élèves locaux, qu'un reflet réel de la réussite des élèves. On réfléchira, à cet égard, sur le cas de Claude-Antoine Champion, fils du maire, qui remportait de 1757 à 1761 bon an mal an au moins trois prix, dont toujours le prix d'excellence. Il n'est évidemment pas impossible qu'il ait été bon élève, mais à ce point... Du reste, les lauréats étaient choisis à l'hôtel du maire, en présence des officiers municipaux et des « personnes de mérite de cette ville » (A.C. Avallon, GG 62, pièce 54).

109. Le saut d'une classe est, par contre, très rare à Avallon et inexistant à Auch et à Condom. Neuf cas seulement ont été enregistrés parmi les élèves de la ville d'Avallon, soit 1,9 % : 7 fils de notables, 2 fils de marchands, aucun fils d'artisan. Encore ce saut n'intervient-il le plus souvent qu'après redoublement de la classe précédente, et jamais avant la IV^e.

110. Soulignons que la remise en classe inférieure peut avoir eu lieu dès la première année scolaire. Ce n'est évidemment qu'au début de l'année suivante que nous la retrouvons consignée sur le registre.

111. Nous étudierons prochainement les réseaux de mobilité scolaire tels qu'ils apparaissent dans les registres d'admission de l'Oratoire.

112. Même exemple dans les registres paroissiaux de Cure (aujourd'hui Domécy-sur-Cure, Yonne) où apparaît, en 1744, Joseph Dorotte, précepteur des enfants de Jean Sergent et de Léonard Marcellot, l'un marchand de bois, l'autre aubergiste ; deux d'entre eux, Edme Marcellot et Claude-Georges Sergent, sont élèves du collège d'Avallon. Cf. Dom Bénigne DESFARGES, *Mon village... sur Cure : histoire et folklore*, Les Presses monastiques, Saint-Léger-Vauban, 1974, p. 79 et 140.

113. Les comtes de Chastellux et de Guitaud, par exemple : Charles-Guillaume Pechpeyrou Comminges de Guitaud remporta en 1747/1748 le 6^e accessit de thème latin au Concours général. Il était alors élève de III^e au collège d'Harcourt à Paris. (Cf. Bibl. hist. de la ville de Paris, *Recueil Egger*, coté 10.452, à l'année 1747).

114. A.D. Seine-Maritime, G 9774.

115. *Bull. de la Soc. Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts*, t. 29, 1934, p. 155-160. Mais les deux enfants du fils aîné, Claude-Hugues de Pagany de la Chaise, gouverneur de Corbigny, commencèrent en 1778 leur grammaire à Avallon.

116. A.D. Yonne, D 24. Lettres signées de Montjardin.

117. A.D. Marne, E 507. Il s'agit des élèves Rignault, Petitier de Chaumailles, et Née de Sainte-Marie.

118. Bibl. mun. de Troyes, ms. 357, t. III, année 1750/1751 (Jean-Gabriel le Tors : « miti indole et constanti diligentia, magistris carus », dit-on de lui).

119. Il se maria la même année (le 17 avril 1758) au cours de ses études en physique, sur un contrat (partiel) de 200 l.t. où il figure comme marchand...

120. Parfois les registres ne laissent guère subsister de doutes sur les raisons des absences : Jean-Baptiste Magdelenat, fils d'un écuyer, sort après avoir fait quatre à cinq fugues pendant sa VI^e à Avallon ; après un an d'absence, il reprend en IV^e et sort en III^e.

121. Arch. Nat., MM 495. Cf. la note 148.

122. A.D. Seine-Maritime, G 9775.

123. Bibl. hist. de la ville de Paris, *Recueil Egger*, coté 10.452 : Distributions de prix du Concours général de la Faculté des arts de Paris, 1747-1792 (impr.).

124. Deux autres Avallonnais, frères et élèves de Montaigu, étaient plusieurs fois lauréats à partir de la VI^e en 1782/1783. L'un d'eux, Michel Barbier, passa même directement de la IV^e (1784) en rhétorique (1785) ! Comme le catalogue du collège d'Avallon s'arrête à l'année 1779/1780, nous ne les y avons pas retrouvés.

125. Arch. Nat., MM 546.

126. Ce dernier renseignement nous a été aimablement communiqué par M. Louis Bergeron.

127. Arch. du collège de Juilly, reg. 13, p. 314, et reg. 15, p. 309 ; cf. A.C. Avallon, GG 38 et 128.

128. Arch. Nat., MM 617, f. 111 v^o.

129. Arch. du collège de Juilly, reg. 22, p. 479 et 522 ; reg. 28, p. 137.

130. A.D. Côte-d'Or, 1 D 36* (Admission aux grades 1724-1780), 1 D 40* (Candidatures au baccalauréat, 1780-1788) et 1 D 92* (Extraits baptistaires, 1723-1791).

131. Arch. Nat., MM 1122 à 1126 (Admission aux grades, 1701-1793). Nous avons dépouillé ces registres à partir de l'année 1713 sur les élèves originaires des diocèses d'Autun, Auxerre, Dijon, Langres et Nevers. Selon nos comptages, 20,0 % des étudiants du diocèse d'Autun (58 sur 289) ont fréquenté le collège d'Avallon ; contre 2,6 % (5 sur 196) du diocèse d'Auxerre. Cf. également A. BAUDOUY et I. KRAFT-WEBER, *Les étudiants de la Faculté de droit de Paris au XVIII^e siècle* (Mém. de maîtrise, Univ. Paris I, 1972), 2 vol. dact.

132. Bibl. Nat., fonds latin, mss. 9157 à 9161 (Maîtres ès Arts, 1706-1793). Dépouillés à partir de l'année 1713.

133. Bibl. de la Fac. de médecine de Paris, ms. 576 (2005) (Matricule, 1753-1774).

134. Arch. de la Fac. de médecine de Montpellier, série S, 24-25, 27-30, 94 (Matricule, 1718-1748) et 56, 61, 64, 66 (Admissions au baccalauréat, 1706-1795).

135. A.D. Saône-et-Loire, 1 G 832 à 836 (Ordinations d'Autun, 1709-1780) ; 2 G 339 à 343 (Insinuations d'Autun, 1780-1788). Cf. également M. GALLY, « Notice sur les prêtres et religieux de l'ancien archidiaconé d'Avallon insermentés et persécutés pendant la Révolution, 1781-1800 », in : *Bull. de la Soc. d'Etudes d'Avallon*, t. 39, 1898, p. 13-176. J.F. BAUDIAU, *Le Morvan ou essai géographique, topographique et historique sur cette contrée* ; 3^e éd., Paris, Libr. Guénégaud, 1965, 3 vol. in-8°.

136. A.D. Yonne, G 1601 à 1607 (Provisions de bénéfices, 1715-1789).

137. Arch. Nat., MM 551 (Vœux à la Maison de Saint-Charles, Province de Paris, 1680-1723) et MM 546 (Admissions au Noviciat de Paris, 1723-1790). La thèse de M. Jean de Viguerie apportera bientôt sur cette congrégation des éclairages qui constitueront le complément indispensable à l'étude de l'enseignement dispensé par les doctrinaires d'Avallon.

138. Bibl. Nat., fonds français, ms. 8622 (Admis à l'Institution de Paris, 1641-1730) ; Arch. Nat., MM 617 (*id.*, 1730-1791) et MM 611 (Admis à l'Institution de Lyon, 1685-1790). Nous préparons une étude d'ensemble sur le recrutement de cette congrégation.

139. Pour le diocèse de Langres nous avons consulté : Abbé ROUSSEL, *Le diocèse de Langres, histoire et statistique*, Langres, J. Dallet, 1873-1879, 4 t. in-4°. En outre, le catalogue des élèves d'Avallon mentionne la qualité de clerc lorsqu'elle a été acquise avant la fin des études. Il en est de même des registres de la maîtrise ès arts (voir note 132). Th. PISVIN, *La vie intellectuelle à Namur sous le régime autrichien*, Louvain, 1963, p. 112-147, a tenté un relevé analogue pour les anciens élèves du collège des jésuites de Namur, mais il ne lui a pas été possible de retrouver les professions des parents d'élèves.

140. L'inverse n'est pas toujours vrai. Aucun des 23 doctrinaires sortis du collège d'Avallon, par exemple, n'a pu être retrouvé dans les registres de la Faculté des arts.

141. A savoir 76,3 % des scolarisés dans le supérieur parmi les anciens élèves avallonnais ; 82,4 % parmi les élèves forains. Parmi les 25 clercs dont l'origine sociale est demeurée inconnue, figurent également les 8 doctrinaires venus des alentours de Paris et de Reims pour achever leur philosophie à Avallon.

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, la Doctrine Chrétienne ne recrute que peu à Avallon : 23 membres au total, soit 14,6 % ; mais ils viennent tous des classes supérieures : 7 fils d'officiers, 4 fils de gros marchands, aucun fils d'artisan. A l'exception d'un fils d'artisan devenu oratorien (mais il s'agit d'un tailleur d'habits fort aisé, et d'un des meilleurs élèves, Marie-Nicolas Davault, remportant chaque année plusieurs prix), ces derniers entrent tous dans le clergé séculier, qui regroupe la majeure partie des clercs (127, soit 80,8 %) ; cependant il est vraisemblable que quelques-uns sont entrés postérieurement dans une congrégation. Parmi les 7 autres, on recense trois oratoriens (dont deux fils d'officiers), un chartreux, un cistercien, un génovéfain et un bénédictin. Aucun élève n'est entré dans la Congrégation de Saint-Maur ; cf. *Matricula Monachorum Professorum Congregationis S. Mauri in Gallia Ordinis S. Patris Benedicti*, texte établi par Y. CHAUSSY, Paris, Perrée, 1969, in-8°.

142. A.D. Seine-Maritime, G 9774 à 9776 (Ordinands du diocèse de Rouen, 1747-1789).

143. Par ailleurs, plus de la moitié des étudiants forains en droit (43) vient des villes, tandis que la majorité des clercs forains est originaire des bourgs et des paroisses de la campagne (70). *Le nouvel état général et alphabétique des villes, bourgs et paroisses (...) du duché de Bourgogne*, Dijon, Defay, 1783, in-4°, nous a servi de critère d'attribution.

144. A Gisors, 19,7 % des élèves ayant atteint la III^e (13 sur 66) entrent dans la cléricature.

145. Ou bien ils ne l'ont pas faite du tout, au cas où ils sortaient en humanités : pour tenir un office (à l'exception des très grands) il n'était pas nécessaire d'avoir fait des études supérieures.

146. A l'exception des plus riches, comme Nicolas-Lazare Boudin (voir plus haut, p. 77), et César Mocquot, fils d'un marchand tanneur, futur membre de la Société des Amis de la Constitution à Avallon, qui fit sa licence en droit à Paris.

147. Ajoutons à titre d'exemple que 61,5 % des étudiants avallonnais en droit, fils d'officiers essentiellement, sont lauréats à Avallon, contre 86,9 % des clercs. Mêmes proportions parmi les élèves forains : respectivement 33,3 et 54,7 %.

148. Ainsi quatre maîtres ès arts de la ville d'Avallon sont passés d'abord au séminaire Saint-Louis à Paris (Arch. Nat., MM 495). Ils s'y inscrivent tous en philosophie l'année suivant la fin de leur cycle secondaire : les deux frères Thomas et Blaise Beugon (1751 et 1753), fils d'un marchand drapier, répètent leur logique ; les deux autres, tous deux fils de marchands épiciers, la commencent (Etienne Bouchard, en 1778 ; Michel Lombard, en 1782). Les intervalles sont respectivement de 12, 2, 3 et 10 ans. Si tous les registres des différents séminaires à Paris et ailleurs avaient été conservés, on pourrait à coup sûr en retrouver bien davantage.

149. Cf. pour Avallon par exemple : A. BAUDOUY et I. KRAFT-WEBER, *op. cit.*, t. I, p. 57.

150. Pour Avallon : dans les contrats de mariage de la ville, 1756-1790, A.D. Yonne, C 842. Pour Gisors : dans le rôle d'imposition de 1790, que nous avons déjà utilisé plus haut. Voir ci-dessus, note 39.

151. A.D. Yonne, C 842 (Bureau d'Avallon, Table alfab. des contrats de mariage du 1^{er} déc. 1756 au 30 déc. 1790). Nous n'ignorons pas qu'il s'agit le plus souvent de fortunes en début de carrière, mais il est difficile de trouver une autre source sérieuse qui corresponde à nos souhaits. Cf. P. DE SAINT-JACOB, « Une source de l'histoire sociale au XVIII^e siècle : la Table des contrats de mariage dans le fonds du contrôle des actes », in : *Actes du 84^e Congrès Nat. des Soc. sav.*, Dijon, 1959, p. 415-418. Nous nous sommes inspirés de l'utilisation qu'en ont faite A. DAUMARD et F. FURET, *Structures et relations sociales à Paris au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin (Cahiers des Annales, 18), 1961.

152. Des exemples semblables pourraient être donnés pour Gisors : ainsi Nicolas-Charles, maître serrurier non scolarisé, fils de Joseph-Charles, également maître serrurier, est taxé à 12 l. 3 s. 6 d. (soit dans la catégorie a) sur le rôle d'imposition de 1790 (A.D. Eure, C 231). Il est le frère de Jean-Marie-Prosper, élève gratuit jusqu'en III^e incluse, devenu prêtre.

153. Dans les cas d'apports incomplets, le total a été doublé.

154. La fortune n'est pas seule en cause : il faut, dans ce second secteur, une conjonction de conditions favorables (une aisance relative, un minimum de capital culturel, un besoin d'accéder à l'instruction secondaire) pour qu'il y ait scolarisation au collège. Voici un exemple éclairant du rôle joué par le bagage culturel : il s'agit des deux fils de Jean Roché, maître-écrivain à Avallon, donc appartenant à un métier de culture, mais tout en bas de l'échelle des fortunes (à la taille de 1741, il est imposé comme « pauvre » à 1 l. 10 s.). Jean-Charles, l'aîné, entré à 10 ans et plusieurs fois lauréat, fait le cycle entier jusqu'en physique sans redoublement. Il en est de même pour le cadet, François, entré à 9 ans, qui reçoit la tonsure en classe de rhétorique, sort en logique en 1748, devient maître ès arts à Paris le 30 janvier 1759, puis bachelier en droit le 14 juillet 1760. Nous ignorons malheureusement ce qu'ils sont devenus.

155. Voir P. TARTAT, *Avallon au XVIII^e siècle*, t. II, Auxerre, 1953, p. 91-94.

156. Cf. A. KUSCINSKI, *Dictionnaire des Conventionnels*, Paris, 1916, p. 63-64. Le père, Antoine Boilleau, marchand de bois, hôtelier et tanneur au faubourg Saint-Martin, eut quatre fils au collège : le second devint prêtre, les trois autres firent carrière dans la judicature. Edme, l'aîné des quatre, fut suppléant à la Convention. La Bibl. Nat. conserve sous la cote 8° Lb³⁹ 12204 un recueil de pièces écrites par Jacques Boilleau en 1792, comme président de la Société d'Avallon.

157. Mais un des quatre a un homonyme (Millié) au collège.

158. Les trois contrats de mariage intégralement connus se montent à 37 000 l. (celui du président de la Société), 44 800 l. et 50 600 l. ! Six membres avaient achevé leur physique à Avallon, le président de la Société sa rhétorique seulement. A noter que Bouesnel et Malot sont tous deux correspondants de l'Académie d'Arras ; cf. L.N. BERTHE, *Diction-*

naire des correspondants de l'Académie d'Arras au temps de Robespierre, Arras, 1969, p. 49 et 150.

159. Nous pensons, par exemple, au père de M^{me} Roland.

160. Ph. DAWSON, *Provincial Magistrats and Revolutionary Politics in France, 1789-1795*, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1972. Sur Malot, voir la p. 300.

161. TARTAT, *op. cit.*, t. II, p. 145. Par ailleurs, le personnel révolutionnaire (Conseil et Directoire du district d'Avallon, juges du tribunal), au moins dans les premières années (1790-1793), sort intégralement du collège de la ville. Cf. A.D. Yonne, L 802.

162. A.D. Pas-de-Calais, 3 D 1, registre in folio, matricule de 1681/1682 à 1742/1743. La *tertia grammatica* ou classe des figures dépasse fréquemment cent élèves et peut même atteindre 175 élèves comme en 1726/1727 par exemple.

163. D.D. BIEN, « La réaction aristocratique avant 1789 : L'exemple de l'armée », in : *Annales Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, 1974, p. 23-48.

164. Cf. le dossier des demandes de bourses conservé aux A.D. Bas-Rhin, C 343. L'analyse sociale des boursiers nous a convaincus que l'oligarchie municipale se réservait la majorité des places de boursiers : cf. notre article cité à la note 71. Les seules bourses « populaires » seraient peut-être celles des petits séminaires ; la recherche est à faire.

165. Cf. les premiers résultats de la RCP n° 206 du CNRS analysés par D. JULIA, « La réforme post-tridentine en France d'après les procès-verbaux de visites pastorales : ordre et résistances », in : *La società religiosa nell' età moderna : Atti del Convegno Studi di Storia sociale e religiosa, Capaccio-Paestum, 18-21 Maggio 1972*, Naples, Guida, 1973, p. 311-415, notamment p. 370-371.

166. Cf. Ch. GODARD, *Essai sur le gymnase de Montbéliard*, Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, t. 23, 1893, p. 64-67.

167. A.D. Bas-Rhin, C 343, Mémoire présenté par la municipalité de Molsheim pour la conservation du collège après l'expulsion des jésuites (vers 1763).

ANNEXE

Généalogie de la famille Champion
Branche des Champion de Marcilly
Branche des Champion, maires d'Avallon
Branche des Champion de Nansouty et d'Annéot

ANNEXE

Branches des Chénopiacées, mères d'Artemisia
Branches des Chénopiacées, mères d'Artemisia
Branches des Chénopiacées, mères d'Artemisia
Branches des Chénopiacées, mères d'Artemisia

Branche des Champion de Marcilly *

* Les élèves du collège d'Avallon sont entourés d'un cadre noir.

Branche des maires d'Avallon

Branche des Champion de Nansouty et d'Annéot

Liste des tableaux insérés dans le texte

1. Origine socio-professionnelle des élèves	14
2. Avallon et Gisors : taux de scolarisation à l'entrée du collège	16
3. Distribution socio-professionnelle et scolarisation, à Avallon, selon la taille de 1714	17
4. Distribution socio-professionnelle et scolarisation, à Avallon, selon la taille de 1765	18
5. Répartition des parents d'élèves d'Avallon, de Rouvray et de Gisors selon les catégories de taillables	23
6. Echoppe et boutique à Avallon : fiscalité et scolarisation	24
7. Distribution socio-professionnelle et scolarisation, à Gisors, selon l'imposition de 1790	26
8. Le niveau de fortune de quelques fermiers et laboureurs, parents d'élèves de Gisors, selon les impositions de 1790	30
9. Distribution socio-professionnelle et scolarisation, à Rouvray, selon la taille de 1761	32
10. Quotient familial d'enfants scolarisés, par catégories sociales, à Avallon (ville)	37
11. Classe d'entrée (Auch, Gisors, Avallon)	46
12. Réseau scolaire et classe d'entrée des élèves forains d'Avallon	48
13. Moyenne d'âge à l'entrée selon l'origine sociale au collège d'Auch, 1602-1607	50
14. Moyenne d'âge à l'entrée selon l'origine sociale (Gisors, Avallon, Condom)	52
15. Indices de dispersion des âges à l'entrée en classe de VI ^e et V ^e	55
16. Moyenne d'âge à l'entrée des élèves forains, par classe (Auch, Gisors, Avallon)	56
17. Distribution de la classe de sortie (Auch, Gisors, Avallon)	58
18. Classe de sortie et origine sociale des élèves forains d'Auch et d'Avallon ..	60
19. Moyenne d'âge à la sortie du collège d'Auch, 1601-1606	61
20. Elimination scolaire et catégories socio-professionnelles, à Avallon et à Condom (élèves entrés en grammaire et en VI ^e)	62
21. Coefficients de déperdition par classe scolaire	64
22. Coefficients de déperdition par catégories socio-professionnelles	64
23. Nombre de classes parcourues par les élèves forains de Gisors et d'Avallon	70
24. Irrégularités dans les cursus des élèves de Gisors	71
25. Cycle saisonnier des entrées au collège de Gisors	74
26. Entrées en cours d'année scolaire (novembre-août), par classe, à Gisors	74
27. Etudes supérieures des anciens élèves du collège d'Avallon (élèves de la ville)	80
28. Etudes supérieures des anciens élèves du collège d'Avallon (élèves forains) —	80
29. Mobilité sociale des élèves sur une génération (Avallon, Gisors)	85
30. La place des anciens élèves d'Avallon dans l'échelle des fortunes de la ville d'après les contrats de mariage, 1756-1790	86

Liste des graphiques

1. Origine socio-professionnelle des élèves	12
2a. Ville d'Avallon : taille de 1714	19
2b. Ville d'Avallon : taille de 1741	20
2c. Ville d'Avallon : taille de 1765	21
3. Parents d'élèves et catégories de taillables, à Avallon	22
4. Parents d'élèves et taillables (Avallon, Rouvray, Gisors)	27

5. Parents d'élèves dans la hiérarchie des taillables à Avallon	(hors texte)
6. Courbe des entrées, à Avallon	34
7. Courbe des effectifs du collège d'Avallon	36
8. Courbe des entrées, à Gisors	38
9. Structure de parenté des écoliers de Rouvray au collège d'Avallon	40
10. Collège de Gisors : classe d'entrée et origine sociale ; âge à l'entrée et origine sociale	47
11. Age des écoliers d'Auch en VI ^e , V ^e et IV ^e (1598-1607)	51
12. Collège d'Avallon : âge d'entrée en VI ^e et origine sociale	54
13. Classe de sortie et origine sociale : écoliers originaires de la ville (Gisors, Avallon et Auch)	57
14. Classe de sortie et origine sociale : écoliers forains d'Auch et d'Avallon	59
15. Elimination scolaire et catégories socio-professionnelles, à Avallon et à Condom	63
16. Résultats comparés des cursus des élèves du collège de Gisors	68
17. Quelques cursus aberrants de collégiens de Gisors (ville)	72

Liste des cartes hors texte

1. Recrutement géographique du collège de Gisors, 1748-1791
2. Origine géographique des élèves d'Avallon, 1711-1780
3. Recrutement géographique du collège d'Auch, 1598-1607

Table des matières

INTRODUCTION	7
Présentation des sources	7
 I. LE RECRUTEMENT DES COLLÈGES	11
1. L'origine sociale des élèves urbains	13
2. Taux de scolarisation secondaire	15
3. Niveaux d'imposition et scolarisation, à Avallon	15
4. Niveaux d'imposition et scolarisation, à Gisors	25
5. Le recrutement des élèves forains	28
6. Aires de rayonnement des collèges	31
7. Courbes des entrées et prix du blé	35
8. La famille et l'école	37
 II. LE CURSUS SCOLAIRE	45
1. La classe d'entrée	45
2. Classe d'entrée et réseau scolaire	49
3. L'âge à l'entrée	50
4. La classe de sortie	56
5. L'âge à la sortie	60
6. Taux d'élimination (ou de survie) scolaire	61
7. Coefficients de déperdition	65
8. Coursus scolaire et cycle d'études	67
9. La mobilité scolaire	73
 III. ÉTUDES SUPÉRIEURES ET MOBILITÉ SOCIALE DES ANCIENS ÉLÈVES	79
1. Etudes supérieures	79
2. Mobilité sociale par l'école ?	84
 CONCLUSION	91
1. Qu'est-ce qu'un collège ?	91
2. La distorsion ville/campagne	92
3. L'inégalité des chances	92
4. Le système des notables	93
 Notes	95
 Annexe : Généalogie de la famille Champion	109
 Liste des tableaux insérés dans le texte	117
 Liste des graphiques	117
 Liste des cartes	118

RECRUTEMENT GÉOGRAPHIQUE DU COLLÈGE DE GISORS 1748-1791

RECRUTEMENT GÉOGRAPHIQUE DU COLLÈGE

D' AUCH 1598.1607